

A BOIRE ET A MANGER

C'est à ma troisième hospitalisation que tout a commencé. Rempli comme une outre. Comme les deux premières fois. Je me souviens de tout comme si c'était hier. Il y a des comparaisons auxquelles on ne peut échapper. Je venais de rompre avec ma petite amie. J'ai été admis au service des urgences en même temps qu'un « col du fémur » et une « tentative de suicide ». Admis n'est pas le mot. On m'a regardé d'un sale œil et on m'a laissé dans un coin pendant une bonne heure. L'interne de garde est venu m'ausculter et comme il a le sens de l'humour il m'a lancé :

- Alors, gonflé à bloc ?
- Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, ai-je répliqué.
- Qu'avez-vous bu pour être dans cet état ?

Je me suis muré dans le silence. J'avais déjà entendu ce refrain. A l'hôpital ils ne pensent qu'à ça, vous culpabiliser, vous faire sentir que si vous n'êtes pas en bonne santé c'est de votre faute.

J'ai revu le même médecin que lors de mes deux précédents séjours.

- Alors, vous voulez toujours nous faire croire...

Je l'ai interrompu tout de suite.

- Docteur, je me sens mal, faites quelque chose.

Quand je me suis réveillé, j'étais en salle de réanimation. Une infirmière m'a susurré à l'oreille :

- Vous avez frisé l'œdème cérébral. C'est une manie chez vous de boire des montagnes d'eau ?

Et voilà, on me ressert la même litanie aqueuse. Accusé, levez-vous ! Vous êtes accusé d'intoxiquer votre organisme en ingurgitant quelques dizaines de litres d'eau chaque jour. Le délit de potomanie est sévèrement réprimé dans notre pays...on va vous exprimer comme une éponge. Voilà comment me parlent ces juges à blouses blanches !

Un autre médecin, bien plus jeune, au regard malicieux, s'est installé à mon chevet.

- Vous avez déliré pendant deux jours, mon ami. J'ai effectué tous les examens possibles et imaginables. Votre intoxication à l'eau ne s'explique par aucune cause organique. Tous vos organes fonctionnent à merveille. Foie, reins, hypophyse, poumons, etc... il n'y a rien à leur reprocher. Je ne vois qu'une seule explication. Vous buvez verres d'eau sur verres d'eau. Ou est-ce du jus d'orange, du coca, des tisanes ? Ne vous inquiétez pas, on va vous aider. Les psychiatres sont là pour ça.
- Je ne bois pas une seule...
- Goutte ? On dirait le discours d'un alcoolique.
- Je bois comme tout le monde. Mon café le matin, un verre d'eau ou deux à chaque repas. Parfois un jus de fruit et c'est tout.

Le jeune médecin m'a répondu que la mythomanie était du ressort de la psychiatrie au même titre que la potomanie.

- Vous êtes un potomaniaque qui s'ignore. Je vous rassure tout de suite, ça se soigne très bien.

Pendant près d'une semaine j'ai crié à qui voulait l'entendre, corps médical compris, que j'avais toute ma tête et qu'en conséquence je me savais pertinemment indemne de toute volonté délibérée de me saouler avec un quelconque breuvage hydratant. J'étais prêt à le crier sur tous les toits et c'est à ce moment là que j'ai fait une autre rencontre cruciale. Quand elle a pénétré dans ma chambre je lui ai déclaré sur le ton de la plaisanterie :

- Je ne boirai de l'eau qu'en présence de mon avocat.

Elle a fondu en larmes et devant mon étonnement elle m'a expliqué en s'excusant qu'elle venait de rompre avec son petit ami et qu'elle ne supportait pas de lui avoir fait de la peine. Une infirmière qui pleure devant un de ses patients ce n'est pas si fréquent. Alors je lui ai pris la main et elle m'a raconté son histoire. Banale comme toutes les histoires d'amour. Elle ne l'aimait plus son chéri, il n'y avait pas de quoi en faire toute une histoire. Moi-même, ça venait de m'arriver, une rupture pour cause de désamour et je me portais comme un charme. Pas si bien que ça pourtant. Une demi-heure plus tard je faisais une rechute. Intoxication aiguë à cette satanée liqueur dont la formule satanique se résumait à deux atomes d'hydrogène et un atome d'oxygène. Tout ça pour ça. L'eau n'était plus ma tasse de thé. Tout le monde m'était témoin. Je n'y aurais pas trempé ne serait-ce que l'ombre de mes lèvres sans avoir reçu l'autorisation expresse de la faculté.

Je suis sorti du coma sous les yeux triomphants de mon jeune médecin.

- J'ai trouvé ! J'ai trouvé !

Il aurait déclamé Eurêka, voire Eaureka que je n'y aurais rien trouvé à redire. Il m'a alors relaté avec toute la fougue de sa jeunesse les événements des 24 dernières heures. Dans mon délire comateux je n'arrêtais pas d'appeler une certaine Noémie et je la priais de bien vouloir me pardonner mon attitude si cruelle mais il fallait bien qu'elle comprenne que je ne l'aimais plus.

Mon jeune médecin avait une âme de détective. S'il n'y avait aucune cause pathologique à mon triste état et s'il était vérifié que je ne buvais pas comme un aspirateur toute l'eau de la planète, n'y avait-il pas alors une explication purement psychologique ? Pourquoi avais-je fait une rechute alors que j'étais sous surveillance 24 heures sur 24 ? Il avait donc eu l'idée d'interroger l'infirmière présente lors de ma nouvelle crise. Qu'avait-elle dit ou fait qui pût le mettre sur la voie ? Oh, elle avait juste pleuré : une vague histoire de rupture amoureuse. Mon jeune médecin avait alors sonné le branle-bas de combat. Une idée géniale avait germé dans son esprit si vif : il y a quelque chose qui fait rentrer l'eau dans son corps, pourquoi pas une soif d'amour quand l'objet aimé n'est plus « digne » d'être présent ?

Une vraie réincarnation du Docteur Freud, ce jeune médecin, n'est-ce pas ?

Ne tenant plus en place, il avait alerté tous les services.

- Avons-nous analysé sa peau ? Non ? eh bien allons-y !

On m'a relié à une batterie d'instruments sophistiqués, on m'a collé des grappes d'électrodes, en veux-tu, en voilà, j'en passe et des meilleures. Et la conclusion a été sans appel : ma barrière cutanée était une vraie passoire, elle buvait l'eau comme un immense buvard. Ils n'avaient jamais vu une peau aussi poreuse, aussi perméable, aussi tolérante à l'invasion de l'hydre. Ils ont mesuré le degré d'hygrométrie de la salle de réanimation. Zéro pour cent. J'avais tout aspiré. J'étais le dessiccateur idéal. On me met dans une nappe de brouillard et l'instant d'après il fait un soleil radieux.

Je pourrais être une véritable bénédiction pour l'industrie du tourisme.

A partir de ce jour, je n'ai plus jamais fait de crise d'eau. J'ai concocté ma vie amoureuse avec la plus extrême prudence. Pendant des années j'ai tout fait pour qu'aucune femme ne tombe amoureuse de moi. Je me suis interdit aussi bien de faire entrer en moi ce sentiment perturbateur.

Il y a quelques mois j'ai revu par hasard ce jeune médecin. Il n'avait pas vieilli. Nous vivons ensemble désormais. Je suis très amoureux. Je n'ose penser à ce qui pourrait arriver si je le quittais. Il m'a juré un amour éternel. Il a publié une étude médicale sur mon cas, qui a fait sensation.

J'aime beaucoup le titre : « L'homme que l'eau remplissait dès que l'amour s'éteignait ».

Des milliers d'étoiles sont allumées dans ma tête. Si jamais elles venaient à clignoter, cela signifierait que l'âme de l'eau est déjà à pied d'œuvre.

CELUI QUI N'ECOUTE PAS

Je ne sais pas comment ça m'est venu cette perte de l'attention. Ce que je peux dire c'est que tout le monde a eu l'air surpris. Et tout d'abord ceux qui avaient pris l'habitude de me parler. Ensuite ceux qui écoutaient ceux qui me parlaient. Car eux écoutaient. Et moi qui étais sensé écouter ceux qui me parlaient, je ne me rendais même plus compte de la présence de ceux qui écoutaient en même temps que moi. Ou plutôt sans moi. Enfin, je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Entendez-moi bien. Je ne dis pas que j'étais devenu sourd. Non, j'étais absent. L'ennui, c'est qu'en me voyant, ils pensaient tous que j'étais là, avec eux. Grave erreur ! Que n'étaient-ils aveugles ou tout au moins affligés d'une cécité temporaire ! C'eût été trop beau ! Il fallait se rendre à l'évidence. Moi le premier. Je n'étais pas, je n'étais plus à l'écoute des autres. En fait, je ne l'avais jamais été. Comment l'expliquer ? Les autres étaient-ils inintéressants au point de se donner un genre inaudible ou n'étais-je pas intéressé par simple paresse de l'esprit ou par manque de conviction relationnelle ? Quel intérêt y avait-il à le savoir maintenant ? C'était sans doute déjà trop tard. Ma femme ne me parle plus. Mes enfants ne m'écoutent plus quand je leur adresse la parole. Mes amis se détournent de moi. Tout le monde fait silence lorsque j'apparais. Il paraît que ça peut prendre des années avant que je ne refasse surface dans le monde adulte de la communication. C'est ce que m'a assuré mon psychiatre. Aurai-je la patience d'attendre ? D'attendre quoi au fond ? Il faut toujours s'attendre à quelque chose ne cesse de me rabâcher, en vrai professionnel, mon psychiatre.

- Je suis là, devant vous, pour vous écouter !

C'est la première phrase de lui que j'ai vraiment retenue.

- Allongez-vous sur ce canapé et racontez-moi tout !

Et voici la deuxième phrase.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi mais lorsque j'opte pour la position couchée, mon premier réflexe est de m'endormir. Ça n'a pas eu l'air de le gêner. A mon réveil je l'ai entendu murmurer : « il y a des silences qui en disent plus long que de vains discours. Je n'ai pas cessé de vous écouter pendant votre sommeil. » Si je pouvais en faire autant !

Dès la première séance nous avons convenu de procéder de la manière suivante : je dors, il m'écoute.

Les séances me coûtent la peau des fesses. Normal. Il faut qu'il décrypte mes silences. Mon mieux être n'est-il pas à ce prix ? Pourquoi pas ? Devrais-je faire payer mes interlocuteurs pour m'obliger à les écouter. Accepteront-ils ce challenge ? Rien n'est moins sûr mais ça ne coûte rien d'essayer. Je n'exigerai pas d'eux d'être silencieux, non ! Je leur dirai : Parlez, payez, je vous écoute ! Les écouterai-je ? Je n'étais pas certain d'en avoir envie.

Je vous vois venir. Vous allez me dire, en tout cas le penser : Cet homme- là a dû vivre un traumatisme dans sa petite enfance. Eh bien...oui, d'après mon psychiatre. Un jour il m'a dit :

- Il y a une blessure en vous, une blessure très ancienne. Je vous l'ai dit dès notre première rencontre mais vous n'avez tenu compte de mon observation qu'à la 30^{ème} séance. C'est déjà un progrès, je ne m'attendais pas à une telle lucidité de votre part. Quand vous voulez vous comprenez les choses.
- Je comprends toujours les choses lui ai-je rétorqué.
- Oui, mais vous ne les écoutez pas.
- Et pourquoi les écouterai-je ?
- En effet, tant qu'il y aura cette vilaine blessure en vous, vous n'écoutez même pas le son de votre voix.
- Une blessure en moi ? Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? Nous en étions d'après mon décompte, à la 52^{ème} séance. Cet homme-là allait me mener tout droit à la ruine si je n'y prenais pas garde. Mais qu'importe. Je savais maintenant que mon problème ne datait pas d'hier et j'étais prêt à payer le prix fort pour savoir à quand il remontait.
- Quelle est la solution, Docteur ?
- Vous devez vous pencher sur votre passé.

Alors il m'a proposé des séances d'hypnose. Moi qui étais déjà dans la lune, je risquais de ne plus me rendre compte de rien.

A mon grand étonnement mon psychiatre ne tarda pas à me confier :

- Vous faites des progrès de jour en jour. Vous commencez à vous écouter. Il ne vous manque plus que la parole.

J'avais pourtant l'impression de ne même plus me sentir vivre. Et puis lors d'une consultation particulièrement soporifique, il s'écria à la manière d'une antique voix de stentor qui ne me fit pourtant pas sortir du coma gluant auquel je m'accrochais autant par désespoir que par désœuvrement :

- Eurêka !

Dès qu'il me donna la traduction par un " j'ai trouvé" triomphal, je compris qu'il avait peut-être enfin trouvé la cause profonde de mon mal.

Je faillis me surprendre à exulter, mais je me retins, craignant une fois de plus de tomber dans la plus lamentable désillusion.

Il m'expliqua :

- Vous avez surpris un secret quand vous étiez dans le ventre de votre mère. Depuis lors vous cherchez par tous les moyens à le refouler et soit par instinct d'inattention soit par souci de discrétion, ou bien même les deux, ce qui serait tout à votre honneur, vous refusez d'écouter le moindre écho humain.

Il y avait peut-être un fond de vérité dans ce qu'il me disait, d'autant plus que j'avais affaire à un psychiatre de renommée internationale.

- C'est quoi le secret ? lui-demandai-je plein d'espoir.

- Si je vous le dis ce ne sera plus un secret.

Après cette provocation narquoise destinée semble-il à défier ma torpeur il ne me laissa pas reprendre mes esprits et m'infligea à brûle-pourpoint une de ces questions déroutantes dont il avait, comme tout aliéniste qui se respecte, le secret.

- Comment vous portez-vous maintenant que le pot aux roses familial est découvert ?

- Couci-couça me suis-je entendu lui répondre sans trop y croire.

- Ce n'est pas une bonne réponse. Que savez-vous de vos parents?

Décidément il ne parlait plus que par énigmes.

- Ils ne m'ont jamais rien dit à leur sujet.

- Ce n'est pas une bonne réponse. Avez-vous seulement pris le temps de les connaître ?

Plus le temps passait et plus j'étais persuadé qu'il voulait me convaincre de mon inexistence.

Ne voulant plus l'écouter pendant qu'il continuait à m'interroger, je fis semblant d'être à ses côtés et je sombrais dans un sommeil si désintéressé qu'il crut que je le laissais vaquer tranquillement à ses occupations professionnelles.

- Réveillez-vous me dit-il de sa voix assommante, je n'entends plus très bien vos réponses.

Ce fut ma dernière séance. Quand je le quittai mon psychiatre avait bel et bien l'air de dormir. Il reposait à côté de mes parents qui le surveillaient cruellement du coin de l'œil en faisant un effort méritoire pour entendre ce qu'il avait à leur dire. Si en devisant il avait pu s'écouter parler comme moi je l'écoutais en ce moment, il aurait été fier de moi.

CHIENNE DE VIE

Je fus enlevé à ma famille dès l'âge de 8 mois. J'ai encore dans les yeux l'image de ma mère tournant sa tête malheureuse vers le groupe chargé de m'emmener. Je ne l'ai jamais revue. Je quittai la chaleur d'un foyer, choyé par de tendres parents, taquiné par d'espiègles frères et sœurs (nous étions 6) pour une vie spartiate d'autant plus étrange qu'elle ne ressemblait à rien de ce que j'aurais pu seulement imaginer. La morne bâtisse qui constitua durant quelques mois mon seul univers, abritait toute une garnison de jeunes recrues dont la plupart venait de contrées éloignées. On voulait une rupture définitive avec nos familles. Dès mon arrivée je me liais d'amitié avec 3 jeunots de ma race, sveltes comme moi, discrètement musclés et en même temps encore enrobés de cette graisse juvénile née d'une nourriture exclusive au lait maternel. Nous eûmes tous les 4 le même professeur pendant cette période probatoire. Il ne s'occupa que de nous, étudiant nos caractères, nos capacités physiques, notre intelligence, à l'aide des tests les plus divers. Il nous fit courir, sauter, nager, tenta de créer parmi nous une saine émulation par le jeu bien huilé des récompenses et des brimades. La nature est ainsi faite que bientôt nous nous regardâmes en chiens de faïence.

Vint le temps héroïque où l'on nous jeta des mannequins à la figure. Nous les déchiquetâmes avec délectation, mordant avec fureur, éparpillant la paille tirée des bustes éventrés. Nous examinions chacun à notre tour l'état des victimes des 3 autres, comparant les blessures, prêts à recommencer si nous trouvions des défaillances dans nos propres actions de destruction.

Allez les petits disait notre maître, c'est insuffisant, regardez le mannequin de votre camarade...(là, il citait un de nos 4 noms), le sien est hors d'état de nuire. Les 3 vôtres vont se jeter sur vous dès que vous aurez le dos tourné.

Et puis un beau jour on m'a fait sortir de ce centre d'éducation. Je n'ai jamais revu mes 3 compagnons. Je partis vers un nouveau lieu de villégiature et on en profita pour me donner un nouveau professeur. Il paraît que nous avons du nez. Je l'ai toujours su mais je n'y attachais aucune importance. Je l'avais oublié. On me l'a rappelé à mes dépens. Un jour on m'a bien fait sentir que je devais franchir un nouveau palier. Sinon je n'étais plus qu'un bon à rien. De l'obéissance et de l'ardeur au travail, mon petit, voilà tout ce qui compte ! Puisque mon nouveau maître me le disait.

Si vous saviez ce que mon odorat, sensible prolongement de mon être, eut à subir, vous tomberiez à la renverse. On m'a fait renifler des pulvérulences à vous bloquer les sinus, des poudres fades ou suffocantes, blanches comme de la craie, noires comme de la cendre, des moisissures à vous écœurer pour le reste de votre vie. Je devais les différencier, leur mettre à chacune un nom dans une case de ma cervelle. Et pour corser le jeu on a plaqué sous mon muflé irrité toutes sortes d'objets extravagants : des valises de tous formats, des boîtes à

chaussures, des coffrets à bijoux, des banquettes de voitures, des bottes fourrées, des perruques à double fond.

Malgré ma répulsion croissante, on m'a jugé bon pour le service. J'ai fait partie d'une brigade spéciale. J'ai ainsi humé tout ce qui se présentait à ma portée et dès qu'une de ces satanées cochonneries se rappelait à mon bon souvenir, je criais « présent ! » de toute la force de mes pauvres poumons.

Au bout de 2 ans de ce régime indigeste on m'a changé de service.

Cela fait maintenant 15 jours, jour pour jour, que ma vie a pris une nouvelle direction. On fait toujours appel à mon 6eme sens. Mais ce n'est plus la même chose. Hier on m'a enfermé une demi-heure dans la chambre d'une maison inconnue. On m'a fait renifler des poupées. Elles sentaient très bon. Une odeur délicieuse de petite fille. J'en ai eu le cœur tout retourné. Je ne voulais plus quitter la pièce. Son parfum était partout. Sur les draps du lit, sur l'oreiller, dans l'armoire de rangement...

Aujourd'hui je parcours à marche forcée des chemins forestiers. Je sens l'odeur mouillée de la campagne, l'arôme puissant des herbes fraîches, la puanteur agréable des feuilles mortes. Trois collègues à quatre pattes sont chargés de flairer en même temps que moi. Je zigzague au milieu d'hommes de troupe. Ils sentent la transpiration, ça me gêne. J'ai un malaise, je m'arrêteraient bien mais mon compagnon à deux pattes tire sur ma laisse. Maintenant c'est moi qui tire dessus, de plus en plus fort. Les gouttelettes de son parfum me traversent l'âme. Le policier, maître-chien, me lâche la bride. Je cours comme un fou. J'aurais dû prendre une de ses poupées préférées, je la lui aurais rendue moi-même. Ses parents ne sont pas très charitables de lui avoir confisqué son jouet fétiche. Je pense à ma mère. Elle ne m'aurait jamais fait ça. Je bondis devant un arbre aux immenses branches tordues. Des branchages cassés sont amassés devant le tronc. Je perçois son odeur. Elle a joué à cache-cache mais je suis plus malin qu'elle. Je repère une de ses mains sous un amas de feuilles mortes. Il y a bien l'odeur de sa main et l'odeur des feuilles mortes, son parfum de petite fille mêlé à la puanteur agréable. Mais il y a une autre odeur. Je n'arrive pas à la définir. On ne m'a pas appris. J'entends des cris, des appels, des gémissements.

- Il l'a trouvée, son corps est là, sous le feuillage.

J'aboie, je n'aime pas l'odeur qui m'emplit les narines.

Bravo ! me dit mon maître en flattant mon poitrail.

Des soldats retournent les branches, dégagent un corps.

- Elle doit être là depuis plusieurs jours, ça ne sent pas bon !

Je l'aimais déjà beaucoup cette petite fille et j'aimais son parfum. Mais on ne me demandera pas mon avis, je ne suis qu'un chien de policier.

COMME DANS UN RÊVE

Soudain j'émerge d'une vague géante qui me jette son écume furieuse à la figure et j'ai l'horrible impression que je vais me noyer. Je replonge dans le néant liquide, l'eau me traverse de part en part, je prends de la vitesse sans me sentir emporté comme si je faisais partie intégrante de la force motrice déchaînée. Des essaims de poissons luminescents semblent m'entourer mais c'est peut-être un effet de la vitesse ou de mon imagination. Sans avoir le temps de résoudre le mystère, je suis catapulté dans un halo d'une clarté aveuglante, mon front heurte violemment une matière qui se dérobe, je ne suis pas assommé, j'éprouve un vague sentiment de bonheur. Je sens mes doigts crispés pénétrer une boue moite de concupiscence. Elle offre une faible résistance à ma vigueur résiduelle et j'ai bientôt les bras plantés jusqu'aux épaules dans un sable déliquescents. La chaleur têtue du soleil a vite fait de me sécher comme un vulgaire haddock.

Ça ne m'émeut pas outre mesure. Je reste un long moment sans bouger, étendu sur le ventre, hybride saugrenu de chair et de limon, mangé jusqu'aux yeux par la silice irisée, respirant à peine pour ne pas me réveiller. Je suis en train de rêver, je le sais maintenant et un seul geste malencontreux peut mettre fin à ma béatitude. Des bruits étouffés me parviennent, on marche près de moi. Je pense aux cavalcades des crabes mais ces bestioles primitives ne feraient pas d'ombre au soleil comme c'est manifestement le cas. On se penche sur moi, j'en ai conscience, mais qui ? Je suis incapable de le dire.

Je pousse un cri sauvage, on vient de me mordre les orteils. D'un seul coup ça rigole autour de moi. Je lève la tête avec difficulté, je la positionne sur le côté, je n'ai pas le soutien de mes bras, deux paires d'yeux m'observent posément de leur éclat noir et profond. Des yeux cernés de poils sombres et touffus. Des singes ! Ce sont des singes, petits et laids comme des gnomes. Ils se mettent à hurler d'inquiétantes vociférations et leurs mâchoires entrouvertes dévoilent des dents pointues dont la couleur jaune évoque la pourriture de banane. D'ailleurs ils sentent la banane. J'adore ce fruit mais je jure de ne plus jamais en manger. Je n'ai pas le temps de m'évanouir. On vient de me croquer d'un seul coup le gros orteil du pied droit. La douleur me suffoque, le gros orteil du pied gauche subit le même sort, puis tous les autres doigts de pieds, les uns après les autres. Je suis entouré d'une armée de singes qui s'est mise en tête de me déguster. Je ne suis plus qu'une douleur sanguinolente, j'ai hâte d'en finir avec ce rêve qui vire au cauchemar. Je me surprends à vouloir me pincer, je n'y arrive pas, je m'affole, mes membres supérieurs sont toujours ensablés, ils doivent être coincés sous l'oreiller, pourtant je ne ressens pas son contact délicieusement moelleux.... A moins que ...c'est ça, j'ai du glisser bêtement mes mains entre le sommier et le matelas. Mais pourquoi cette sensation persistante d'ensablement ? Je tire sur mes bras, un pan de sable s'écroule, j'ai dit de sable ? J'ouvre les

yeux, ils étaient déjà ouverts, je vois des grains de sable couler entre mes doigts, je vois...

Un petit singe hurleur se tient debout devant moi, sa bouche hideuse fait un bruit infernal de mastication, il est en train de croquer quelque chose. Je devine à son aspect familier l'extrémité d'un de mes orteils qui dépasse de ses lèvres simiesques. Je me lève d'un bond, en une seconde je suis debout sur mes pieds. Je vacille sur leur talon, je suis en déséquilibre, prêt à tomber au moindre souffle d'air. Je n'ai plus de phalanges pour me fixer au sol, une tranchée sanglante les remplace. Je manque tourner de l'œil. Trois petits singes sautent sur mes épaules et reniflent la torpeur de mes yeux. Mon hurlement (chacun son tour) d'épouvante les fait fuir et tous leurs congénères s'éparpillent à leur suite. Je me retrouve seul. Je ne rêve pas !... Peu à peu je me souviens de tout.

Je dormais tranquillement dans mon bungalow du Club Med. Le responsable du Club est venu me réveiller.

- Gérard, il est très tôt mais lève-toi. Ta femme t'attend sur l'île. Il faut la rejoindre tout de suite. Elle a quelque chose d'important à te révéler.

Je n'ai pas pris la peine de vérifier si ma femme dormait à côté de moi. Je suis sorti, tout embrumé de sommeil. Un petit bateau m'attendait sur la plage. J'ai mis le moteur en marche, je dormais encore à moitié, baigné de rêves tropicaux. Oui, je me rappelle... la traversée, la lumière rosée de l'aube, le clapotis de la houle contre la coque, l'audacieux ballet des oiseaux marins, l'approche de l'île, encore quelques centaines de mètres et puis... plus rien... ou plutôt si... une assourdissante détonation... un choc violent... et un plongeur inattendu dans les eaux glauques et froides... Et ce rêve intense qui n'en était pas un. Et maintenant je suis là, loin de tout, sur cette île, à contempler fixement mes pieds rongés... et les vagues qui ramènent des nappes d'huile brune et des débris épars de bois flottants et de tronçons métalliques.

Comme dans un rêve je vois soudain s'approcher un petit voilier qui traverse la zone d'explosion, longe un moment le rivage baigné de lumière, vire de bord juste derrière un récif corallien et puis s'éloigne, abandonnant dans son sillage l'écho de ma voix étranglée.

Je garderai toujours en moi cette vision de cauchemar :

Serrés l'un contre l'autre devant une voile claquant au vent, un homme et une femme s'embrassent fougueusement.

L'homme est le chef du club. Ma femme est dans ses bras.

A moi il me reste les singes et mes lancinantes interrogations.

DEUX BOUTS DE FICELLE

- Mesdames et messieurs, vous allez assister maintenant à un numéro tout à fait extraordinaire. L'artiste qui va se présenter devant vous est un tout jeune homme, il débute dans la carrière. Applaudissez le bien fort pour l'encourager, il le mérite. Il est encore timide, il a souvent eu du mal à joindre les deux bouts, oserai-je dire qu'il a souvent connu des fins de mois difficiles ? Mais je me tais. Place au spectacle et à sa nouvelle étoile montante, j'ai nommé Jean Baptiste Ficelle !

Un jeune gringalet se présenta alors sur la scène sous un tonnerre d'applaudissements. Il méritait bien son nom tant l'exiguïté de son enveloppe corporelle frappait immédiatement les imaginations. Mais ô surprise, sa voix forte et grave semblait sortir d'une énorme pièce d'artillerie et nous en fûmes réduits (je ne crains pas de parler au nom de tous les spectateurs) à nous tasser sur nos sièges, cloués d'une stupeur admirative et inquiète.

Le fluet garçon à la voix de ténor tenait maintenant dans chaque main un morceau de corde fine et les rapprochant sans aucune précaution il se proposa de les joindre avec un grand sourire. Le sourire tenait sans doute lieu de colle car il n'y avait plus maintenant qu'un seul morceau de corde dont la longueur avait doublé comme par enchantement. Tonnerre d'applaudissements comme il se doit. Salut du jeune homme qui décidait de ne pas s'endormir sur ses lauriers. La main gauche tenait fermement un nouveau morceau de corde tandis que la main droite saisissait une nouvelle ficelle argentée de même longueur. Re-jonction, re-tonnerre d'applaudissements. Notre jeune illusionniste renouvela l'opération deux ou trois fois encore et la cordelette pouvait bien atteindre maintenant une bonne dizaine de mètres. C'était vraiment un numéro fort bien ficelé et chaque spectateur à n'en pas douter devait se demander (en tout cas, moi je me posai la question) à quel moment il déciderait d'arrêter l'allongement de cette ficelle qui encombrait maintenant la scène de spirales innombrables. Comme s'il avait deviné nos états d'âme Jean Baptiste Ficelle appela sur scène dix jeunes et vigoureux spécimen de l'espèce masculine et leur demanda de s'atteler au jeu bien connu du tir à la corde. Sa demande parut incongrue aux dix appelés qui se voyaient déjà par terre avec des morceaux de ficelles rompues dans leurs mains meurtries.

- Mais non, je vous assure, la corde tiendra, elle est d'une solidité à toute épreuve. Il s'agit avant tout de vérifier que je n'ai pas par tricherie crée sur son trajet une armée de nœuds, invisibles de vos places.

Les dix vérifièrent l'absence de nœuds, tirèrent sur la corde, cinq contre cinq, sans qu'aucun des deux camps ne pût se départager et ne la déchirèrent pas d'un seul millimètre à la grande satisfaction de Jean Baptiste. Comme il avait la corde sensible il fit couler des larmes sèches sur son visage émacié et sur le bois rugueux d'une chaise qu'il avait amenée sur le devant de la scène pendant la

joute cordiale. D'un bond de grenouille il s'accorda le droit d'être juché dessus. Il ne lui fallut qu'une trentaine de secondes pour jeter la corde autour de la grande poutre de la salle de spectacle, la fixer comme par magie sans faire de nœuds, mettre l'autre extrémité autour de son cou d'un mouvement élégant, y faire un nœud coulant mais néanmoins solide et donnant un coup de pied brutal à la chaise branlante, se balancer au bout de la ficelle tel un pantin désarticulé au bout de la sienne.

Le cou de Jean Baptiste Ficelle était si fin et si fragile qu'il se rompit en un clin d'œil et ses deux bouts, la tête d'un côté et le corps de l'autre jonchèrent la scène dans un silence glacial. Personne n'osa ni applaudir ni tenter un numéro de recollage.

On trouva dans ses poches plusieurs lettres d'huissiers, quelques tickets de soupe populaire et une lettre de remerciements à un artiste des rues qui lui avait appris toutes les ficelles du métier.

EN COULISSES

Au moment où il prononça le nom de Jean Baptiste Ficelle, un pan d'un rideau latéral s'écarta légèrement et il n'eut que quelques pas à faire pour s'engouffrer dans la pénombre mystérieuse des coulisses. Il fit un signe amical au machiniste qui lui avait préparé la sortie et attendit, l'oreille aux aguets. L'attente n'exista d'ailleurs que dans son imagination car le tonnerre d'applaudissements fut pratiquement simultanément à l'entrée du jeune artiste.

Un sourire éclatant lui déchira le visage d'une oreille à l'autre. (Si toutes les déchirures pouvaient être aussi peu douloureuses que celle-là !).

Il ne pouvait se le cacher plus longtemps. Il éprouvait pour ce garçon un sentiment de profonde amitié. Il fut arraché à ses pensées par de nouveaux applaudissements. C'est dans la poche ! pensa-t-il . J'ai toujours le nez fin pour dénicher des talents prometteurs, et Dieu sait que celui-ci est pétri de dons malgré toutes ses misères. Ce garçon est promis à une brillante carrière, j'en mettrais ma main à couper.

- Brillant garçon, n'est-ce pas ?

Le machiniste revenu des profondeurs des coulisses le fit sursauter.

- Chut ! ne me dérangez pas. Je veux boire jusqu'à plus soif la moindre gorgée de sa prestation.
- Ça faisait longtemps que je ne vous avais pas vu comme ça, patron.
- Taisez-vous, ça va être le clou du spectacle : le tir à la corde !

Effectivement, on entendit les pas pesants et intimidés des spectateurs invités à se présenter sur scène, puis les encouragements de Jean Baptiste Ficelle dont la voix grave emplissait la salle depuis les derniers rangs jusqu'au fin fond des coulisses.

- Attention, patron, vous allez bientôt vous retrouver sur la scène. Et comme un cheveu sur la soupe, je ne vous dis que ça !

Un observateur attentif (ou plutôt distrait car il n'y avait aucune raison de détacher son regard du spectacle réjouissant de dix robustes gaillards s'arc-boutant comme des damnés) aurait pu apercevoir furtivement la grosse tête du présentateur juste derrière le dernier concurrent, côté jardin, du tir à la corde. Le présentateur qui n'était autre que l'organisateur du spectacle, vous l'aviez deviné, se recula vivement dans les ténèbres protectrices des coulisses. Il s'épongea le front et réclama sa chaise d'une voix à peine chuchotée.

- Votre chaise ?
- Eh oui, ma chaise, vous savez bien que je m'assois toujours, à un moment ou à un autre, surtout quand l'émotion me coupe les jambes.
- Votre chaise, il l'a amenée avec lui.
- Qui ça ?
- Jean Baptiste Ficelle.
- Où ça ?

- Sur la scène pardi ! D'ailleurs il est monté dessus !

La suite se déroula à la vitesse d'un mauvais rêve et au moment où il parut à tout le monde que les deux bouts de Jean Baptiste Ficelle ne se relèveraient jamais d'une aventure si cruelle, une voix dans les coulisses surplomba toutes les autres avant de s'écrouler. Mais dans la salle, toute entière effondrée par le malheur de la scène, il n'y eut personne pour l'entendre. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Le monde des coulisses n'appartient-il pas de facto au royaume silencieux des ombres ?

HYSTERIE COLLECTIVE

Les deux elfes se posèrent à vingt miles de la ville. Leurs montures, des scarabées géants, reçurent la consigne de les attendre. Ils continueraient à pieds. En foulant le sol herbeux les elfes déplièrent leur long corps ailé, ce qui eut pour conséquence de décupler leur taille. Ils longèrent la cime d'une haie de séquoias à hauteur de leur bas-ventre, débusquant de leurs feuillages majestueux des nuées d'oiseaux affolés. Les deux elfes furent du même avis. Dans cette contrée il y avait vraiment matière à nourrir sa gaieté naturelle. Ils rirent de bon cœur jusqu'au franchissement des dernières collines.

Le plus grand des deux elfes (il dépassait l'autre de deux bons étages de building) s'écria :

- Restons invisibles et immatériels, ce sera plus amusant.
- On entendra et on verra moins bien se récria l'autre.

Son compagnon ne répondit pas. Il avait déjà atteint l'entrée nord de la ville. En trois bonds l'autre elfe fut à sa hauteur.

Ils marchèrent à pas de géants à travers la circulation automobile, ne gênant ni la cohue des véhicules ni la marée des piétons qui tentait de se frayer un chemin à travers le dédale inextricable des rues animées.

- Tu entends la rumeur ?
- Oui, c'est impressionnant concéda le plus petit.

Dès le franchissement des premières lignes d'immeubles ils avaient pris conscience que leurs pas les dirigeaient vers un point précis de la ville sans qu'aucun des deux n'eût besoin d'en aviser l'autre.

- Que penses-tu de cette rumeur particulière ? Le grand elfe ne pouvait s'empêcher à la fin de titiller son compère.
- Je pense que tu es toujours attiré par l'insolite plaisanta le petit elfe. Heureusement toi aussi.
- Et pourtant nous avons mis au moins deux de nos sens en sommeil.
- C'est peut-être pour ça que ça nous semble insolite.
- Ça reste à prouver.

Ils étaient arrivés. Le sommet de l'édifice frôlait leur bouche et ils s'amusèrent à tour de rôle à faire passer entre leurs dents l'immense antenne aux bras déployés dans toutes les directions de la rose des vents.

- Ça a l'air de brailler dur à l'intérieur.

Le petit elfe espiègle s'agenouilla et plongea sa tête avec dextérité à travers les fenêtres du 32^{ème} étage. Le grand elfe l'imita. Les fenêtres du 34^{ème} étage eurent ainsi droit à sa visite. Ils ressortirent leurs têtes blondes tous les deux au même instant.

- On se croirait à l'intérieur d'une fourmilière. Ils sont des dizaines et des dizaines à aller et venir dans tous les sens comme s'ils avaient perdu le nord.

- C'est toi qui as l'air déboussolé se moqua le petit elfe. Ils ont l'air de bien savoir ce qu'ils font. A moins qu'à ton étage ils ne soient différents.
Au prix de quelques acrobaties comiques ils échangèrent leur étage.
- Rien à dire, c'est pareil.

Après être parvenus à la même conclusion les deux elfes ôtèrent leurs ailes qui gênaient quelque peu leurs mouvements et retournèrent à leur poste d'observation. A l'intérieur un bourdonnement ininterrompu les prit à nouveau à la gorge. Malgré l'inconfort physique ils ne bougeaient plus, fascinés. Il y avait devant leurs yeux à peine perceptibles des créatures sorties tout droit de l'imagination d'un elfe mal dans sa peau. Elles se contorsionnaient comme des asticots restés trop longtemps dans le même fruit. Des lumières clignotantes zébraient leurs corps olivâtres à l'extrémité desquels dépassait tout un assortiment de mains virevoltant sur des boutons serrés en bataillons. Des milliers de doigts couraient sur les boutons avec force et conviction comme si de ce pianotage frénétique dépendait tout le sort de l'édifice.

Les deux elfes s'étaient pendus la tête en bas, accrochés par leurs longs bras à des colonnades, épiant le moindre bruit singulier qui pourrait leur permettre de penser qu'ils n'avaient pas affaire à des automates.

- On n'entend rien et on ne distingue rien de bien intéressant. Remettons tous nos sens à niveau.
- On va se faire repérer.
- Juste ce qu'il faut pour comprendre un peu. Raccourcissons, ça vaudra mieux. Mais faisons tout de même attention, nous sommes désormais repérables, ni franchement invisibles ni complètement intouchables.

Une créature quitta des yeux son ordinateur portable pour les diriger vers le plafond. Ses voisins crurent bien l'entendre dire : « des chauves-souris nous observent », mais la tension était si grande sur le plancher des vaches que personne n'y fit attention. Les elfes quittèrent à pas de loup les hauts étages. Dans les ascenseurs des troupeaux de créatures hurlaient des noms et des chiffres que les elfes eurent bien du mal à discerner sur l'instant.

- Pourquoi hurlent-ils comme ça ? Ils sont sourds ou bien ont-ils des cordes vocales trop développées ?
- C'est sans doute leur franc- parler.

Les elfes se faisaient maintenant tout petits dans la grande salle du rez-de-chaussée, cachant comme ils pouvaient leurs yeux bleus démesurés et leurs oreilles pointues, taillées à la serpe. D'immenses tableaux électroniques crépitaient et des créatures en costumes sombres lançaient des appels grinçants que d'autres créatures répercutaient dans les étages supérieurs.

- J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose. Regarde, certains ont l'air effaré et s'épongent le front, d'autres desserrent l'étoffe de tissu passée autour du cou ou la déchirent carrément.

Et de fait le spectacle offert aux yeux des elfes commença à ressembler à une vision d'apocalypse.

Les créatures couraient dans tous les sens, criaient, s'invectivaient, renversaient des chaises. Il y eut deux ou trois accès de convulsions, des vomissements nerveux. Beaucoup de créatures se précipitaient vers les écrans lumineux. Le petit elfe piqué par la curiosité ne s'épargna aucun effort pour décrypter les différents mots semblant être à l'origine de l'agitation désordonnée des créatures. Il avait collé son nez contre les panneaux où clignotaient à chaque seconde comme des alarmes de nouvelles lettres flamboyantes. Il prononça d'une voix hilare : APPLE – YAHOO- ORACLE- MICROSOFT- INTEL- DELL- CISCO. Il entendit distinctement les mots DOW JONES et NASDAQ. C'était pour lui plus incompréhensible que de l'elfois ancien.

Des chiffres défilaient à côté de ces ensembles de lettres et défiaient tout entendement. Il n'était pas très calé en mathématiques. Le grand elfe tenta une explication.

- Regarde, la valeur des chiffres diminue à chaque instant de manière vertigineuse. Il y a sans doute là matière à affolement.

L'elfe avait raison. A tous les étages, dans tous les bureaux, les créatures saisies de folie subite s'étaient emparées des ordinateurs. Certaines avaient éteint leurs appareils et crachaient dessus, d'autres les secouaient encore allumés ou les jetaient à terre en les piétinant. Des bousculades s'ensuivirent, des coups de poings fusèrent comme des étoiles filantes, des évanouissements ajoutèrent à la confusion. Des fenêtres furent ouvertes non pour donner de l'air aux créatures prises de malaise mais pour permettre de jeter les ordinateurs par centaines. Des tables suivirent le chemin des airs, soulevées comme des fétus de paille, des chaises décollèrent du sol, parfois encore alourdies par leurs occupants.

Dans les rues avoisinantes on entendit des crissements de pneus, des chocs sourds suivis de hurlements, des débuts de batailles rangées, un désespoir généralisé.

- Une créature m'a traité de virus informatique. Tu te rends compte. Il n'y a plus de virus chez nous depuis des lustres.
- T'en fais pas. T'es plus beau que tous les microbes de la création.

Les deux elfes sortirent par la grande porte de la bourse de NASDAQ CITY. Ils étaient plus qu'étourdis par tant de vacarme. Dans la rue quelqu'un soulevait l'effigie d'une créature au sourire charmeur. Sans l'ombre d'un doute ce quidam était en proie à d'inquiétantes manifestations d'égarement. Ils voulurent s'en approcher pour l'interpeller mais trébuchèrent, effrayés. Le bonhomme semblait bredouiller une prière dans sa barbe tragique :

BILL GATES, SAVE OUR SOULS!

IT SEEMS TO BE THE END OF THE WORLD !

Les deux elfes se confondirent en plates excuses après lui avoir marché sur les pieds. Les yeux dans les yeux ils se jurèrent de ne plus jouer avec leurs nerfs et d'éviter à l'avenir de fréquenter des peuplades atteintes si facilement d'hystérie collective.

JARDIN SECRET

Imaginez un jardin débordant de ronces, d'orties et de chardons. Un jardin où s'épanouissent comme des coqs en pâte vers et escargots. Un jardin que les frêles roses n'osent fréquenter que sur présentation d'improbables épines dorsales. Un jardin battu à tous les vents, lieu de prédilection des chiens errants et des pissenlits sauvages. Un jardin où les premiers dévorent les seconds par la racine avant d'y être enterrés de leur vivant auprès d'anciens ossements de jardiniers. Un jardin connu pour abriter un soldat japonais inconnu. Mon voisin m'avait prévenu. Ton jardin est si touffu et si incohérent qu'un soldat japonais de la dernière guerre a peut-être réussi à s'y cacher, ignorant la fin des hostilités. Cherche-le ! Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé. Mais je l'ai entendu bien des nuits clamer son innocence sous la clarté coupable de la pleine lune. Il fait un tel raffut que le diable en personne doit se boucher les oreilles avec la toison sensible des hérissons. Je cours alors me réfugier dans la cave avec, pendues à mes basques, les ombres furtives des chats écrasés. Un jardin qui donne à ma cave son côté bucolique. Des graines de liseron viennent y semer leur désordre naturel sans se soucier de son obscurité et de son odeur de fuel domestique. A quoi bon s'en inquiéter puisque tout le monde y trouve son compte. Mon jardin en premier.

L'automne venue, les pommes asticotées s'y ramassent à la pelle. Les feuilles mortes et les âmes des fruits aussi. Un manteau glauque de chlorophylle pourrie flotte dans l'air et embaume le pommier au bord de l'agonie. Et tandis que sa mort me livre tous les ans le fruit de ses entrailles, j'observe avec intérêt la valse grouillante des insectes. Il y en a partout. Sous les ailes mordorées des fruits d'érable, dans la verdure paradoxale des herbes profondes, au cœur de la chair juteuse des pommes acidulées, dans ma bouche grande ouverte sur le monde. Mes yeux écarquillés regorgent d'asticots blancs et de vermine roussâtre. Les idées plus claires à cet instant que dans n'importe quelle autre circonstance, j'erre au beau milieu d'un fouillis multicolore, disposé à rêver au moindre murmure du vent, au plus petit craquement d'écorce rebelle.

Force est de le constater. Je suis l'âme damnée de mon jardin, son fruit défendu, sa meilleure coulée de sève, son dernier soubresaut avant l'irruption inattendue de la civilisation. Je sors alors ma tondeuse de son écrin inviolé, prêt à m'immoler par la lame comme tout guerrier bricoleur des temps modernes. Et dans une épouvantable odeur de carnage j'arrache à mon jardin le secret de ses origines.

LA FILLE AU CHAPEAU BLEU

C'était un jour insouciant de printemps. J'étais assis depuis plus d'une heure à la terrasse d'un café de la célèbre place parisienne Saint Michel, en face de la non moins célèbre fontaine du même nom. L'air sentait les bourgeons impatients et le soleil illuminait de tous ses rayons les façades exposées des maisons. Je regardais flâner les gens. Quoi de plus reposant ! Les hommes passaient en sifflant joyeusement et les femmes étaient si belles qu'à chacune d'entre elles j'avais envie d'envoyer un baiser entre deux souffles de ma respiration.

J'allais commander une seconde consommation quand je vis s'asseoir à la table la plus proche de la mienne une jeune fille aux longs cheveux clairs dont la frange dorée caressait des yeux d'un bleu que Michel-Ange lui-même n'aurait pas osé espérer travailler. Elle portait un chapeau de paille de la même couleur. Je n'osai l'observer plus longtemps et commandai une seconde bière. Il était presque midi et bien qu'on m'attendît à l'autre bout de Paris pour déjeuner, je n'avais plus envie de partir. Machinalement mon regard se porta à nouveau sur la jeune fille. Elle regardait sa montre et il me sembla lire dans ses magnifiques yeux bleus, l'espace d'une seconde, une lueur d'inquiétude. Elle retira vivement son chapeau tandis qu'un garçon venait prendre sa commande. Un petit soupir me fit comprendre qu'elle regardait à nouveau sa montre. Puis elle tourna son regard à droite, à gauche, dans toutes les directions que la rotation de son cou fragile lui permit de saisir. Elle scruta ainsi la place entière en plissant doucement ses yeux qui conservèrent tout leur éclat magique. Visiblement, elle attendait quelqu'un. Peut-être son amoureux, voire son fiancé... ou pourquoi pas son mari ! Quel heureux homme en tout cas ! pensais-je.

Son regard rencontra par hasard le mien. Je fus pris un instant d'un vertige indicible et je crus que mon cœur allait défaillir. Pour me donner une contenance je baissai les yeux vers son chapeau posé à côté d'elle. Des éclats de paillettes bleutées m'aveuglèrent comme autant de flèches jaillies d'un arc-en-ciel entièrement voué à la couleur bleue. Le chapeau peut-être soudain allégé se souleva et retrouva une position plus confortable sur la chevelure baignée de soleil de sa jeune propriétaire. Comme elle se penchait en avant je crus qu'elle allait m'adresser la parole mais je me trompais. Elle avait entre les mains une feuille de papier qu'elle avait sortie je ne sais d'où et pendant qu'elle la déchiffrait je vis que ses mains tremblaient malgré la température clémente de cette belle journée d'avril. Sa bouche ouverte sur des dents d'une blancheur nacrée semblait interroger sa feuille de papier. J'aurais dû

avoir honte de contempler aussi avidement ses moindres faits et gestes mais il n'en fut rien. Cette jeune fille au chapeau si bleu me subjuguait littéralement et je me sentais happé par son magnétisme à la manière d'un satellite obéissant aux forces d'attraction de sa planète. Plus les minutes passaient plus elle semblait désespérée et plus j'étais heureux que personne n'eût l'idée saugrenue de venir

nous déranger, elle dans son attente, moi dans ma contemplation. Trois quarts d'heure passèrent ainsi et pendant ce laps de temps si court je vis son visage modelé par toute la palette des émotions, depuis l'apparence de sérénité jusqu'au désarroi le plus profond. Je vis aussi que malgré tout sa beauté n'avait pas pris une ride.

Je me serais bien levé pour lui demander si elle avait besoin de quelque chose mais peut-on demander à la Lune d'aller à la rencontre de la Terre ?

Elle se leva brusquement quand je m'y attendais le moins. Dans son geste brutal elle fit tomber le papier par terre et j'en profitai pour me réveiller de ma léthargie.

- Mademoiselle, vous avez fait tomber...

Elle était déjà loin, tenant son chapeau bleu d'une main ferme à cause d'une petite brise venue de la Seine. Je ramassai la feuille de papier et commençai à lire, le cœur battant.

« Mon chéri,

Je t'attends demain midi au café dont nous avons parlé, place Saint Michel. J'ai hâte de te voir. Je ne connais ton existence que depuis deux jours, grâce à Internet, mais je ne pense plus qu'à toi... ».

J'arrêtai ma lecture un long moment tant l'émotion m'étreignait. Je lus les dernières lignes comme si elles avaient été écrites pour moi :

« Au cas où tu aurais du mal à me reconnaître malgré la photo que je t'ai envoyée en pièce jointe, je t'informe que je porterai un chapeau de paille bleu. Je l'ai acheté la semaine dernière en pensant à la couleur de mes yeux. Je sais que demain sera une journée mémorable pour nous deux ».

Cette feuille était la version imprimée d'un e-mail envoyé la veille.

Je téléphonai pour annuler le déjeuner prévu, désormais inutile, et rentrai directement chez moi. Mon premier geste fut d'allumer mon ordinateur.

Ce fut le début d'une merveilleuse histoire d'amour qui dure toujours.

Souvent le soir quand ma belle s'est endormie en refermant ses beaux yeux bleus, je me lève en silence, je glisse comme dans un rêve jusqu'à son chapeau bleu et je le couvre de baisers.

LE SILENCE DES AGNEAUX ?

Il y a les silences qu'on nous impose ou que l'on s'impose à soi-même et puis il y a le silence dont nous sommes ou devrions être demandeurs. Ce silence- là est un don du ciel à l'homme.

Il y a les silences qui succèdent aux carnages car il n'y a plus âme qui vive, les silences des affamés sentant la mort tennailler leurs entrailles, les silences torturés de ceux que la souffrance a rendus muets. Et puis il y a le silence de la paix intérieure, où tout n'est qu'harmonie et musique de l'esprit. Ecoutez cette voix profonde que nul n'est censé entendre ! Car la société nous a désappris à la déceler.

Il suffit pourtant de faire taire toutes les nuisances sonores qu'accompagnent servilement nos moindres gesticulations pour que s'accomplisse le miracle. Alors tout s'apaise. Les bruits s'épuisent à lutter vainement contre leurs disparitions. Au bord de l'agonie, le vacarme stupide de tant d'activités inutiles exhibe son vrai visage, irréel et grotesque. La mort dans l'âme, tout un monde se dissipe, se dissout dans le néant comme neige au soleil, grimaçant de douleur dans une odeur de putréfaction. Il ne reste plus qu'un mauvais souvenir, une vision décharnée de cadavre mendiant sa propre chair.

Un murmure bleuté point peut-être à l'horizon, un léger frôlement d'anges, le chuchotement du vent dans les crevasses de la pierre, un gazouillis d'écumes sur la mer...

Le silence, éternel oiseau blanc du ciel descend sur la terre, déployant ses ailes lénifiantes comme un remède de grand-mère sur la silhouette fracassée des hommes. Ô silence d'or pourquoi leur as-tu fait défaut si souvent ? Combien de temps pourras-tu demeurer parmi eux et lutter de toutes tes forces contre leurs silences, tous ces faux frères, si peu tes semblables ?

Cela ne dépend que des hommes. Et pour peu qu'ils s'habituent enfin à ton cri du cœur, à tes appels au secours pour les sauver, pour peu qu'ils s'époumonent à t'appeler et lancent comme un défi à leurs vieux démons cette incessante objurgation : « Silence ! La Terre tourne ! », tu auras de beaux jours devant toi !

L'ECOLE BUISSONNIERE GENERALISEE

« N'oublie pas d'emporter ton goûter » lui avait dit sa mère. Elle ne se faisait pas trop d'illusions. Une fois sur deux, le pain au chocolat et le fruit restaient sur la table de la cuisine. Quand Jérôme referma la porte de la demeure familiale, le cartable bien calé derrière son dos, le soleil pointait déjà ses yeux rieurs à travers les buissons touffus du jardin. « Quelle belle journée ! » pensa Jérôme presque à haute voix.

Raymond avait les mains calleuses et sèches du travailleur manuel. Elles en avaient vu des vertes et des pas mûres depuis qu'elles étaient en âge de marteler et de rougir le métal. Métallo dans l'une des principales usines de la région. Voilà ce qu'il était le brave Raymond. 35 ans déjà à broyer sa vie dans l'enfer des hauts fourneaux. Il ferma la porte d'entrée de son pavillon de banlieue, leva sa tête dégarnie pour saluer sa femme, droite et immobile derrière les rideaux éclairés de leur chambre. Un moineau s'envola, effrayé par une rafale de toussotements rauques. C'était le signal du départ. Il faisait encore totalement nuit.

Jérôme croisa Raymond dans l'allée bordée d'arbustes rabougris qui longeait la Nationale.

« Tu n'es pas encore à l'école ? » s'étonna avec bienveillance le vieux travailleur, « il est déjà 8H30 ! ».

« Je ne vous vois jamais à cette heure-ci » répondit Jérôme, « vous ne commencez pas à 6 H du matin ? ».

Raymond se contenta de siffloter un air de son enfance.

Vanessa traversa la chaussée de sa démarche féline de secrétaire bilingue. Dans 10 minutes elle serait assise devant son ordinateur, à pianoter comme une folle des comptes-rendus de réunions de travail. Elle retraversa la chaussée sans regarder, manqua de se faire écraser et rentra avec conviction dans la poitrine massive de Patrick, un solide gaillard de trente ans, coursier de père en fils depuis des générations. Il n'eut aucun mal à l'aborder. « Je cherche l'entreprise Epsilon and Co. J'ai un pli urgent à transmettre, vous connaissez peut-être ? » Vanessa se garda bien de répondre qu'elle y travaillait depuis 15 ans.

- Connais pas !

- J'peux vous offrir un verre alors ?

J'suis vraiment culotté se dit-il. Il commençait déjà à rougir quand la voix de Vanessa osa faire plus ample connaissance avec ses oreilles écarlates.

- Avec plaisir, je ne travaille pas aujourd'hui !

11H00. Un hélicoptère passa au-dessus du quartier des Basses Fougères, faisant trembler les quelques rues (impudemment nommées pavillonnaires) coupées d'îlots lugubres de H.L.M. Le pilote passa et repassa plusieurs fois sur la zone, n'hésitant pas malgré la réglementation à faire du rase-mottes. Puis cela devint un tic chez lui car il continua son manège de survol, inlassablement, au risque de manquer de carburant. Ce qu'il voyait l'intriguait. De petits groupes de 2, voire de 3 ou 4 personnes, se déplaçaient d'un point à un autre, revenaient sur leurs pas puis repartaient sans but précis apparent. Quoi de plus banal pourtant pour un pilote chevronné. On est en République. Les gens vont et viennent comme ils l'entendent. Même les attroupements sont autorisés, sauf arrêté préfectoral d'interdiction. Mais là, c'était autre chose. Ils étaient bien trop nombreux ces insignifiants points minuscules qui prenaient figure humaine dès qu'il s'approchait du sol. Ils étaient des milliers de petites fourmis à s'agiter en tous sens mais pas en quelques colonies compactes comme lors de grands rassemblements. Non ! Tous ces groupuscules éparpillés sur plusieurs dizaines d'hectares avaient l'air indépendants les uns des autres et pour tout dire semblaient s'ignorer royalement. Et ces comportements insolites ne lui laissaient présager rien de bon. C'était comme si d'innombrables et dérisoires galettes de fuel composées de 2 ou 3 gouttelettes de pétrole se promenaient sur le rivage en vue d'un débarquement imminent. En tout cas cela lui faisait cette impression.

Dans les bureaux, écoles et usines de la commune on décrochait son portable à tour de bras et on s'arrachait les cheveux. On, c'étaient le chef du personnel, le directeur des relations humaines, le contremaître, le surveillant général, voire, grands Dieux, le PDG en personne. Les employés, les écoliers, les ouvriers n'étaient pas à leur poste. Bien sûr que non, pardi ! Ils étaient tous là, sous les yeux ébahis d'un pauvre pilote d'hélicoptère, à déambuler, à papoter, à faire connaissance, à s'aimer et peut-être même à réfléchir. Ce coin de banlieue industrielle n'était pourtant guère propice à des excursions bucoliques, qu'importe ! Il ne s'agissait pas d'un rassemblement de masse, personne ne faisait grève. Et après !

Chacun n'a-t-il pas dans son voisinage proche ou lointain au moins un alter ego qu'il a un jour ou l'autre envie de rencontrer ? Et pourquoi le hasard ce dieu parfois bienveillant ne déciderait-il pas de temps en temps que ce soit le même jour pour tout le monde ?

Si cela fait du bien au plus grand nombre et peur à une minorité d'imbéciles n'est-ce pas une raison supplémentaire de faire le plus souvent possible l'école buissonnière généralisée ?

LES DEUX FONT LA PAIRE

Il fait noir mais je me sens bien. Je commence à bouger, ce doit être la première fois. Je ne me rappelle pas m'être déjà étiré comme je viens de le faire. Un manque de mémoire est-ce si grave ? J'ai l'impression d'être plus dilaté, plus lourd vers le haut. Est-ce pour cela que le mouvement m'est venu semble-t-il d'en bas ? J'ai comme une prémonition. Je devrais m'agiter avec encore plus d'entrain dans un avenir assez proche. Qu'est-ce qui me permet de dire ça ? Peut-être le milieu dans lequel je baigne, il se fluidifie et se rafraîchit sensiblement. Je me sens plus libre sinon de mes mouvements du moins de rêver à d'autres espaces. Ça y est, quelque chose s'est mis en branle. Je me tortille comme un petit fou. Ça devient vertigineux. Une lame de fond m'emporte. J'ai pris de la vitesse et je n'ai aucun mal à suivre mon instinct de coureur. Je n'étais pas fait pour être casanier. C'est grisant ce que je suis en train de vivre. Qu'est-ce qui se passe ? On me bouscule de partout, on me chevauche pour me dépasser. Quelle pression ! J'ai une sensation d'étranglement comme si je passais dans un entonnoir.

Eh bien, les amis quel saut ! Je n'ai jamais rien éprouvé de tel. Maintenant ça bouillonne de couleurs vives tout autour de moi. Je me faufile dans un marais spongieux, d'innombrables petits lacs rutilants me permettent de m'ébrouer par instants, je repars de plus belle, une joie sans nom me transporte. Je me sens en terrain conquis. Tout mon être est imbibé d'une odeur qui me met en émoi. Je redouble d'ardeur, je nage sans répit dans un fleuve de mousse écarlate. Je vois des poissons frétilants devant moi, à mes côtés, il en arrive de partout, je suis un des leurs, je leur ressemble comme deux gouttes d'eau. Un appel mystérieux m'entraîne, nous entraîne vers un ailleurs qui ne peut être qu'un monde encore meilleur. Une grande trouée lumineuse surgit brusquement de nulle part. Là est mon bonheur. Une force irrépessible me raidit, crible mon corps de banderilles d'énergie. Ma tête (je donne enfin un nom à ma dilatation) rompt ses amarres et je suis catapulté vers une boule fruitée qui me montre ses charmes.

J'ai juste le temps de voir une bouche minuscule s'ouvrir dans sa chair palpitante tandis que mes co-assaillants aveuglés par la lumière se brisent la nuque sur sa muraille.

La chose m'a avalé. Je me sens tout chose. J'ai froid et chaud en même temps. J'ai un goût étrange en moi. D'ailleurs je ne suis plus moi. Et c'est moi quand même. C'est comme si je m'étais mangé moi-même après m'être fait dévorer. J'ai planté mon cœur dans un cœur bien plus grand et j'ai bien du mal à m'y retrouver. Mais j'ai gagné au change. Je suis ivre d'amour. J'ai avalé le monde, un monde dont j'ignorais l'existence avant de me fondre en lui. Je suis sûr désormais que plus rien ne sera jamais comme avant. Je suis ivre d'espoir. J'ai bu tant de liqueurs dorées en une fraction d'éternité que je me vois m'hybrider

dans un double miroir interne qui me fait face. Je double mon moi différent à chaque pensée qui me traverse...qui traverse quoi au fait ?
J'ai déjà décuplé mon volume initial. J'enfle comme une bulle d'eau qui éclate à l'infini pour enfile des perles sur elle-même. Je suis ivre de reconnaissance. Je vais connaître l'autre moi différent. Je ne sais pas d'où je viens. Je ne sais pas quelle créature j'ai rencontrée. Je sais seulement que je lui ai donné ma vie et qu'elle m'a donné la sienne. La suite on se la racontera sans doute ensemble.

MEMOIRES D'UN GARDIEN DE PHARE

En chinant l'autre jour dans une brocante de la rue Duret, à Brest, je suis tombé par hasard sur une vieille malle aux ferrures toutes rouillées qui contenait, caché dans un double fond, un curieux parchemin à moitié mangé par le temps et la vermine. Par miracle la première partie du texte était à peu près lisible. Bien que le titre eût pratiquement disparu on pouvait deviner l'ombre de ses lettres laissée sur le papier par l'encre violette. *Mémoires d'un gardien de phare* : voilà ce que je pus reconstituer. Je lus avidement ce texte vieux de plus d'un siècle et demi jusqu'au dernier mot compréhensible. Quand je reposai le parchemin j'avais le cœur serré et les paupières humides. Je vous donne l'intégralité de ce que j'ai réussi à déchiffrer.

Toute la journée de ce 12 novembre 1845, la mer avait été particulièrement agitée et le brave collègue que je venais relever peu avant le crépuscule était trop heureux de retrouver la terre ferme.

- *Tout est en ordre me cria-t-il de son ton le plus enjoué. Bon vent ! Tu en es quitte pour une bonne nuit blanche !*

Je lui fis un signe de la main et me concentraï déjà sur la tâche à venir. Dans le phare tout était en ordre en effet, le cylindre lenticulaire prêt à fonctionner, je n'attendais plus que le moment d'allumer l'optique du feu qui allait éclairer la dangereuse côte assiégée de toutes parts par des récifs assoiffés de chair fraîche.

Le ciel obscurci par des nuages de plus en plus menaçants semblait descendre sur la mer et j'avais l'impression que tout allait éclater dans les minutes suivantes. Je mis le phare dans tous ses états flamboyants, la mer convulsait de rage, des éclairs se mirent à foudroyer l'écume tournoyante des vagues. Une ivresse ineffable montait en moi... Tout ce spectacle magnifique, Dieu ne l'offrait qu'à moi, son plus fidèle serviteur. J'étais seul dans mon phare, gardien du feu sacré, plus énigmatique qu'une vestale, seul au monde au milieu des éléments déchaînés. Il n'y avait là rien de nouveau pour moi, pas de quoi fouetter un chat pour ainsi dire. Pourquoi donc me sentais-je si différent ce soir-là ? Je ne saurais l'expliquer. En tout cas il n'était qu'à voir le

ressac pour comprendre la colère de l'océan. Mon sang bouillonnait par mimétisme.

Quelque chose manquait pourtant à la grandeur de cette nuit magique. Je scrutais dans les ténèbres rongées d'embruns les lumières fixes du phare. Je courus comme un fou jusqu'à son cœur de braise et l'étouffai de mes mains glacées. Le phare s'éteignit. Tout était noir maintenant. Le vent cinglait la tour du phare, bourdonnait à mes oreilles, la mer était mienne désormais, ne faisait plus qu'un avec mon sang...

A une heure moins le quart exactement, j'entendis un craquement effroyable, une immense clameur, des cris de détresse, un bruit sec de déchirure. Je rallumai les feux et saisis ma longue-vue. Un trois-mâts percé par l'éperon d'un immense rocher gisait sur son flanc gauche. Les mâts de misaine et d'artimon effondrés sur le pont coïncèrent des corps hurlants, l'eau rentra à gros bouillons par les blessures de la coque, les voiles déchirées pendaient lamentablement des vergues à moitié arrachées, le grand mât grinçait chaube comme un bagnard et n'attendait que le moment propice pour s'élancer à la mer. Des vagues hautes de cinq mètres déferlaient à intervalles réguliers, emportant les marins qui s'affairaient courageusement à sauver leur peau ou celle de leurs camarades. Leurs cris de terreur et de désespoir m'hypnotisaient et je m'imaginais lire dans leurs yeux ce sentiment d'incompréhension et de reproche qu'ils ne pouvaient manquer d'éprouver en regardant une dernière fois vers les feux désormais inutiles du phare...

La suite était illisible. Était-ce un récit véridique, était-ce un roman inventé de toutes pièces pour tromper l'ennui et les longues heures passées à se morfondre dans le tumulte des flots ? Seules des recherches approfondies dans les archives maritimes pourraient m'apporter un élément de réponse.

Je reposai le parchemin. Comme je vous l'ai déjà dit, j'avais le cœur serré et les paupières humides.

PECHE MIGNON

Je naquis avec sur les lèvres le goût de mon péché mignon. Il faisait trop chaud dans le ventre de ma mère ce jour-là. Il y avait quelque chose de fondu qui titillait mon jeune odorat. Une odeur lourde et sucrée a enveloppé mon arrachement sanglant au nid douillet. J'avais à peine poussé mes premiers vagissements que déjà le piège se refermait sur moi. Qui peut résister à ce genre de péché congénital qui non seulement vous marque pour la vie mais en plus s'ingénie à vouloir vous l'ôter dès la naissance ?

La sage-femme avait prévenu ma mère : « vous allez enfanter de la bouillie ! » Elle ne croyait pas si bien dire. Les arômes de mon péché mignon m'ayant complètement retourné les sens, je manquai de naître par le siège. Dès qu'on m'eut remis dans le droit chemin et extirpé au forceps de la gangue amniotique, je me jetai comme un fou sur le sein maternel. Ecœuré par le goût tiédasse de son colostrum immaculé auquel il manquait ce à quoi je tenais déjà plus qu'à toute autre chose, je résolus de m'étrangler de colère. On voulut m'imposer le silence. On me plaça de force dans une couveuse. Je n'en continuai pas moins à réclamer mon dû, happant le vide de ma petite bouche douloureusement abstinent. Ma mère entreprit de me consoler avec la première berceuse venue à son esprit. « Fais dodo Colin mon petit frère... Maman est en haut qui fait du gâteau, Papa est en bas qui fait du... » A ce mot prononcé de la manière la plus innocente qui soit, je frisai l'infarctus. Ma mère effrayée eût bien aimé couvrir de baisers sa petite « bouillie » préférée. Je ne songeai qu'à me couvrir d'une épaisse coque de ... « ce que faisait papa en bas. »

Ce ne fut que partie remise.

A 3 mois j'engloutissais ma première bouillie au chocolat.

A 3 ans je barbouillais ma petite frimousse de ma première mousse au chocolat.

A 6 ans je perdais ma première dent de lait sur le dernier carré de ma première tablette de chocolat.

A 10 ans je fumais en cachette ma première cigarette en chocolat.

A 12 ans j'embrassais ma première copine sur les traces encore fraîches de son goûter au chocolat.

A 16 ans je mouillais mon premier maillot d'athlétisme et dévorais avec mignardise ma première médaille en chocolat.

A 20 ans je nappais ma première maîtresse d'un onctueux lac de chocolat.

A 20 ans et quelques minutes je la dénappais aussi sec.

Ma vie avec ses hauts et ses bas ne fut plus dès lors qu'une succession d'évènements gouvernés par mon bon plaisir de savourer le chocolat sous toutes ses formes. De lichouseries en déconfitures, de gâteries en décrépitudes, je n'arrêtais pas de mettre les bouchées doubles afin de respecter l'engagement solennel pris au pied de l'autel nuptial. Car j'avais épousé le chocolat pour le meilleur et pour le pire. Si j'ai parfois manqué à tous mes devoirs de galanterie

en posant plus d'un lapin à plus d'une mignonne, jamais je n'ai manqué un seul rendez-vous avec le chocolat. J'arrivais les bras chargés des vins les plus capiteux pour étourdir mon péché mignon. Mes mains fébriles et tremblantes arrachaient littéralement le bel emballage toujours trop bien ficelé, entrouvraient le papier doré ou argenté et c'était comme déshabiller le corps divin d'une femme. Dans un cas comme dans l'autre la récompense était un bouquet bouleversant d'odeurs opiniâtres. Le désir vient dit-on de la libération d'hormones sexuelles.

N'y aurait-il pas aussi, tapie dans les replis d'une niche secrète du cerveau, prête à jaillir à tout moment, une mystérieuse hormone du chocolat ?

Les dieux n'ont-ils pas voulu en concoctant cette ambrosie mille fois céleste, faire aux hommes de bonne gourmandise, le plus beau des cadeaux après la femme ?

Faites l'expérience en couple : dévorez un pur diamant de chocolat et échangez un brûlant baiser passionné. Si dans l'embrasement du joyau fondu vous atteignez la plénitude de la volupté, le comble de la béatitude, c'est qu'alors vous aurez comme moi confondu le péché de chair et votre péché mignon.

PRESENCE

- Savignole !
- Présent !
- Duchossoy !
- Présent !
- Herbesat !
- Présent !
- Auripane !
- Présent !
- Verdemine !
- Absent !
- Qui a dit ça ?
- Moi, M'sieu !
- Pourquoi as-tu dit absent, alors que tu es là, Verdemine ?
- Parce que tout le monde dit que j'ai toujours l'air absent, M'sieu !
- Est-ce que tu te payes ma tête par hasard, Verdemine ?
- J'voudrais bien M'sieu, parc'que la vôtre elle est bien pleine, M'sieu !
- Il ne tient qu'à toi de la remplir comme la mienne.
- Qu'est-ce que j'dois faire pour ça, M'sieu ?
- Rendre ta présence intéressante, Verdemine !
- En f'sant quoi, M'sieu ?
- D'abord en m'écoutant si ce n'est pas trop te demander.
- Et ensuite, M'sieu ?
- Ensuite en t'écoutant toi-même.
- Ça veut dire quoi, M'sieu ?
- En laissant parler ton cœur.
- Si je laisse parler mon cœur, il me dit qu'il n'a pas envie d'être à l'école, M'sieu.
- Il a envie d'être où ton cœur, Verdemine ?
- Avec le reste de mon corps, mais ailleurs qu'ici !
- Et cet ailleurs il se trouve où ?
- Dans les champs, au milieu des bois, à écouter le chant des oiseaux et le bruit des insectes dans l'herbe.
- Mais ça, tu le fais déjà très bien de ta place. Combien de fois ne t'ai-je pas surpris à ouvrir la fenêtre pour écouter les bruits du dehors, au risque de faire prendre froid à tes petits camarades ?
- C'est pas la même chose, M'sieu !
- Et pourquoi donc ? Il y a plein d'arbres dans la cour et tu ne te gênes pour laisser vagabonder tes oreilles sur le chemin imaginaire de l'école buissonnière.

- C'est pas la même chose, j'vous dis M'sieu ! D'abord vous ne cessez pas de m'épier et je ne peux pas me concentrer sur ce que j'entends et ensuite ce serait tellement plus formidable si j'étais vraiment sous les feuillages à capter le soleil ou à sentir la chlorophylle qui s'évapore.
- Et si je te faisais un cours sur la photosynthèse, Verdemine, tu serais intéressé ?
- J'sais pas, M'sieu. J'y connais rien à la photo, mais je veux bien essayer. Ça peut être chouette de comprendre comment on se retrouve sur des négatifs.
- Je ne te parle pas de te faire tirer le portrait, Verdemine ! Sais-tu au moins ce que c'est que la chlorophylle ?
- C'est la couleur des feuilles, M'sieu !
- Exactement ! Comme la couleur de ton nom.
- Voulez-vous que je vous donne l'origine de mon nom, M'sieu ?
- Je veux bien, Verdemine.
- C'est un nom qui vient de mon aïeul qui habitait j'sais plus où mais il avait toujours envie de partir à l'aventure, alors il a pris son baluchon...

Quand Verdemine s'arrêta de parler, la cloche sonnait dans la cour la fin de l'heure de classe. Alors le professeur reprit la parole.

- C'était très intéressant, Verdemine. Sais-tu que tu n'as jamais été aussi présent que maintenant ? Les autres, faites comme Verdemine ! Essayez d'expliquer sur une page de votre cahier que vous me rendrez la prochaine fois, l'origine de votre nom. Ceux qui n'en ont pas la moindre idée n'ont qu'à faire comme Verdemine : leur vraie présence peut suffire à expliquer leur histoire.

ROMEO ET JULIETTE

La nuit. A Vérone. Un jeune homme. Il s'appelle Roméo. Il se tient immobile sur une place et lève la tête vers un balcon. Sur le balcon, une jeune fille. Elle s'appelle Juliette. Ça vous dit quelque chose ? Elle s'apprête à renverser sur Roméo le contenu aqueux d'une grande cuvette en plastique. La comparaison s'arrête donc là.

SCENE I

ROMEO

Juliette, pourquoi ne m'ouvres-tu pas la porte ? Ça fait une demi-heure déjà que j'appuie sur le bouton de l'interphone.

JULIETTE

Si tu n'es pas parti dans les dix secondes qui suivent, j'inonde ta vilaine tête d'épouvantail à moineaux !

ROMEO

Juliette... Pourquoi me traites-tu si durement ? Qu'ai-je fait pour mériter des paroles si peu amènes ? Pourquoi...

JULIETTE

Tu sais très bien pourquoi, Roméo... Sous prétexte de vouloir suivre les délires d'un certain Shakespeare, tu t'es mis dans la tête que nous étions tous les deux faits l'un pour l'autre. Ce n'est pas comme ça que le monde fonctionne, Roméo !

ROMEO

Mais je t'aime, Juliette !

JULIETTE

Mais je t'aime, Juliette ! Tu ne sais plus dire que ça. Moi, je ne t'aime pas, Roméo !

ROMEO

Si nos parents respectifs nous ont choisi ces fameux prénoms romantiques, c'est bien parce qu'il doit y avoir anguille sous roche.

JULIETTE

Il n'y a pas qu'une seule Juliette sous les pavés de Vérone, nom d'un chien !

ROMEO

Nos deux familles ne peuvent pas se sentir. Comme dans la pièce de Shakespeare ! Ils se détestent depuis au moins cinq générations. Ce n'est pas un signe du destin ça, Juliette ?

JULIETTE

Eh bien, qu'elles continuent à ne pas se sentir ! je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un projet de mariage entre nos deux familles. Cela doit continuer ainsi, c'est tout ce que je demande.

ROMEO

Mais je t'aime, Juliette !

JULIETTE

Tu te fais un cinéma, Roméo. Pense à autre chose. Ça va passer.

ROMEO

Tu es si jolie, Juliette !

JULIETTE, *elle se passe la main dans les cheveux*
C'est vrai, je suis pas mal !

ROMEO

Tu vois bien !

JULIETTE

Mais je ne suis pas jolie pour toi.

ROMEO, *inquiet*

Tu as donc un amoureux ?

JULIETTE

Quand bien même j'en aurais un, ça ne te regarde pas.

ROMEO, *désespéré*

Si tu es amoureuse d'un autre homme, je n'ai plus qu'à me tuer !

JULIETTE

Grand bien te fasse !

Un nuage épais voile brusquement la face blafarde de la lune.

ROMEO, *désignant la lune d'un doigt vengeur*
La lune avec son air mystérieux m'est témoin. Tu m'aimeras sinon...

JULIETTE, *nullement impressionnée*
Sinon...

ROMEO, *il fixe la lune comme s'il la voyait pour la première fois et prend un ton subitement inspiré*
Et si je te décroche la lune, tu consentiras à m'aimer, belle Juliette ?

JULIETTE, *hilaré*
Tu parles de ce machin jaunâtre la haut, qui nous regarde ?

ROMEO
Bien sûr que je t'en parle. C'est l'astre des amoureux.

JULIETTE
Ce vulgaire satellite de la terre, si pudique qu'il ne montre son gros derrière que par intermittence ? Tu parles d'une vedette ! Si je pouvais je lui ferais subir les pires outrages !

ROMEO
Comme tu es belle Juliette quand tu te mets en colère !

JULIETTE
Eh bien, Soit !

ROMEO
Soit quoi ?

JULIETTE
Si tu me décroches la lune, je suis à toi !

ROMEO, *subjugué*
Vraiment à moi ?

JULIETTE
Oui vraiment à toi. Corps et âme si c'est ça qui te tracasse !

ROMEO
Même le corps ? Je pourrais t'embrasser ?

JULIETTE

Fais-moi toucher le sol lunaire et je te ferai toucher non seulement mes lèvres sensuelles mais aussi ma gorge divine pour ne parler que d'elle.

ROMEO

Bonté divine ! C'est comme si c'était fait.

JULIETTE

Ne te montre pas trop optimiste. *En aparté.* Tant de naïveté me confond... et peut-être m'attendrit quelque part...

SCENE II

JULIETTE, *toujours sur son balcon*

Non, Roméo ! C'est la cinquantième pierre que tu m'apportes ! Entre les cailloux de la carrière voisine et les graviers de ton jardin, et puis je ne sais quoi encore, ah oui, une pierre tombale que tu as réduite en miettes, si, si, ne proteste pas ! C'était du beau marbre, je te l'accorde, mais son origine terrestre ne fait aucun doute. Il n'y a pas de cimetière sur la lune à ma connaissance.

ROMEO, *toujours sous le balcon de Juliette*

Mais regarde mieux, Juliette, cette fois-ci c'en est bien une !

JULIETTE

Une vulgaire pierre, oui, ramassée entre deux poubelles.

ROMEO

Une pierre de lune, Juliette. Regarde bien.

JULIETTE

Tu joues sur les mots, Roméo. Une pierre de lune, ça vient de notre bonne vieille Terre. C'est une adulaire.

ROMEO

Oui, une adulaire. Car je t'adule, Juliette. Regarde comme elle est belle, et lisse, et transparente, et incolore comme la lumière de la lune... avec des reflets bleutés comme tes yeux.

JULIETTE

Mais c'est fini oui ?

ROMEO

Non...et luisante comme le teint de ta peau.

JULIETTE

Merci pour le compliment. *Sur un ton qu'elle veut rendre indulgent.* Roméo, l'origine lunaire de ta pierre est loin d'être établie...Retourne à tes fourneaux ! Présente-toi à la NASA, je ne vois pas d'autres solutions. Je te laisse encore 24 heures.

ROMEO

48 heures, Juliette, je t'en supplie !

JULIETTE

48 heures, soit ! Je suis trop bonne. Mais je ne veux pas un insignifiant morceau de lune. Décrocher la lune, ça veut dire ce que ça veut dire. Si d'ici après demain, même heure, je n'ai pas à mes pieds au moins 1 kg de lune, tu peux aller te rhabiller !

ROMEO

Si tu crois que c'est facile.

JULIETTE

Et moi- même, crois-tu que je sois une fille facile ? C'est la pleine lune en ce moment, profite-en.

SCENE III

ROMEO, *anéanti, dans son jardin*

C'est pas vrai, c'est pas possible. Mon pauvre jardin, dans quel état on me l'a mis ! Il était si beau et puis voilà, ce n'est plus qu'un tas de cendres, un tas de gravats. Mon jardin, si frais avec ses parterres de fleurs et ses mini-bosquets parfumés à ...à quoi au fait ? Et maintenant c'est un terrain vague dévasté, et regardez-moi ces éboulis de rocailles. Ma maison a failli y passer. Les murs sont tout fissurés. Les fenêtres, n'en parlons même pas, elles ont volé en éclat...et la terre tout autour de la maison, ma bonne terre bien grasse, elle est sens dessus dessous, complètement retournée...comme moi...et l'ultimatum de Juliette qui expire ce soir. Je suis vraiment né sous une mauvaise étoile.... Et...Qui va là ?
Qui vient me narguer en contemplant mon malheur ?

LE MAIRE DE VERONE

Bonjour, Roméo. J'ai amené un photographe avec moi. Il va prendre des clichés.

Prenez une pierre là, Roméo et tendez-la en direction de l'appareil. Allez, ne soyez pas timoré, c'est juste une petite pierre à tenir. Nom de dieu, c'est fou ce qu'il y en a, au moins cinq cents kilos, et elles vous appartiennent, du moins en partie, vous en offrirez bien une certaine quantité aux scientifiques, j'espère ?

ROMEO

Monsieur le Maire, ce n'est pas très élégant de votre part de vous moquer ainsi de moi.

LE MAIRE

Me moquer de vous ? Et pourquoi donc ? Vous êtes une célébrité maintenant.

ROMEO

Ah bon, pour être célèbre il suffit d'être victime d'une sorte de tremblement de terre, avec tornade à la clef ? Quelle chance d'être célèbre à si peu de frais !

LE MAIRE

Je ne vous comprends pas Roméo !

ROMEO

De la caillasse me tombe sur le paletot, vous croyez que ça vaut le coup d'être célèbre dans ces conditions ?

LE MAIRE

Attendez, de la caillasse, vous appelez ça de la caillasse !

Il prend une grosse pierre grise dans ses mains et l'embrasse à pleine bouche
Ô caillasse de mon cœur !

A Roméo

Bien. Vous ne regardez donc jamais les infos ? Il faut alors que je vous informe. Il y a quelques jours, un astéroïde vagabond de la famille des Amors, répondant au doux nom d'Eros, si, si, je vous assure, je n'invente rien, a frôlé la lune, sans doute par inadvertance, mais de si près qu'il l'a écornée au passage, et a fracassé, n'ayons pas peur des mots, le bout du nez de sa face aride.

Heureusement plus de peur que de mal. Les astrophysiciens avec leurs télescopes en ont été quittes pour des sueurs froides. Une grosse roche lunaire a été projetée dans l'espace et sa partie non grillée par l'atmosphère terrestre est venue se briser dans votre jardin en une multitude de gros cailloux dont vous voyez présentement dans ma main un échantillon. Et ce n'est pas tout. Peut-être y a-t-il aussi dans votre jardin des fragments de l'astéroïde Eros. C'est d'ailleurs

Eros qui intéresse le plus nos scientifiques, il me semble. Le professeur Cupidone de l'université de Rome sera bientôt chez vous, à pied d'œuvre si

j'ose dire. Attendez-vous aussi à voir surgir une armada de journalistes. Bon, maintenant la photo ! Un peu de nerf, voyons, prenez ma pierre, elle vient de la lune quand même !

ROMEO, *les yeux levés vers le ciel, la pierre lunaire serrée dans ses mains*
L'astéroïde Eros...Le professeur Cupidone... Je dois rêver sans doute...Mais non, j'ai réussi... L'Amour peut donc soulever des montagnes. J'ai demandé la lune et je l'ai obtenue. Juliette est à moi. Vivent les astéroïdes ! Pulvérisez petits monstres, pulvérisez toutes les lunes de l'univers, vous êtes les messagers de l'Amour. Eros... l'astéroïde se nomme Eros, vous pouvez croire ça ? Eros, c'est quand même un nom prédestiné ...comme Roméo !

LE MAIRE, *en aparté*
Ma parole, je n'ai jamais vu un homme aussi heureux !

SCENE IV

JULIETTE, *en soupirant, à ROMEO*
Mais oui, Roméo ! Une promesse c'est une promesse ! Je me dois de l'honorer.
En aparté
Eh bien, toi mon cochon, t'as une veine de cocu !

SOUVENIR INCISIF

Je n'ai pas toujours été le brillant chirurgien que vous appréciez tous. J'ai même connu des débuts difficiles. C'était il y a plus de vingt ans et j'en ai gardé malgré tout un souvenir aussi exact que déconcertant. Ma première intervention chirurgicale a même failli être une catastrophe mémorable. Je dois dire à ma décharge qu'un professionnel aguerrri n'aurait peut-être pas su gérer mieux que moi cet improbable événement que tout chirurgien digne de ce nom n'appellera jamais de ses vœux au moment où le scalpel à la main il s'apprête à pratiquer une incision. La personne sur laquelle il était convenu (si l'on peut dire que le destin convient de quelque chose) que j'exerce pour la première fois mes talents chirurgicaux était une femme des plus charmantes et si elle n'avait pas été là sous un prétexte aussi sérieux, mon cœur aurait bien pu pour elle battre la chamade. De fait quand je la vis mon pouls fut bien prêt d'atteindre des sommets d'excitation. Emotion purement professionnelle malheureusement. Elle venait d'arriver aux urgences, à moitié évanouie de douleur. Auscultation, échographie, prise de sang, vous savez bien comment ça se passe dans ces moments- là, on n'a pas le temps de rêvasser. Crise aiguë de colique hépatique à n'en pas douter. A n'en pas douter non plus le fait que j'allais devoir lui ôter la vésicule biliaire, surchargée de calculs comme il se doit. Et pourquoi moi ? Primo parce que j'étais le seul urgentiste sur place, secundo parce que j'étais interne en chirurgie. Connaissez- vous de meilleures raisons ? En réfléchissant bien pouvais-je ne pas être l'homme adapté à la situation ? J'avais beau jeter des regards anxieux autour de moi je ne voyais pas comment j'allais pouvoir me défilier. Alors pourquoi pas moi ? Je n'étais pas là par hasard et puis il y a un début à tout dans la vie, même à plonger ses mains dans un liquide que le commun des mortels désigne pompeusement sous le vocable de SANG. Ne croyez surtout pas que j'étais novice en la matière. Non, loin de là. Mais c'était la première fois que j'allais prendre en charge la vie d'une patiente sans aucune aide confraternelle. Ah si j'oubliais, l'anesthésiste ! Son aide précieuse allait m'être d'une utilité déterminante. Mais attendez la suite !

La dame était à peine endormie par les bons soins de mon collègue en médecine que prenant mon courage à deux mains, je levai mon bistouri pour pratiquer ce qu'on appelle aussi bien en langage chirurgical que dans le langage courant une incision (à l'endroit le plus adéquat bien entendu, pour m'offrir toutes les chances de me trouver rapidement sur la trace de sa vésicule biliaire). Eh bien croyez-le ou ne le croyez pas si ça vous chante, il se passa une chose inattendue que les cardiaques nomment entre eux sur le ton de la plaisanterie un EEMC (événement entraînant une mort certaine). Heureusement à cette époque je n'étais pas encore cardiaque. Laissez-moi vous décrire la scène telle que mes yeux me l'ont rapportée. L'anesthésiée se redressa d'un seul coup et en proie à une colère sans pareille elle se mit à hurler comme une démente. J'aurais bien eu

envie de lui dire posément : « De quoi vous plaignez-vous, je ne vous ai pas encore touchée ! » mais je me contentai de hurler à mon tour :

- Sam (c'était le prénom de l'anesthésiste), tu l'as endormie oui ou non ? espèce d'enf...

Le dénommé Sam, blanc comme un linge, n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Il murmura dans un râle :

- Je connais mon travail, elle a été anesthésiée dans les règles de l'art. Ta réaction me peine énormément. Je ne te demande pas si tu sais inciser !

L'ex futur opérée n'avait pas cessé ses hurlements malgré notre conversation de salon. Elle eut même l'air d'avoir envie d'y participer.

- je ne vous laisserai pas me dépecer comme une vulgaire baleine. Vous voulez me déposséder de mon bien le plus précieux. Eh bien, essayez si vous pouvez.

Elle se remit à hurler comme une possédée. J'essayai de la raisonner.

- Justement c'est pour votre bien. Votre vésicule est farcie de cailloux, il faut les enlever et la vésicule avec, c'est plus prudent.

Incroyable ! J'étais en train de lui parler comme si je lui proposais de lui sucrer son thé.

- Vous voulez vous saisir de mes cailloux, c'est bien ce que je pensais, vous voulez vous enrichir à mes dépends.

Ce n'était pas d'un chirurgien dont elle avait le plus besoin mais bel et bien d'un psychiatre. J'étais sur le point d'abandonner la partie quand de violentes douleurs la reprirent sous le côté droit des côtes. Il fallait réagir coûte que coûte.

- Sam, remets en une bonne dose, j'incise !

Il fallut le renfort de deux robustes infirmières car la diablesse n'était pas disposée à se laisser faire. Vous dirai-je la vérité ? La nouvelle anesthésie ne fit pas plus d'effet que la première. J'incisai pratiquement à vif. Aux douleurs de la colique hépatique s'ajouta la brûlure de l'incision d'abord épidermique puis de plus en plus profonde. Croyez-moi si vous voulez mais la vivisection n'étant pas ma spécialité préférée, je n'en menais pas large. La patiente avait l'air d'être en meilleur état que moi. La souffrance ne lui fit d'ailleurs pas crier grâce et elle continua de m'injurier jusqu'à ce que je parvienne à pourfendre cette satanée poche verdâtre. J'avais coupé la peau tendue avec une rage si peu contenue qu'une flaque de bile gicla violemment sur mon masque de chirurgien.

Quelle garce pensai-je, tout à mon humeur. Elle me jette sa bile pour se venger de mon acte pourtant libérateur. Croyez-vous qu'elle eût tourné de l'œil pour autant ? A peine m'étais-je épongé le visage qu'elle saisissait sa vésicule à pleines mains, en approfondissait la blessure chirurgicale, et plongeant ses longs doigts à peine tremblants dans l'organe ouvert, en extirpait avec un cri de triomphe douloureux une véritable collection d'émeraudes. Des émeraudes d'une pureté incroyable qui donnèrent à ses phalanges crispées un éclat phosphorescent. Elle les enfourna d'un geste vif dans sa bouche et les avala en

se raclant la gorge. Quelques pierres, dix peut-être, tombèrent sur le sol et furent suivies du regard par toute notre équipe médusée.

- Votre pourboire pour le dérangement ! Maintenant recousez-moi et laissez-moi partir !
- Vous laisserez-vous anesthésier ?

La question lui parut saugrenue, aussi je me gardai bien de lui en poser d'autres.

Cette première intervention au service des urgences, la plus coûteuse en terme d'amour propre, fut celle de toute ma carrière, qui me rapporta le plus d'argent. J'empochai en effet cinq belles émeraudes (seulement cinq car il faut bien payer le silence de chacun) du plus vif éclat et je vous prie de croire qu'un joaillier aurait donné jusqu'à sa dernière chemise pour les exhiber dans sa vitrine.

Quant à savoir ce que ces émeraudes pouvaient bien trafiquer dans une vésicule biliaire de dame insensible à toute anesthésie, cela resta pour moi (et sans doute pour toujours) une des plus grandes énigmes médicales dont je me gardai bien de faire durant toutes ces années la moindre communication.

TGV

Ils firent leur apparition à peu près au moment où j'entrais dans la dernière année de ma rude carrière de cheminot. La retraite était en vue, au bout du dernier tunnel. Je n'ai pas besoin de vous dire que cela accéléra mon envie d'en sortir.

Le premier qui en vit un fut mon ami Raymond. Je n'oublierai jamais son expression d'incrédulité quand il me raconta la scène, une heure à peine après l'événement. Une rencontre du troisième type ne lui aurait pas fait plus d'effet. Il m'interpella alors que je prenais un café avec la femme du chef de gare, une belle fille de la campagne. Il avait la voix qui tremblait.

- Eh ! Jérôme, devine ce que j'ai vu... je conduisais ma locomotive au dépôt ...et alors... tu ne me croiras jamais !

Il écarquillait les yeux, encore en proie à sa vision surnaturelle.

- Oh ! Raymond, remets-toi mon vieux. On dirait que tu as vu le diable en personne.
- J'ai vu un...
- Un quoi, un fantôme ?
- Non, un...
- Accouche mon vieux. Tu fais peur à Micheline.
- Elle s'appelait Micheline, la femme du chef de gare. En souvenir des bons autorails d'antan.
- Il n'y avait aucun bruit...et d'un seul coup il était là...
- Qui ça, il ? l'abominable homme des neiges ?
- Il était là... et j'aurais même plus prononcé un mot, tu te rends compte ?
- Sa gorge était nouée et je me rendis bien compte qu'à moins de lui graisser le gosier avec un ptit blanc de derrière les fagots il ne tarderait pas à se coincer les cordes vocales.
- Il était là le traaaain....
- Tu veux parler d'un train peut-être ?
- Oui, c'est ça un train !
- Quoi d'étonnant à ça, t'aurais voulu voir un avion à réaction sur une voie ferrée?

Je pouvais bien blaguer mais c'est comme ça qu'ils commencèrent à faire parler d'eux.

Quand notre collègue Antoine nous signala un deuxième train, le mois suivant, je repensai immédiatement à ce qu'un Raymond un peu remis de ses émotions avait réussi à balbutier :

- D'où il vient ce train, j'sais pas, je n'en ai jamais vu de semblable. Pour sûr il a l'air ultramoderne et d'une longueur incroyable. On dirait qu'il est

complètement automatisé. Je n'ai vu personne à l'intérieur. Pas une ombre de conducteur, pas une silhouette de voyageur. On aurait dit un train fantôme. Il était là, immobile, amené par l'opération du Saint Esprit. J'te le dis, Jérôme, c'est comme si une main de géant l'avait posé sur la voie avant de disparaître dans la nature.

- T'as juste fait un rêve de cheminot, mon pauvre vieux, lui avais-je dit en rigolant. Ou bien alors c'est le dernier modèle ultra secret que la SNCF pense mettre en service un de ces jours. Tu as eu plus de chance que nous autres, voilà tout. Tu as surpris le premier essai de leur nouveau prototype.
- C'est toi qui rêves m'avait-il rétorqué. Il n'y a aucun nouveau modèle de prévu !

Antoine, lui, réagissait différemment mais je voyais bien qu'il faisait preuve de la même incompréhension. Il gesticulait dans tous les sens et pour tout dire il était vert de rage. Il avait évité un accident de justesse alors que son train était bondé de voyageurs, de retour de vacances pascales. Dans un virage dangereux, dix kms après son passage dans la gare de Artsouffle (réputée pour ses sculptures sur rails), au lieu-dit « Le Broussaillou »(nommé ainsi par les cheminots à cause de la persistance de broussailles sur cette portion de voie), il s'était retrouvé nez à nez avec un immense serpent d'acier aux écailles bleu de France et il n'avait dû son salut qu'à son tempérament sanguin. Un tempérament fier d'avoir pu mettre en branle des réflexes freinateurs instantanés.

Les voyageurs (ils arboraient tous ce sourire idiot propre aux inconscients qui feignent d'ignorer ce à quoi ils viennent d'échapper) descendirent alors sur la voie pour contempler la merveille. Les oiseaux des broussailles eurent le droit d'entendre une véritable symphonie de niaiseries extatiques.

- oh, quel magnifique profil. On dirait un boa prêt à bondir !
- J'monterais bien dedans faire un petit tour. Il doit aller super vite !
- Et t'as vu, on n'en voit pas la fin, il doit bien faire 2 kms de long !
- Je suis toute excitée à l'idée de poser un jour mes fesses sur des sièges si confortables !
- La SNCF est vraiment trop modeste, pourquoi ne nous a-t-elle jamais parlé de ce petit bijou ?
- Maman, qu'est-ce qu'il fait sur la voie ce train ? Y a personne à l'intérieur ! On aurait pu dérailler !
- Tais-toi mon chéri, tu ne comprends rien au génie humain !

Les deux, trois apparitions suivantes, par la pagaille qu'elles engendrèrent dans les esprits, commencèrent à causer quelques soucis à l'entreprise nationale. Les trains furent enlevés prestement, il y eut une enquête discrète dont il ne sortit rien de précis et tout sembla rentrer dans l'ordre.

C'est à la veille des grandes vacances que tout recommença. Dans le ventre des tunnels, sur le tablier des ponts, en plaine comme en moyenne montagne on vit

réapparaître leurs silhouettes démesurées. D'abord timidement. Avant le lever ou après le coucher du soleil. Puis ils s'enhardirent rapidement à défier les villes, même au beau milieu de la journée. On put les voir partout aux heures les moins prévisibles. Ils apparaissaient sans crier gare, en rase campagne ou aux abords des gares, de jour comme de nuit, solidement plantés dans le sol par leurs racines d'acier.

Les cheminots étaient au comble de la fureur. Si encore on les voyait rouler, se plaignaient-ils, on verrait bien ce qu'ils ont dans le ventre. Mais non, l'instant d'avant ils ne sont pas là et l'instant d'après, on les a devant nous, monstrueux d'arrogance, collés à nos basques comme des sangsues et il ne nous reste plus qu'à réciter une dernière prière. Les hommes du rail comprirent bien vite qu'il n'était plus question d'arriver à destination sans encombre.

Le Dieu des voyageurs ne pouvant faire des miracles bien longtemps (d'ailleurs il n'en fit aucun), ce qui devait arriver arriva. Dès la première journée des grandes vacances on comptabilisa sur l'ensemble du réseau ferroviaire pas moins de 150 de ces **Trains Gênant sur la Voie**. Avec à la clé 150 accidents causant la mort de milliers de voyageurs. Je perdis en 24 heures une trentaine de mes collègues et la grève générale fut votée à l'unanimité des survivants. Dès le cinquième jour la circulation ferroviaire fut totalement interrompue. Le pays choqué par la vague d'accidents envoya l'armée et ses trains de combats pour surveiller les voies. Tous les journaux (à sensation et à réflexion) firent leurs choux gras de ces terribles et pourtant si providentiels événements. Il n'y avait plus d'accident, plus aucun train ne roulant sur le territoire national mais cela n'empêchait pas les **TGV** (sigle ironique inventé par les journaux) de s'y multiplier à une allure exponentielle. L'armée restait impuissante à maîtriser le phénomène si bien qu'au bout d'un mois les milliers de kilomètres de voies ferrées et de **Trains Gênant sur la Voie** se confondaient parfaitement. Les photos satellites ne pouvaient rien cacher de l'étendue du désastre. Il n'y avait plus un seul espace de libre. Devait-on dynamiter tout le réseau pour résoudre le problème ? Avis favorables et avis contraires s'empoignèrent lors de débats houleux. On se contenta du statu quo. Il fallait bien pourtant continuer à vaquer à ses occupations. Les voyages pouvaient-ils manquer à leur délicate mission de former la jeunesse ? Vous pensez bien que non ! Le monde actif se rua donc sur la plus belle conquête de l'automobiliste : l'automobile. Même les écologistes récalcitrants furent contraints de ressortir leurs voitures à moteur polluant. On vit bientôt, lancées sur les routes comme au temps de la splendide bataille de la Marne, des armées de véhicules de tout acabit (du tricycle de triporteur au camion remorque trente tonnes).

Pour endiguer cette nouvelle folie, les autorités furent obligées d'instaurer des restrictions de déplacements. Des alternances de circulation furent décidées en toute hâte. Les différentes catégories d'automobilistes reçurent des cartes de rationnements kilométriques. Bon gré mal gré, grâce à ces sages précautions, la

vie reprit un cours presque normal et les routes ne semblèrent plus devoir pâtir du blocage ferroviaire.

Alors des **V**oitures **G**ênant sur la **R**oute firent leur apparition....

THE LOCKED-OUT SYNDROM

Alfred se précipita sur la tasse de café, la moitié de sa tartine encore dans la bouche. Il renversa la chaise qui obstruait un passage possible vers la sortie, ne put taire la douleur de son œsophage agressé par le liquide brûlant et finit par lancer un juron sonore à l'adresse du monde entier :

- Merde, merde et remerde. Je vais être encore en retard au boulot, comme d'habitude !

Alfred n'y pouvait rien. Il n'avait jamais pu se faire à l'indulgence coupable de ses contemporains à l'égard du temps compté.

Il sortit en maugréant, conscient de ce qui l'attendait. Dans la rue il se fit klaxonner par une demi-douzaine d'automobilistes agressifs par nature et manqua se faire rentrer dedans par un gamin de douze ans, walkman aux oreilles et portable en état de SMS permanent.

- C'est ça la modernité soupira-t-il.

.....

Assis derrière une pile de paperasse dans sa poussiéreuse salle de travail, Alfred ne fut pas surpris de voir entrer comme une furie l'inventeur de ses journées de travail salarié, employeur de son vrai nom social.

- Vous savez à quelle heure vous êtes arrivé ce matin ? Vingt-cinq minutes de retard ! Ça ne peut plus durer. Ça devient intolérable. Je vous ai prévenu maintes et maintes fois. Vous devinez la sanction, c'est marqué noir sur blanc sur votre contrat de travail. Suivez-moi dans mon bureau !

Un quart d'heure plus tard, Alfred, chômeur tout frais, arpentait tristement les trottoirs encombrés de la vie citadine. Son cœur était lourd et néanmoins il ne pouvait réprimer un léger sourire sur ses lèvres charnues.

.....

Alfred prit son courage à deux mains et pénétra dans la banque.

Le guichet n'était pas encore ouvert. Il attendit sagement. Quelques minutes plus tard l'employé proposa sa tête frêle aux doux yeux fatigués d'Alfred et s'excusa, visiblement essoufflé :

- je suis en retard, vous savez, les embouteillages le matin...
- J'ai tout mon temps. Je ne travaille plus, j'ai perdu mon emploi il y a six mois. Alors vous savez...
- Qu'y a-t-il pour votre service ?
- Je n'ai plus d'argent, je suis en fin de droit. Je me suis laissé dire que l'argent ne manque pas chez vous...
- Vous avez un compte chez nous ?
- Ecoutez, je ferais aussi bien de ne pas tourner autour du pot. Donnez-moi tout l'argent que vous avez dans votre caisse sinon je vous casse la figure.

Comprenez-moi, il faut bien vivre et je n'ai même plus de quoi faire un repas.

L'employé de banque avait une tête frêle mais un poing vigoureux.

Alfred se réveilla au commissariat, le nez saignant et la bouche enflée.

La garde à vue ne lui fit guère passer l'envie de hurler son désarroi.

.....
 Quand il passa devant le juge, Alfred ne savait plus très bien où il en était.

Devait-il rire de sa situation ou pleurer toutes les larmes de son corps ? Il opta pour un modus vivendi précaire, ce qui n'eut pas l'heur de plaire au magistrat.

- Vous n'êtes pas là pour faire des simagrées, Monsieur. On ne vous a pas appris à respecter le bien d'autrui ? J'ai l'impression que non ! Votre cas est suffisamment grave pour que ma leçon de morale soit assortie d'une peine exemplaire de prison.
- Et mon envie de bien-être, il n'est pas respectable ? Moi aussi j'ai le droit de vivre, Monsieur le Juge !
- Vous n'avez qu'à travailler !
- Je suis bien de votre avis, Monsieur le Juge. Mais à qui la faute si je n'en ai pas retrouvé, du travail ?
- Je lis dans votre dossier que vous avez perdu votre emploi suite à des retards répétés.
- Oui, Monsieur le Juge, je suis parfois étourdi, j'oublie l'heure.
- Eh! bien, j'espère que la prison vous servira de leçon et vous rééduquera. Là-bas l'heure c'est l'heure ! ...pour manger...pour dormir...pour se lever...
- Je n'ai jamais su comment tuer le temps, Monsieur le juge.
- Vous ne seriez pas encore en train de vous payer ma tête, par hasard ?
- Si j'avais de l'argent je l'achèterais sans hésiter.
- Quatre mois de prison ferme, plus deux mois supplémentaires pour outrage à magistrat. J'en ai fini avec vous !

Alfred sortit entre deux agents de police impassibles, menotté comme un vulgaire malfrat. Il n'eut que quelques mètres à parcourir pour rejoindre la voiture cellulaire.

.....
 Emmuré comme un mort-vivant dans sa cellule de prison, Alfred pensait en guise de consolation provisoire, qu'il n'était pas moins enfermé dehors que dedans. Cela faisait longtemps qu'il avait perdu ses illusions et qu'il ne se considérait plus comme un homme libre.

TRIPLE BUSE

ACTE I

Il fait nuit. La lune pleine et brillante éclaire le toit plat d'une maison et la silhouette massive d'un homme qui y fait méthodiquement les cents pas.

L'HOMME

Il fait un peu frisquet mais c'est sans doute parce que j'ai éteint le chauffage.

Un promeneur passe devant la maison, voit l'homme et l'interpelle.

LE PROMENEUR

Attention, Monsieur ! Vous êtes trop près du bord, vous allez tomber !

L'HOMME

De quoi j'me mêle ? Qui vous a permis d'entrer dans ma cuisine ?

LE PROMENEUR, *en aparté.*

Un somnambule ! C'est la première fois que j'en vois un. Faisons un vœu. Je dois être prudent, il ne faut pas lui faire peur.

L'HOMME

Alors, vous ne me répondez pas ? Que faites- vous dans ma cuisine ?

LE PROMENEUR

J'avais une petite faim. Reculez-vous, vous êtes trop près de la cuisinière !

L'HOMME

Si vous ne sortez pas immédiatement, j'appelle la police !

LE PROMENEUR

Faites comme bon vous semble, mais je vous en supplie, il y a une casserole sur le feu, vous allez vous brûler si vous ne faites pas trois pas en arrière !

L'homme fait trois pas en avant et tombe du toit.

ACTE II

L'HOMME, *il a une motte de terre dans la main et de l'herbe dans la bouche.*

Ouille ! Où suis-je ? Bien sûr, comme d'habitude j'ai roulé sur la pente herbeuse. Je ne devrais peut-être pas passer toutes mes nuits à la belle étoile. Mais c'est plus fort que moi. Dès que les beaux jours reviennent, j'ai l'âme champêtre et je ne supporte plus d'avoir un toit au-dessus de ma tête, surtout la nuit. J'ai besoin de flirter avec le cosmos. Tiens, un promeneur ! Bonjour, Monsieur. Vous êtes comme moi, vous aimez la nuit.

LE PROMENEUR, *il s'arrête, le dévisage et d'une voix offensée tout en scrutant le ciel étoilé.*

Passez votre chemin, Monsieur, vous voyez bien que je dîne aux chandelles.

L'HOMME, *en aparté.*

A force de fréquenter la beauté des ténèbres, il fallait bien qu'un jour je tombe sur un somnambule. Je dois le surveiller, l'étang est à deux pas.

LE PROMENEUR

Que dites-vous, rien ? tant mieux ! On ne me dérange pas pour des broutilles!

L'HOMME

Loin de moi cette idée. Je voulais juste faire connaissance.

LE PROMENEUR

Il est indécent, Monsieur, de s'inviter à la table de quelqu'un quand on n'y a pas été convié. D'ailleurs mon repas s'achève. Je m'en vais prendre un bain. Je ne vous salue pas, Monsieur.

L'HOMME

Un bain à cette heure-ci ? Vous n'y pensez pas !

LE PROMENEUR

De la salle à manger à la salle de bain, il n'y a qu'un long couloir à emprunter. J'y vais de ce pas.

L'HOMME

Non, pas dans cette direction... vous savez bien que votre baignoire est bouchée... le plombier ne viendra que demain !

LE PROMENEUR *en se déshabillant.*

Quel toupet, se mêler de mes affaires domestiques !

L'HOMME, *embarrassé.*

Voyons...*en aparté*, il ne faut pas le réveiller, cela peut s'avérer dangereux. A *voix haute*, voyons, à cette heure-ci personne ne trouvera à redire à votre hygiène corporelle.

LE PROMENEUR

En voilà assez, Monsieur ! Un honnête homme se doit de faire ses ablutions quand l'idée de la transpiration lui traverse l'esprit. Et ce soir j'ai chaud, Monsieur !

Le promeneur prend son élan pour courir et en quelques bonds prodigieux il parvient à l'étang pour y disparaître corps et bien.

ACTE III

Dans son lit un homme se réveille, ses vêtements sont trempés et couverts de boue.

Ah, j'ai encore fait un drôle de rêve cette nuit !

On frappe à la porte. L'homme trempé se lève péniblement et va ouvrir. Une tête d'inspecteur apparaît.

L'INSPECTEUR

Bonjour, Monsieur. Je ne vous dérange pas, j'espère ? je suis de la police !

L'HOMME TREMPÉ'

Ne faites pas attention au désordre, entrez.

L'INSPECTEUR, *amusé.*

Vous êtes un adepte des bains de boue ?

L'HOMME TREMPÉ'

Oui, j'ai des rhumatismes. Alors parfois j'adopte des solutions naturelles.

L'INSPECTEUR

Figurez-vous qu'on a trouvé ce matin, devant votre maison, le corps d'un homme. Il a fait une chute mortelle.

L'HOMME TREMPÉ'

Ah c'est malheureux !

L'INSPECTEUR

D'après mes premières constatations il est tombé du toit de votre maison.

L'HOMME TREMPE'

Les cambrioleurs ne reculent vraiment devant rien.

L'INSPECTEUR

Y avait-il quelque chose à cambrioler dans l'étang ?

L'HOMME TREMPE'

L'étang ?

L'INSPECTEUR

Oui, l'étang ! Face à votre maison le corps d'un homme y flottait, le ventre à l'air.

L'HOMME TREMPE'

Ah, c'était donc ça mon rêve !

L'INSPECTEUR

Que voulez-vous dire ?

L'HOMME TREMPE'

Oui, je fais souvent des rêves prémonitoires.

L'INSPECTEUR

Tout cela est bizarre. Veuillez me suivre !

L'HOMME TREMPE'

Jamais de la vie !

L'INSPECTEUR

Ne m'obligez pas à recourir à la force.

L'HOMME TREMPE'

Vous n'allez pourtant pas avoir d'autre solution.

L'INSPECTEUR

Vous allez le regretter !

Une courte mais furieuse bagarre s'engage. L'inspecteur sort son revolver de service et tire. L'homme trempé s'effondre.

L'INSPECTEUR, *se frottant les mains.*

Et de trois ! La journée s'annonce, ma foi, des plus prolifiques. Je suis fier d'ajouter ce gredin-là à mon tableau de chasse. Les deux de cette nuit, c'était vraiment trop facile. Lui au moins s'est défendu. Quelle andouille quand même ! Un rêve prémonitoire ! et puis quoi encore ? De toute façon jamais mes collègues ne parviendront à me soupçonner. J'ai tué l'assassin des deux autres en état de légitime défense, n'est-il pas vrai ?

LA VOIX DE LA FEMME DE L'INSPECTEUR

Chéri, regarde dans quel état tu t'es mis. Ça ne peut plus durer. Il faut te faire suivre par un médecin. Tes crises de somnambulisme vont te conduire tout droit au cimetière. Dans la baignoire, il se réfugie dans la baignoire, maintenant ! Si je n'étais pas arrivé à temps pour fermer l'eau du robinet, tu te noyais bel et bien.

Et tu aurais pu te trouer la cervelle. C'est le coup de feu qui m'a réveillée !

L'INSPECTEUR

Laisse-moi tranquille, je suis le plus grand inspecteur de la planète !

UN GIGANTESQUE CENTRE COMMERCIAL

Il entra dans le centre commercial accompagné de son fils, un petit garçon blond aux yeux rieurs.

- Dis papa, demanda une petite voix peu rassurée, tu crois que je comprendrai leur langue facilement ?
- Mais bien sûr mon fils, tu es déjà en train de la parler. Tu ne t'en rends pas compte ?
- Si, mais je voulais que tu me le confirmes.

Ils s'engagèrent résolument dans l'allée principale bordée de boutiques éblouissantes de lumières. Le petit garçon ne put s'empêcher de dévisager avec étonnement toute cette foule bigarrée qui se brisait sur lui avec la hargne d'une mer déchaînée contre un récif isolé. Il leur fallut parcourir toute l'étendue de la galerie avant de commencer à s'habituer à la rumeur incessante. En se laissant porter par un escalator descendant ils parvinrent jusqu'à l'entrée d'un immense magasin surgi des entrailles profondes du bâtiment. A l'intérieur des centaines de silhouettes virevoltaient dans tous les sens comme des insectes affairés. Le garçon était fasciné de les voir s'agglutiner le long d'innombrables rangées de comptoirs démesurés. On aurait dit des agglomérats de mouches bourdonnantes. Instinctivement il se serra contre son père. Leurs pas les menèrent bientôt vers des étals de fruits et de légumes dont les vives couleurs leur promettaient d'ineffables dégustations.

- Oh papa, regarde, tu crois que c'est bon ? Ça ressemble à nos tomates ! Le père prit un gros fruit rouge, à l'aspect luisant et à la consistance aussi ferme qu'un téton juvénile. Il le soupesa d'un air bienveillant et le croqua avec avidité, ravi de son goût juteux et acidulé. En un clin d'œil tout fut englouti.
- Tu as raison mon fils. Elles sont succulentes ces tomates. Prends en une bien ferme et n'oublie pas d'activer ta bulle de protection.

Le jeune garçon ne se fit pas prier pour s'exécuter.

Alors qu'il plantait ses dents voraces dans la chair savoureuse, une voix cachée derrière un chariot l'apostropha :

- Si c'est pas une honte ! Et les parents ne font rien ! Quelles manières de voyou !

Une vieille dame propriétaire de la voix projeta son ombre redoutable sur l'océan de tomates et réitéra ses propos acerbes.

- Madame, je suis le père de ce garçon et je ne comprends pas votre réaction. Il y a sans doute un malentendu.
- Et en plus vous êtes le père, c'est du joli. C'est scandaleux, Monsieur, de laisser votre fils agir ainsi.
- Où y a-t-il, Madame, une mauvaise action dans son comportement ?
- Cette tomate qui est encore dans la bouche de votre fils, j'aimerais qu'il s'étrangle avec, ne lui appartient pas, Monsieur. On n'a pas le droit de

s'approprier ainsi les marchandises d'autrui. En outre ce n'est pas très hygiénique de manger au-dessus des denrées périssables. Il a pu cracher des nuées de microbes sur les autres tomates. Nous ne sommes plus, Monsieur, au temps des sauvages, on ne cueille plus les fruits frénétiquement comme si des arbres se présentaient à portée de main.

- Il n'y a aucun risque de contamination, Madame, je puis vous l'assurer. Quant à cette tomate, ce n'est pas une marchandise, je ne connais d'ailleurs pas ce mot, mais un fruit. Et je ne vois pas d'arbres à l'horizon.

Une dizaine de personnes attirée par les éclats de voix avait formé un cercle autour du trio. Les plus âgées prirent fait et cause pour la vieille dame, d'autres gardèrent une prudente neutralité, un ou deux jeunes un peu éméchés s'en prirent ouvertement à la vieille dame irascible. Un employé s'approcha. On lui expliqua la situation. La vieille dame s'indigna à nouveau du comportement irresponsable de la jeune génération : « Ils ne respectent plus rien ! » Bien qu'au fond de lui il ne pensait pas avoir donné un mauvais conseil à sa progéniture, le père jugea préférable de ne pas divulguer cette initiative à l'origine de l'acte de son fils. D'un naturel conciliant et sans doute aussi doté d'une rare intelligence commerciale, l'employé entreprit de détendre rapidement l'atmosphère.

- Vous paierez cette tomate à la caisse, à la fin de vos courses. Je calcule au jugé, j'y inclus d'office une amende des plus modestes.

Il remit au père un ticket mentionnant le prix de 200 grammes de tomate. Les curieux déçus de constater que tout rentrait dans l'ordre se dispersèrent aussi vite qu'ils étaient venus. La vieille dame quitta les lieux en gardant son indignation.

Le jeune garçon avait pris une mine renfrognée et gardait encore un trognon de tomate dans sa main crispée.

- Ce n'est pas grave mon fils, on va payer à la caisse.
- Ça veut dire quoi payer ? Je n'ai pas appris ce mot lors de l'apprentissage instantané.
- Je n'en sais pas plus que toi mon fils. On va prendre le panier que je vois là-bas et on va choisir quelques denrées.
- Pourquoi n'as-tu pas pris un chariot à roulette ? Il y en avait un wagon entier dehors. Regarde les gens. Ils en ont poussés tous un devant eux. Ça a l'air pratique.
- J'y ai bien pensé, mon fils. Mais ces chariots étaient enchaînés les uns aux autres. J'ai voulu en emporter un, mais même en tirant de toutes mes forces, je ne suis pas parvenu à le détacher.
- C'est pour ça que tu es venu me chercher ?
- Non, c'était pour te faire connaître cet étrange bâtiment.
- C'est laid de l'extérieur.
- Je suis d'accord avec toi. Je n'ai jamais rien vu d'aussi inesthétique.
- Ça fait marrant, papa, de parler leur langue tu ne trouves pas ?

- Oui, mais je suis un peu inquiet. Des mots nous échappent.

En louvoyant dans les rayons ils remplirent si bien leur panier qu'ils furent obligés d'en prendre un autre, puis un autre encore, jusqu'à ce qu'ils ne pussent plus soutenir de leurs seuls bras toutes leurs victuailles amassées. Ils posèrent finalement leurs paniers contre une colonne de bouteilles en carton et visitèrent le rayon lingerie, le rayon électroménager, la librairie-papeterie, le rayon informatique et ne laissèrent derrière eux presque aucun rayon inviolé.

Des lèvres entrouvertes du garçon s'échappaient de vifs glapissements à chaque fois qu'il reconnaissait un objet et des exclamations bien plus fortes encore quand il ne parvenait pas à mettre un nom sur un objet même dans sa propre langue.

Quand ils revinrent vers leurs paniers, deux d'entre eux avaient disparu.

- Viens mon fils. On en a assez vu. On s'en va. On prend chacun un panier et on va respirer l'air frais de l'extérieur.
- Dis papa, pourquoi il y a toutes ces queues au début du magasin ?
- Je ne sais pas. Ils veulent sans doute canaliser les sorties.
- Tu as gardé le ticket du Monsieur ?

Le père chercha le morceau de papier imprimé qui ne lui rappelait rien de connu mais ne le trouva pas.

- Je l'ai perdu.
- Tu crois que c'est grave ?
- Bien sûr que non.

Ils firent la queue par politesse devant une caisse. Ils posèrent toutes leurs marchandises sur le tapis roulant et quand la caissière, le regard soupçonneux et la voix sèche leur annonça un chiffre, l'affaire prit une tournure inattendue.

Le père répondit gentiment :

- 86,45 euros ? Chez nous le poids des choses s'exprime en tresquins. C'est gentil de votre part, Mademoiselle, de nous indiquer le poids de ce que nous avons dû traîner d'un bout à l'autre du magasin avant d'avoir eu cette idée géniale de tout déposer contre vos bouteilles. Mais nous avons bien dû perdre 200 euros de provisions diverses. On nous les a prises, mais ce n'est pas bien grave. C'est moins lourd comme ça. Au revoir Mademoiselle !

La caissière le regardait comme si elle voyait devant elle un phénomène de foire. Elle se demanda même un instant si elle n'était pas sujette à des hallucinations. Elle se contenta de répondre.

- Vous payez en espèces, en chèque ou en carte bancaire ?
- Ah oui payer ? Attendez, ce mot me dit quelque chose maintenant, mais quoi au juste ?

Elle ne put qu'ajouter, incrédule :

- Vous avez bien de l'argent d'une manière ou d'une autre ? Je n'ai pas que ça à faire. Regardez tous les gens qui attendent. Payez ou partez tout de suite !

- Je préfère partir tout de suite, dit le père en posant les derniers fruits dans le dernier sac en plastique qu'il trouva à sa disposition.

Il souleva tous les sacs, aidé par son fils. Le visage de la caissière se colora d'un beau rouge cramoisi.

- Vous partez tout de suite mais sans rien prendre !

Elle s'adressa à la caissière voisine.

- Brigitte appelle moi le vigile. Il y a là un voleur qui veut partir avec la marchandise.

Au mot voleur, le père se rendit compte que c'était encore un autre mot inconnu.

- Quelle langue bien étrange ! A mon retour je vais leur dire ma façon de penser se dit-il. Nos linguistes universels sont des incapables. Ils ne nous ont pas appris la moitié des mots de cette foutue langue.

Il tenta de parlementer gentiment.

- Je veux bien payer, Mademoiselle, mais comment procéder s'il vous plait ?
- Vous vous payez ma tête ? Rien n'est gratuit. Il faut payer avec de l'argent gagné en travaillant. Encore un fainéant Brigitte !

Gratuit, fainéant, encore des mots dont il ignorait complètement la signification.

Brigitte chuchota le mot police aux oreilles de sa collègue. Police ! Encore un autre satané mot qui pointait du doigt son ignorance. Fallait-il payer avec de la police ? Etait-ce cela le moyen d'échange qui leur permettrait d'emporter quelques menues provisions destinées à une subsistance de quelques jours ?

- Je veux bien payer avec de la police hasarda-t-il.

Son fils acquiesça avec un joli sourire et lança en direction de la caissière à moitié effondrée sur sa chaise :

- Moi je veux bien payer avec des fleurs. Il y en a plein dans le champ d'en face.

Fleurs, champ, c'étaient des mots qu'ils avaient appris en une fraction de seconde.

Quand ils virent l'homme baraqué, matraque à la main, suivi à quelques dizaines de mètres par une cohorte d'individus patibulaires, vêtus du même uniforme bleu sombre, casquette vissée sur la tête, ils comprirent qu'ils étaient indésirables. En une fraction de seconde leur apparence charnelle se désintégra. Il ne resta dans les sacs abandonnés qu'une poudre noire et brûlante et les mains soigneusement épluchées de la caissière imprudente.

Le père et le fils étaient déjà à quelques secondes lumière de la Terre. « Tu vois disait le père à son garçon, j'ai visité déjà 26 planètes habitées dans cette galaxie. Aucune ne m'a parue aussi différente de nous que celle que nous venons de quitter, la planète Terre. » Les deux créatures avaient une peau bleu pâle, les yeux d'un vert fluorescent et les oreilles enroulées comme des colimaçons. « Et je ne dis pas ça parce que nous avons recouvert notre véritable aspect physique. Je me souviens maintenant avoir lu il y a bien longtemps chez

un de nos anciens poètes, l'histoire imaginaire d'une bien vile civilisation. Son roman s'intitulait L'ENFER. Il était effectivement question de ne posséder les choses qu'en échange d'une valeur de référence que les terriens appellent Argent. Dans son livre, ceux qui n'en possédaient pas ou peu étaient des moins que rien. Ceux qui en possédaient suffisamment disposaient d'un corps d'hommes armés dont la principale fonction était de détourner les moins que rien de la tentation de le leur prendre. Ce corps d'hommes armés s'appelle la Police chez les terriens, je viens de le comprendre à la lumière des informations que je viens de recevoir à l'instant. Nos traducteurs universels n'ont pas pensé un seul instant, c'est tout à leur honneur, qu'une telle civilisation pût réellement exister. Aussi n'ont-ils fait aucun effort pour fouiller dans la lie du vocabulaire de cette planète et en extraire ces mots si importants pour les terriens. La planète Terre, mon cher fils, est peut-être le seul centre commercial de l'Univers, la seule planète où le commerce a force de loi. Plaise au ciel, mon cher fils, que tous les êtres que nous chérissons ne vivent jamais sur cette planète infernale !

UN GOUFFRE DE MISERE

Cela avait déjà mal commencé.

Pour commencer on a pêché mon propriétaire.

Quand il a mordu à l'hameçon des frissons incoercibles m'ont parcourue des pieds à la tête. Puis on l'a amené à l'air libre et là ça a été le pompon. Une profonde entaille a fait hurler de douleur une bonne dizaine de mes pairs. La suite a été un vrai cauchemar. Il y a d'abord eu cette pesanteur indicible, comme si une baleine entière avait pesé de tout son poids sur mon échine. Je sentais bien que les copines en avaient pris un coup au moral. Et pour notre proprio c'était pire encore, il était en train d'expirer, coincé sous une tonne de ses congénères. Il est mort au moment où je m'évanouissais.

La chaleur m'a réveillée. Je n'ai pas eu le temps de comprendre. Une atroce brûlure s'est emparée de moi. Je n'étais pas au bout de mes souffrances. Une infernale odeur de chair grillée m'a enveloppée et plus je crépitais sous la langue d'un feu inconnu, plus la suffocation devenait insupportable. Puis ce fut le trou noir. Je n'aurais jamais cru pouvoir me réveiller à nouveau. Où étais-je maintenant ? J'étais quelque part, c'est tout ce que je pouvais dire sur l'instant. Un air tiède parvint jusqu'à moi, c'était ma foi plutôt agréable. Soudain des spasmes rauques secouèrent ce qu'il fallait bien nommer ma tanière. A chaque secousse je crus entrevoir l'entrée d'un précipice vertigineux. Pouvais-je me déplacer ? Non, j'étais enracinée ! Et dans de la chair vivante, grands Dieux ! Mais pourquoi n'avais-je pas la sensation que j'avais toujours connue auparavant ? Avant ce malheur la chair qui m'abritait faisait partie de moi, ou plutôt je faisais partie d'elle. Tandis que là, je n'étais pas à ma place, comment pourrais-je dire, j'étais une étrangère. Un battement sourd et lointain se fit entendre, de plus en plus présent et rapide, comme le cognement d'un cœur affolé. C'est ça, c'était bien un cœur. Mais pas le cœur fluide et presque silencieux d'un poisson. Au souvenir de ce clapotis doux et harmonieux j'eus envie de m'assoupir. Mais je n'en eus pas le loisir. Je fus prise dans un orage de raclements si violents que je ne songeai plus alors qu'à une seule chose : m'enfouir le plus profondément possible dans cette muqueuse saumâtre.

Enfin le calme revint et avec lui des questions sans réponses. Combien de temps pourrai-je tenir dans ce magma sanguinolent, accrochée à la vie par la seule force du désespoir ? Et avais-je seulement un avenir ?

Je dus réellement m'assoupir car un troisième réveil m'attendait. Je baignais maintenant dans une humeur épaisse. L'odeur était particulièrement nauséabonde et des déchets gélatineux s'amoncelaient autour de moi. J'étais prise au piège. Que faire sinon attendre mon propre pourrissement ?

Du plus profond de ma geôle croupissante, j'entendis tout à coup une voix plaintive :

- ça lui est arrivé il y a 3 jours, Docteur ! On a tout essayé mais sans résultat. Maintenant il a très mal.

J'entendis des bruits métalliques, des gémissements et je compris qu'on venait me chercher. J'aurais voulu me jeter dans le gouffre béant si proche de moi et si inaccessible. Il y eut un appel d'air, un éclair aveuglant, le contact glacial d'une sorte d'immense pince de crabe, on me pêchait pour la seconde fois. Et dans mon corps martyrisé par ce véritable détrousseur de cadavre, il y eut autant de peur que de mal.

Le médecin me fit surgir devant ses yeux moqueurs et s'écria triomphalement :

- Une vulgaire arête qui s'est infectée ! Tu en es quitte pour 10 jours d'antibiotique, mon garçon !

On me jeta dans un gouffre aussi puant que moi : une vulgaire poubelle !

Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, sans doute parce que ma fin est proche.

UN SACRE TOUR DE PRESTIDIGITATION

Quand René sortit de l'usine vers 19H00 il ne restait déjà plus grand monde à l'intérieur. Quelques retardataires comme lui qui discutaient le bout de gras avant le week-end. Il salua un des gardiens de nuit qui venait d'arriver en lui criant :

- la nouvelle vient de sortir de la chaîne de montage, jettes-y un coup d'œil, ça vaut le coup !

Il n'attendit pas la réponse, éparpillée en bribes sporadiques dans l'air du soir. Au bout d'une centaine de mètres, il se retourna, regarda l'ombre démesurée que l'immense bâtisse dessinait dans la nuit sous les rayons diaphanes de la lune. Il sourit malgré lui. 48 heures de pseudo liberté, 48 heures pendant lesquelles il pourrait faire le vide dans sa tête, 48 heures d'un vide non comblé par la vie. Il soupira et alluma sa première cigarette de la journée.

Quel week-end de merde se dit René en débouchant sur la rue dont le nom évoquait si bien l'activité pratiquée depuis bientôt 2 siècles le long de ses flancs lugubres : rue des usines automobiles Peunault.

Il bouscula sans crier gare 2 ou 3 de ses camarades qui eux-mêmes se trouvaient légèrement en retrait d'une cinquantaine d'ouvriers rassemblés sur la chaussée. « Qu'attendez-vous pour entrer ? » leur cria René d'un ton rigolard. « Qu'on vienne vous tirer de force par les pieds ? ».

Cinquante paires d'yeux lui décochèrent leurs lueurs les plus acérées.

L'un des ouvriers bousculés s'écria :

- Puisque tu es si malin, vas-y toi. J'te mets au défi de retrouver ton poste de travail !

René s'avança et un groupe d'ouvriers s'écarta sur son passage comme s'il lui faisait une haie d'honneur. Il franchit ensuite une nouvelle haie de camarades, puis une seconde, puis une troisième et se retrouva bientôt coincé contre une véritable marée humaine qui ne semblait pas prête de se retirer.

Combien sont-ils comme ça ? s'étonna René, 200, 300 peut-être ? Ils sont tellement nombreux qu'on ne voit même pas les bâtiments. Ils n'ont rien d'autre à faire qu'à se masser comme un troupeau de chèvres ? Je n'y comprends rien. Il lança à la cantonade :

- Eh les mecs, c'est jour de marché ou quoi ?

Un jeune camarade s'approcha de lui, sa casquette de syndicaliste vissée sur la tête.

- Tu ne vois donc pas que l'usine a disparu ?...pfiitt...elle s'est évaporée, évanouie, dissoute comme un vulgaire sucre dans un verre d'eau. Il n'y a plus que nous autres, pauvres cons, à nous demander si nous ne rêvons pas.
- Vous vous foutez de ma gueule, c'est ça ?

- Tu n'es pas le premier à réagir comme ça. Ça fait deux bonnes heures déjà que les camarades arrivés précédemment sur les lieux tentent d'expliquer la situation aux camarades suivants et ainsi de suite...

Les dernières paroles du syndicaliste eurent pour effet de sortir René de l'espèce de léthargie nerveuse dont il s'était fait une seconde nature sur son lieu de travail. Il percevait maintenant le brouhaha indescriptible qui régnait autour de lui. Tout le monde voulait parler en même temps.

Le syndicaliste s'adressa encore à lui :

- Nous avons appelé le siège social. Personne. Il n'y a aucun abonné au numéro que vous demandez. Voilà ce qu'on peut entendre. Avons envoyé une délégation. L'immeuble en question est toujours là, c'est une chance. Mais plus de bureaux à l'intérieur. Les locaux sont absolument vides. On s'est concerté avec les camarades des autres usines du groupe. Leurs usines ont l'air d'être toujours à leur place. Mais autrement les camarades n'ont pas eu plus de chance : les sièges locaux ne répondent pas. C'est à n'y rien comprendre. Nous en sommes là pour l'instant.

Brusquement un mouvement spontané se fit jour au sein de la foule des ouvriers. Une rumeur enfla puis éclata tel un orage sec et violent.

- Ecoutez ce qu'ils disent à la radio s'exclamèrent avec excitation des ouvriers éparpillés dans l'assistance.

Les voix de différents journalistes de radio s'entrechoquèrent avant de se confondre en un seul écho comme par miracle.

« Nous apprenons la disparition d'une dizaine d'entreprises réparties sur l'ensemble du territoire français. Vous devez prendre, chers auditeurs, le mot disparition dans son sens propre et non figuré. Ces entreprises (suivaient les noms d'une douzaine d'entreprises et non des moindres) qui sont le fleuron de l'industrie française se sont littéralement volatilisées. A leur place il n'y a plus rien. Ou plutôt si. Des foules d'ouvriers désemparés qui se demandent ce qui leur arrive ! »

Un an plus tard.

Une voix de journaliste à la télévision.

« Depuis quelques semaines la fronde des ouvriers a tendance à s'essouffler. Sans doute ont-ils compris, les malheureux, qu'ils n'avaient plus aucune chance de voir la centaine d'entreprises disparues corps et biens du sol national et réapparues comme par enchantement aux quatre coins du globe, en Asie, en Amérique, et même en Afrique, revenir un jour combler le paysage industriel français déserté.

La formidable découverte scientifique à l'origine de la téléportation fait pour l'instant, il faut bien se l'avouer, surtout des malheureux. Rappelons le principe de la téléportation. Elle permet de désintégrer la matière pour la faire réapparaître presque instantanément (à la vitesse de la lumière) à n'importe quel endroit de l'univers.

Il faut espérer que cette découverte purement française donnera l'idée aux entreprises étrangères de délocaliser aussi un certain nombre de leurs usines pour les téléporter en France. Ce n'est pas encore le cas, mais il y a un espoir tangible. En effet, la technique de téléportation jalousement gardée secrète par nos ingénieurs du CNRS est sur le point d'être percée à jour par une dizaine de pays.

Gageons que la valse tous azimuts des délocalisations va s'amplifier dans les années à venir. Et pas seulement au détriment des ouvriers de notre pays.»

UNE DERNIERE FOIS

Il y a dix mille ans les astrophysiciens du monde entier se réunirent en grande pompe et instituèrent une nouvelle ère, la dernière, avant la fin des haricots. Ils appelèrent cette réunion, non pas la réunion de la dernière chance (de chance il n'en avait jamais été question) mais la réunion de la première lucidité (et peut-être de la dernière) . Comme il y avait eu en son temps, il y a bien longtemps dans l'histoire de l'humanité, un avant et un après Jésus Christ, il y eut donc un avant et un après... la Réunion de la Première Lucidité (R.P.L.) .

Par le passé (donc avant la R.P.L.), toutes sortes de conférences, rencontres, colloques et autres séminaires avaient bien tenté de faire le point sur cette question cruciale, mais il s'était plus agi de papotages, de joutes verbales stériles, voire de fanfaronnades que de véritables prises de conscience. Et ces pompeuses logorrhées ne débouchèrent jamais sur rien. En ces temps encore reculés, tous ces sages venus en représentation sur la scène médiatique, ne pouvaient guère que répéter inlassablement en leur for intérieur : « Après moi le déluge ! ». Après tout on pouvait les comprendre.

Le temps passa et plus la fin des haricots approchait plus la lucidité prenait des airs mystérieux. Un an avant cette fin prévue et programmée les événements semblèrent se précipiter dans la plus grande confusion. Mais peut-on vraiment reprocher au temps d'être pris de vertige devant l'abîme creusé par sa propre fuite en avant ?

Des foules entières quittèrent subitement le confort douillet de leurs habitations pour envahir les plaines et les forêts et sans s'être donné le mot s'approchèrent peu à peu des premiers contreforts. De hauts reliefs tels que les chaînes enneigées de l'Himalaya et de la Cordillère des Andes se couvrirent en quelques mois de centaines de milliers de toiles de tentes. Et dans ces tentes des ombres murmurantes s'adonnaient à la prière. Quand elles cessaient de prier elles sortaient dans l'air glacial et un même mouvement impérieux les tournait dans la même direction comme de la limaille de fer prise par un champ magnétique. Tous les yeux étaient levés vers le ciel, hypnotisés par la lumière.

Deux millénaires après la RPL ces mêmes sommets avaient pu voir le ballet incessant d'astronefs partis en direction de l'espace interstellaire. Des populations entières d'êtres humains avaient préféré partir à l'aventure dans le vide vertigineux du cosmos, en quête d'étoiles plus jeunes. Qu'était-il advenu de tous ces aventuriers porteurs de folles espérances, de gageures insensées pour ne pas dire désespérées ? On avait pu suivre les premières dizaines de générations issues de chacun de ces groupes de voyageurs, puis les distances devenant incommensurables, le silence, un silence oppressant avait fini par s'installer entre la planète Mère et ses fils audacieux partis chercher une réponse

hasardeuse à une question lourde de sens : l'humanité avait-elle encore un avenir quelque part ?

En tout cas, parmi les centaines de millions de communications établies entre la Terre et le Ciel (avant qu'elles ne cessent toutes irrémédiablement), aucune n'avait jamais laissé entendre qu'on pouvait répondre autrement que par la négative à cette question.

Au tout début de ces voyages intersidéraux, les astronefs étaient acclamés avec fougue et enthousiasme par ceux qui restaient. Puis la banalisation ayant accomplie son œuvre d'oubli, plus personne ne s'amusait à scruter le ciel quand le bruissement reconnaissable des astronefs se propageait dans le ciel. Cela faisait maintenant une bonne vingtaine d'années que plus un seul astronef se présentait au départ, du moins pour ces longs voyages. Cela ne servait plus à rien.

La dernière réunion des sages avait eu lieu en l'an 8500 après la R.P.L. Des ultimes discussions il en était résulté comme une sorte d'apaisement, de sérénité, une fatalité désormais acceptée. Le plus ancien avait pris la parole en dernier et avait conclu en ces termes : « Dans un peu moins d'un million d'années, notre soleil deviendra une naine blanche, d'une luminosité extraordinaire malgré sa taille lunaire. Vous connaissez la suite aussi bien que moi : pulsar ou étoile neutronique puis trou noir. Mais pour nous dans 3 à 4 ans ça commencera déjà à être la fin ! Préparons-nous dans le calme à cette fatale issue et notre fin n'en sera que plus douce ! ».

Facile à dire ! Sur les pentes neigeuses et hautaines de l'Himalaya et d'ailleurs, les hommes se préparaient à mourir. Ils voulaient scruter le ciel encore et toujours, observer ce soleil au teint si pâle, déjà malade des prémices d'une longue maladie, ce soleil qui les abandonnait !

Les hommes couvrirent les femmes d'amples fourrures d'ours blancs, les enfants se blottirent dans les alluvions laineux des mères.

Il faisait de plus en plus froid. Le sommet des montagnes ne représente pas un idéal de chaleur pour celui qui craint le froid. Mais les hommes cherchaient le soleil et ses rayons blafards étaient pour eux une source de chaleur plus rayonnante en pleine tempête de neige, à 5000 ou 8000 mètres d'altitude que près d'un âtre rougeoyant au niveau de la mer.

Trois jours avant la fin des haricots il n'y avait plus âme qui vive à moins de 2000 mètres d'altitude.

Les vents devenaient de plus en plus violents, la neige s'abattait, légère et lourde à la fois et ses flocons sentaient la semence du cosmos. Hagarde et mal réveillée, la nuit polaire plantait sa flèche acérée dans la forêt équatoriale. Un blizzard gigantesque se leva et ses bourrasques givrantes tuèrent en une journée plus d'enfants en bas âge que toutes les pestes du Moyen-Âge.

Le dernier jour, le soleil sembla tourner comme un fou autour de lui-même.

- Regarde, petit homme dit un homme aux yeux bridés, à son fils de cinq ans qui n'avait d'yeux que pour son chien mort. Regarde le soleil, il passe

devant tes yeux pour la dernière fois, il est d'un blanc fiévreux car il porte en nous son destin. Il continuera sans nous sa course folle quelque temps encore, mais sans nous il n'est plus rien, il n'a pas d'avenir, alors nous pouvons le saluer une dernière fois.

L'enfant se leva, vit un éclat rouge dans le soleil, et s'abattit sans un cri, la face contre la neige. Il n'y avait plus un seul être vivant sur la Terre.

UNE PLAGE D'ETERNITE

L'homme reçut en plein visage le déferlement insignifiant des vaguelettes. Elles charriaient de minuscules algues bleues dont il ne fit qu'une bouchée. Il s'ébroua en rugissant, arracha au ciel et à la mer sa magnifique chevelure léonine et son corps tendu à l'extrême se constella bientôt d'éclaboussures azurées. Il était allongé de tout son long, l'extrémité des pieds dépassant d'une phalange la surface de l'eau car il était à peine à deux mètres du rivage. Un couple de cormorans passant à sa portée sans doute effrayé par ses manières sauvages crut bon devoir plonger dans l'ombre protectrice des flots. L'homme avait poussé un cri, un seul, spontanément. Il se demandait ce qu'il faisait là. Et c'était la moindre des choses pensait-il d'accompagner son étonnement d'un grognement interrogatif. Comme il put s'en rendre compte peu de temps après son cri libérateur (d'autant plus facilement qu'il avait fini par se lever et regarder autour de lui), une superbe plage de sable fin s'étendait à perte de vue, d'une blancheur aveuglante, totalement déserte et néanmoins hospitalière, offrant à la mer languissante un havre de repos pour ses vagues exténuées et un point de départ inespéré pour des prouesses à venir. Pendant ce temps l'homme réfléchissait. Une plage paradisiaque, une mer d'un bleu étincelant, c'était bien beau, mais quand on n'a rien demandé, il y a de quoi perdre la tête. Etait-il en train de la perdre, lui qui avait toujours su garder la tête sur les épaules ? Etait-elle en train de rouler sur sa poitrine, de rebondir sur son ventre cerné d'écume, pour finir sa course dans un tourbillon de sable, rongée par les crabes et demeure éternelle des poissons de tout acabit ? Il fit un effort surhumain pour se souvenir. Qu'ai-je donc fait pour en arriver là ? Une décision précipitée de voyages, un besoin irréprensible de vacances ? Pas à ma connaissance. Ai-je voulu abandonner femme et enfants ? Je n'en ai point. Je viens tout juste d'avoir vingt ans. A cet âge-là on est célibataire endurci. Ai-je donc vécu des événements particuliers ? Rien qui vaille la peine d'être retenu ? Où étais-je donc hier ?... Ah oui, je suis étudiant à Paris, c'est la grève générale ! Pourquoi ? On n'est pas bien dans notre peau, collectivement parlant s'entend. Une manifestation, c'est ça, j'étais au milieu d'un grand rassemblement d'étudiants mécontents, on contestait pour faire valoir nos droits bafoués, une charge de CRS, ils lèvent leurs matraques, l'un deux est près de moi, on est boulevard Saint Michel, je vois une inscription rouge sur un mur, qu'y a-t-il d'écrit en lettres de feu ? Je m'approche. Sans trop savoir pourquoi je tiens à lire ces précieux mots, je suis fasciné par leur signification profonde avant d'avoir pu seulement les connaître visuellement, je ne fais plus attention à rien, une matraque s'abat sur moi de toute la force de sa haine, elle me trépane et m'émerveille par sa splendeur meurtrière, j'ai le crâne en sang, ma cervelle dégouline devant mes yeux et avant de... je lis enfin la phrase sur le mur épris de liberté...

Des grains de sable s'échappent de mes mains, j'en compte vingt. Peut-on vraiment compter des grains de sable ? C'est impossible ! Je replonge mes mains dans le sable, c'est doux, chaud et apaisant à la fois, quelques grains encore humides veulent me garder comme dernier refuge mais quelle que soit leur consistance je ne peux compter que les vingt premiers. Je recommence l'opération. Même en prélevant une pleine poignée de sable sec, je ne peux en individualiser que vingt éléments, les autres grains fuient sous mes doigts comme si j'avais la peste. Ce ne peut-être qu'un hasard...ou une fatigue récurrente de ma part à partir du vingtième grain. Une dernière fois je replonge mes mains, hypnotisé par mon manège... Arrivé à nouveau au vingtième grain, il n'y en a plus d'autre dans ma main, je le regarde, miroitant au soleil comme une pépite d'or, rutilant comme une goutte de sang. Il est tout suintant, il n'a pas la moiteur salée de l'océan, non, il laisse exsuder une liqueur brûlante qui me glace les sangs. Je regarde mes mains. Elles sont livides. Je suis vidé de mon sang, tout mon sang est dans ce grain de sable, le vingtième, l'année de ma mort ! Je pleure des larmes d'océan. Je ne dois pas pleurer, je suis au paradis. Et je ris en chantant sur cette plage. Cette plage dont les milliards de grains de sable scintillant sous mes yeux sont autant d'années de vie de milliers d'hommes et de femmes, cette plage qui est notre paradis commun, le paradis de tous ceux qui ont comme moi juste avant leur mort lu cette flamboyante inscription dans toutes les langues de la terre : SOUS LES PAVES LA PLAGE.

UNE SOURIS VERTE QUI COURAIT DANS L'HERBE...

A l'aube des temps quand la végétation apparut sur terre, le ciel et la mer étaient tout gris. Les plantes n'osèrent pas contrarier la loi de la nature. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elles mélangèrent le noir du vide intersidéral et le blanc de l'écume impétueuse. Elles ne s'habillèrent donc d'aucune couleur. Pendant des millénaires elles firent ainsi grise mine à leurs augustes devancières. Les arbres croissaient dans les forêts, les herbes dans les prairies, le sable fin se contentait des déserts mais tout était gris et personne n'y trouvait rien à redire. D'ailleurs il n'y avait pas âme qui vive et tout de même c'était bien triste. Alors les âmes des animaux se concertèrent et arrêtaient qu'il serait opportun de dévorer réellement les hautes tiges sur lesquelles tant de fruits charnus tentaient de s'épanouir après la floraison. De leurs entrevues naquirent par centaines les animaux aux dents longues auxquelles s'offrirent spontanément en signe de bienvenue la fine fleur des bourgeons. Il y avait des grappes de fleurs parfumées à perte de vue, les fruits mûrs coulaient des branches sur les babines goulûment maladroitement. La symbiose n'était pas encore à l'ordre du jour mais l'espoir était palpable. Dans ce paradis naissant il n'y avait qu'une seule ombre au tableau. Le gris était immensément présent, une explosion de gris comme on n'en avait jamais vu de mémoire de végétal.

Dame nature manquait certes d'imagination mais ce manque de fantaisie était loin de déplaire à la majorité des animaux. Les carnassiers broyaient leurs proies sans se soucier le moins du monde de la couleur du sang. Le sang gris était fade mais qu'importe, seules comptaient ses propriétés rassasiantes. Les herbivores rumaient leurs herbes grises d'un air hautain et détaché. L'abondance remplaçait avantageusement l'extravagance. L'art n'étant pas encore de ce monde, qui pouvait se plaindre de digérer tout à son aise sans avoir l'âme d'un artiste ? Cette uniformité dans les couleurs de la terre créait une harmonie dans les esprits. Les plus forts dominaient à juste titre les plus faibles sans se soucier du qu'en-dira-t-on, les plus faibles ne laissaient pas prendre leur vie fragile sans un déchirant sentiment de solidarité biologique. Chacun était à sa vraie place car chacun malgré sa différence se voyait identique dans les yeux des autres. Le gris du monde y était certainement pour quelque chose.

Arriva l'heure des primates. Ils traînèrent paresseusement leurs solides carcasses, volant parfois de branches en branches, les mâles fécondant sans effort apparent les femelles contre l'écorce grise des troncs de baobabs.

La nouvelle éclata au matin du $\left(\frac{\sqrt{H}}{h-G} \times N \right)$ ème jour de la création. *

Comme un coup de grisou dans un ciel serein ! L'homo sapiens venait d'éclorre. Et avec lui la couleur. Les hommes comme les femmes avaient dans leurs cheveux des blondeurs mordorées, des rousseurs incarnates, des noirceurs irisées. Leurs peaux avaient la couleur du soleil au zénith. Le soleil avait toujours voulu se cacher et voilà maintenant qu'il apparaissait au grand jour, doré comme une grillade d'étoile. Les yeux des femmes prirent la couleur bleue du nouveau ciel, les yeux des hommes brûlèrent d'un éclat incandescent volé à la mer un soir de soleil couchant. La terre se peupla de filles et de fils du soleil. Un sang rutilant enfiévrant les peaux mates au grain luisant. Malgré cette luxuriance de couleurs humaines les paysages restèrent désespérément gris et ternes. Les hommes s'habituerent à chasser des proies grises dans la grisaille des forêts. Ça n'avait pas trop d'importance. La chair grise animale s'empourprait dans leurs veines et prenait dans leurs chairs profondes la couleur ambrée de leurs ancêtres.

Puis la sagesse vint à manquer aux hommes. Des guerres de clans éclatèrent un peu partout. Les hommes aveuglés par la haine en virent de toutes les couleurs. L'herbe drue fut rougie par un sang abondant mais s'entêta à demeurer impitoyablement grise.

Un beau jour, sur la terre d'Irlande, un peuple gaélique prit fermement racine. Ses racines étaient rousses comme la chevelure des femmes. Des femmes d'une beauté à couper le souffle. Elles avaient les yeux verts car la chlorophylle de leurs gènes vigoureux y avait distillé profondément sa mélancolie. Et leurs beaux yeux d'émeraude ne voyaient jusqu'à l'horizon que de vastes champs de suie et des forêts de plomb, les ombres monotones des bruyères ardoisées, les falaises où pendaient les ajoncs livides comme des natures mortes. L'océan même gardait farouchement ses prérogatives de chasseur de lumières en jetant sur le soleil vaincu ses nappes de brouillards grisonnants.

Alors n'y tenant plus les femmes d'Irlande envahirent la lande. De leurs magnifiques yeux verts elles firent jaillir des torrents de larmes dont la source sembla ne jamais pouvoir se tarir. Elles secouèrent leurs visages tachés de rousseurs désespérées, giflèrent de leurs cheveux de braise les troncs blafards des pommiers d'Irlande. Les pommes tombaient, les feuilles tressaillaient, la terre était prise d'une émotion sans pareille. Pas une seule écorce, pas une seule touffe d'herbe, pas une seule racine ne fut épargnée. L'eau verte de milliers d'yeux coula des jours et des jours, imprégna la terre, l'air, les pollens, les insectes fertilisants. La sueur rousse des lourdes chevelures traversa le xylème des bois, brindilles frêles comme troncs volumineux et s'y fixa comme un poison indélébile.

Regardez la Terre d'Irlande aujourd'hui ...et toutes les autres Terres du Monde. L'herbe y pousse avec une fierté toute verte et les arbres n'ont-ils pas toutes les nuances du fauve ? Pour l'instant du moins. Remplissez-vous bien les yeux de toute cette verdure miraculeuse avant que l'œuvre des filles d'Irlande ne soit à jamais anéantie !

Une légende celte prétend que certaines nuits froides, en Irlande, quand la lune ne veut pas se départir de sa face blême, une frêle jeune fille rousse aux yeux diaphanes parcourt les verts pâturages jusqu'au lever du soleil. Un grand seau de cuivre couvert de vert-de-gris et rempli de larmes vertes se balance nonchalamment à son poignet.

- * \sqrt{h} : Racine de l'Homme
h : nombre de brins d'herbe
G : longueur d'onde du gris
V : longueur d'onde du vert
N : Nombre d'Avogadro

BATAILLE DE CHIFFRES

Extrait d'une conférence donnée par une sommité littéraire qui avait assurément la bosse des maths :

...Posons le problème si complexe soit-il en des termes d'une simplicité désarmante. Si 1 et 2 envisagent sérieusement de s'unir l'un à l'autre ils pourront dans la majorité des cas espérer un jour prochain enfanter 3.

Encore faudra-t-il pour atteindre ce résultat providentiel qu'ils respectent à la lettre un certain nombre de conditions impératives.

Première condition :

Chacun devra avoir la conviction de pouvoir supporter l'autre. Sinon les deux postulants vont s'ignorer complètement voire se combattre avec une intransigeance qui n'aura d'égale que leur férocité. 1 voudra se retrancher de 2 lequel ne voulant pas être en reste tentera avec violence de se soustraire à 1 et cette opération « explosivement » négative, toléré exclusivement en matière algébrique, débouchera en mélange arithmétique sur une solution irrémédiablement négationniste des plus préjudiciables à l'ensemble.

Deuxième condition :

Les deux parties devront convenir de s'approcher suffisamment l'une de l'autre afin que la jonction se fasse en douceur et en toute connaissance de cause. Alors le chiffre 3 sera le résultat de cette alliance franche et loyale que n'importe quel mathématicien féru de droit conjugal nommera selon les cas union libre ou mariage de raison.

Troisième condition :

Paraître ce qu'on est, voilà la troisième condition. Ce qui signifie qu'aucun des deux nombres candidats à l'accouplement ne sera autorisé à se déguiser sous un chiffre non conforme à sa réalité. Si tel nombre porte le dossard chiffré Numéro 2 et que sa valeur réelle estimée par expertise se révèle égale à 3, 100 ou 12826 pour ne citer que ceux-là, on aura affaire sans risque de se tromper à un faux et usage de faux. 1 sera dans son bon droit de dire au 2 tricheur : bas les masques ! Et il pourra avec raison lui reprocher s'il connaît la jurisprudence une usurpation d'identité entraînant par la même occasion un exercice illégal de la fonction d'un nombre qui ne lui appartient pas. Cette usurpation d'identité est une grave faute morale passible de la Cour des Comptes.

On pourrait alors assister à la scène suivante * :

2

1, je suis à vous comme vous êtes à moi

Je suis deux, vous êtes un, nous pourrions être trois !

1

À moi 2, deux mots ou bien plus en vérité
 Sur votre doux blason je lis le chiffre deux
 Avez-vous, nombre flou, un permis de compter
 Qui authentifierait ce numérique aveu ?

2

Ayez confiance en moi, je suis ce qui se voit
 Fusionnons loin d'ici et nous serons partout
 Chevauchons les Comtés, franchissons les détroits
 Et qu'importe un blason si l'amour est en nous !

1

Encore faudrait-il que vous soyez un deux
 Pour qu'ensemble au galop nous allions jusqu'à Troie
 Délivrer par les armes en comptant sur nos doigts
 Ma femme qui se meurt de m'oublier si peu.

2

Votre tendre épousee est-elle vraiment Une
 Dès qu'elle s'offre à vous au clair de demi-lune
 Mais ne sera-t-elle pas en fait un peu jalouse
 De n'être bientôt plus tout à fait votre épouse ?

1

Ma femme est ma moitié, pouvez-vous en douter ?
 En ajoutant son chiffre avec le mien entier
 Je ne fais qu'Un avec ma mie sans ses dessous !

2

Ô Malheur ! Vous n'êtes qu'une demi-portion !
 M'associer avec vous, je le dis entre nous
 C'est donc me retrouver à l'état de fraction.

1

2, de deux choses l'une, ou je me plie au vœu
 De chasteté nouvelle avec un chiffre mâle
 Ou bien de mon hymen je fortifie le nœud
 Et alors passez votre chemin, nombre pâle !

2

Moi, pâle ? Je suis un dur à cuire, un vrai deux
 Et non un médiocre Un mollement étalé
 Sur un compte invisible au profil hasardeux
 Qui noie ses décimales avant de les brûler !

1

Foutaises ! Parlons un peu cuisine, mon garçon !
 Je cuis mon chiffre unique à l'ombre de mon cul
 Sur la croupe épicée de mon cheval d'Arçon
 Et vous liriez sans doute en prenant du recul
 Que j'appartiens à la République des Huns
 Glorieuse et authentique, Une et Indivisible !

2

Voyons, sans me vanter, si je vous prends pour cible
 Marquerais-je à coup sûr uniquement Un point ?

1

Si vous visez bien droit
 Grâce à ma nature
 Vous marquerez sur ma monture
 Le chiffre trois !

Voilà, la confiance doit régner en maître pour que la troisième condition puisse être remplie.

Quatrième condition :

Après la fusion déterminant le début de la Trinité, une réaction de rejet peut malheureusement survenir. Cette hypothèse qu'un remords unilatéral ou réciproque peut faire craindre à tout moment est à envisager tant que le chiffre 3 n'aura pas atteint sa pleine maturité.

Seul le temps (à court, moyen, voire long terme) permettra d'exclure cette éventualité tant redoutée, véritable épée de Damoclès suspendue au-dessus du cœur Tricuspidé.

* Chaque condition pourra être illustrée d'une scène du même genre.

HOSPITALISATION A DOMICILE

A l'hôpital ils ont tout pour être heureux : des chirurgiens incompetents, des infirmières dépravées, du matériel de technologie défectueuse, un bloc opératoire dernier cri, d'ailleurs on y crie avec une fougue désarmante le désenchantement anesthésié, une salle de réveil pleine à craquer- une odeur de sainteté y flotte en permanence tant le goût du sacrifice mime avec grâce l'auto flagellation religieuse- et pour couronner le tout un personnel administratif dont les agissements peu scrupuleux ne servent qu'à couvrir les erreurs médicales les plus manifestes.

Et pourtant il leur manque peut-être le plus important : la conviction que l'esprit de charité n'y règne pas en Maître. Cette faille psychologique leur interdit l'accession au bonheur absolu et ce besoin quasi mystique d'un masochisme sans entrave n'y trouve son compte qu'à de trop rares moments : dépeçages de prostates, profanations de matrices, excavations d'encéphales, évidements de viscères.... soins rituels inoubliables sans doute.

Nul n'a jamais songé à désertier cet hôpital à ciel ouvert. C'est l'hôpital du Monde où la honte se boit en perfusion profuse comme une douleur exquise. Les malades pris d'un saint délire y chantent, rient, dansent, vocifèrent des prières : « Frères malades, qui après nous vivez... ! »

Qui sont-ils sinon les ombres de nous-mêmes, macérations lugubres souillant de leur persévérance le vaste poulailler comme des coqs en pâte incontinents ? Nous sommes chez nous dans ce lieu de souffrance clament-ils et clamons-nous en écho à leurs objurgations et nous ne voulons à aucun prix en sortir. La maladie triomphante n'a pas fini de nous y enfermer !

LA COMEDIE DE LA VIE

- Mesdames et Messieurs, je vous souhaite la bienvenue dans ce théâtre. Installez-vous confortablement dans vos fauteuils, le spectacle va commencer, c'est ce qu'on a l'habitude de dire, n'est-ce pas ? Vous allez assister à une première mondiale que vous n'êtes pas prêts d'oublier. Une comédie originale écrite par un auteur extraordinaire, un pur génie comique, va vous être présentée. Dès les premières répliques vos rires vont fuser et vous n'allez plus vous arrêter.
Rires dans la salle.
- Je ne vais pas accaparer votre attention trop longtemps. Je dirai simplement ceci : Profitez bien de l'instant présent. Vous allez goûter avec un bonheur indicible, je n'en doute pas, tout l'entrain et la subtilité comique d'un auteur hors du commun dont la force créatrice ne peut être comparée qu'aux plus grands auteurs classiques et contemporains. L'absurdité y côtoiera la farce de la meilleure veine. Vous reconnaîtrez sans doute la verve de Shakespeare et celle de Beckett, vous saluerez Molière dans tel passage et Ionesco dans tel autre. Pour les plus jeunes d'entre vous l'esprit du café- théâtre ne sera pas absent. Mais ne vous y trompez pas, ce n'est pas un pot-pourri des meilleurs textes de ces auteurs célèbres qui vous est proposé. Il s'agit bel et bien d'une œuvre originale.
Un spectateur au premier rang s'empressa de répondre :
- Monsieur, où que vous soyez, montrez-vous, on vous entend mais on ne vous voit nulle part.
- Ça fait partie de l'originalité du spectacle repartit la voix. Encore une chose à vous dire. Notre auteur de ce soir étant très prolifique, la pièce comprend rien moins que 16 Actes et dure à peu près autant d'heures.
Murmures dans la salle. Un spectateur se lève brusquement :
- C'est trop long. Je partirai bien avant !
La voix :
- Un petit détail à vous faire connaître. Pour ne pas perturber la qualité du spectacle et le travail phénoménal des acteurs, vous ne serez pas, Mesdames et Messieurs, autorisés à sortir de cette salle avant la fin de la pièce.
Des protestations s'élevèrent. Un monsieur au 2^{ème} rang sortit de ses gonds :
- On ne va quand même pas rester toutes ces heures sans se désaltérer, manger quelque chose, se dégourdir les jambes, et puis il faudra bien aller se soulager de temps en temps, vous voyez ce que je veux dire !
- Trois entractes de vingt minutes sont prévus, Monsieur, ne vous inquiétez pas. Une bouteille d'eau est à la disposition de chacun, sous son siège. Vous n'aurez pas le droit de vous restaurer, bien évidemment, en dehors de ces courts entractes. Des barres de céréales seront à ces moments- là

accessibles à l'intérieur de vos accoudoirs. Les W.C. hommes et femmes seront aussi ouverts.

Le Monsieur du 2^{ème} rang n'eut pas le temps de répondre. Le rideau rouge venait de s'ouvrir et les acteurs commencèrent leurs prestations. La voix n'avait pas menti. La pièce était si drôle, les acteurs si criants de vérité et de naturel que les spectateurs furent emportés dans un délire d'éclats de rires et d'exclamations enjouées. La salle était littéralement pliée en deux, les corps étaient secoués de spasmes ininterrompus pendant que les voix s'étranglaient d'épuisement. Le I^{er} Acte s'écoula comme dans un rêve d'enfant turbulent. Personne ne songea à quitter son siège. Au milieu du 2^{ème} Acte une dame du 3^{ème} rang, secoué depuis le début par des rires particulièrement bruyants se leva pour aller aux toilettes. Elle revint bientôt, contrariée. Les portes donnant sur les WC étaient fermées à clef. Mais personne ne fit attention à elle.

A la fin du 3^{ème} Acte une partie non négligeable des spectateurs, n'en pouvant plus de rire à gorge déployée avait décidé sans se concerter de fermer les yeux et de se boucher les oreilles pour mettre au repos au moins provisoirement leur muscle diaphragmatique et leurs cordes vocales éraillées.

La femme du 3^{ème} rang se mit à pleurer au début du 4^{ème} Acte puis n'y tenant plus, mouilla sa culotte.

Au 1^{er} Entracte il y eut une ruée vers les WC. On commenta avec force détails et ce qui restait de voix ce spectacle fort surprenant qui mettait les spectateurs dans un état qu'ils n'avaient jamais connu auparavant. Quelques insultes giclèrent, portés par des crachats asséchés et des toux rauques. On but abondamment, les barres de céréales furent englouties avec gloutonnerie.

Le brouhaha cessa comme par enchantement. Le rideau s'ouvrait à nouveau dévoilant de nouveaux comédiens dont le talent ne paraissait céder en rien à celui de leurs prédécesseurs.

Les spectateurs néanmoins commencèrent à rire moins fort et sur un rythme moins soutenu. Était-ce la qualité de l'intrigue et des répliques qui en était la cause ou la fatigue qui ne permettait plus de maintenir la même réactivité ? Toujours est-il qu'il fallut attendre le 6^{ème} Acte pour que les gloussements et les claquements sur les cuisses repartent de plus belle.

La femme du 3^{ème} rang avait posé sa tête contre l'occiput du monsieur du 2^{ème} rang placé juste devant elle. L'homme n'y voyant pas malice riait de si bon cœur qu'il ne formait plus avec la dame qu'une vague unique dont les ondulations semblaient suivre le rythme des tirades comiques des acteurs. Elle avait l'air de dormir, des ronflements affleuraient sa poitrine à chaque battement de la vague, une écume de rouge à lèvres sortait de sa bouche entrouverte, colorant la crête des cheveux et chatouillant la nuque du monsieur qui riait encore plus fort.

A l'entracte suivant on compara (du moins ceux qui étaient en état de comparer) les mérites respectifs des 2 troupes de comédiens.

Quand le 9^{ème} Acte commença avec une 3^{ème} troupe il y eut comme un flottement. Quelques dizaines de spectateurs désirant quitter la salle s'attirèrent les foudres des plus motivés de leurs congénères.

- Retournez à vos places, vous n'avez pas le droit de sortir !

Ces derniers répliquèrent qu'ils n'avaient plus envie de rire et menacèrent de forcer la porte de la salle. Ce qu'ils tentèrent de faire sans grand succès. La porte fermée ne bronchant pas, ils s'assirent tout contre elle en un bloc compact, immobiles et prostrés, jetant de temps en temps des coups d'œil furtifs à la salle. Sur scène les comédiens se démenaient comme de beaux diables, guettant les réactions des spectateurs dont l'hilarité restait de plus en plus souvent bloquée dans l'arrière-gorge. Quand elle se débloquent c'était par saccades de raclements d'autant plus effroyables qu'ils étaient restés longtemps coincés sans pouvoir donner libre court à leur expansion naturelle.

Au 10^{ème} Acte, 2 comédiens bondirent à l'orchestre, chargèrent sur leurs épaules 2 spectatrices inertes et mimèrent dans la plus pure tradition des pierrots lunaires des scènes de réanimation naïvement suggestives. Les 2 dames s'effrayèrent d'être ainsi martyrisées et faillirent tomber en s'enfuyant, poursuivis par d'autres comédiens qui laissèrent échapper des chapelets d'invectives dont on ne sut jamais s'ils faisaient ou non parties intégrantes des dialogues de la pièce. Il y eut un début d'affolement général, l'acte fut interrompu et comme après tout acte interrompu un air de tristesse s'installa dans la salle et sur scène comme si tout le théâtre venait de s'éveiller d'un mauvais rêve.

La voix se fit de nouveau entendre :

- Tout va bien, le rire est le propre de l'homme, la femme ne s'effraie vraiment que si l'homme cesse de rire. Reprenez tous vos occupations !

Des spectateurs trouvèrent cette intervention de très mauvais goût. Mais que faire sinon céder à la tentation de rire de soi-même ?

Le 10^{ème} Acte terminé, on alla jusqu'au 12^{ème} Acte bon gré mal gré. Le rire eut des hauts et des bas et termina sa course, étranglé, quand un comédien lança sa dernière réplique en brandissant une chose sanguinolente :

- « Je n'ai jamais tant ri que lorsque mon principal ennemi m'a offert en guise de réconciliation la main de sa femme ! »

Une majorité de spectatrices pensa alors qu'elle en avait assez entendu et le dernier entracte fut consacré à se demander comment trouver une porte de sortie. Ceux qui étaient restés affalés près de la porte se moquèrent de cette majorité-là et crièrent sur un ton de comédie :

- Personne n'a le droit de sortir !

Au début du 4^{ème} et dernier temps de la pièce, la moitié des spectateurs regardait la scène, l'autre moitié la porte par laquelle elle était entrée 13 heures auparavant.

La dernière troupe commença son intervention sur les chapeaux de roue. On fit venir sur scène des animaux, des jongleurs, des strip-teaseuses et pendant ce

13^{ème} Acte aucune parole ne fut prononcée. Le comique visuel était de toute évidence l'apanage dudit acte.

Au 14^{ème} Acte, douze spectateurs, peut-être plus, furent victimes d'évanouissements, de crises de larmes ou de vomissements nerveux.

La chaleur, le bruit, la promiscuité, une éventuelle claustrophobie, la fatigue provoquée par des rires maintenant autosuggérés, expliquaient sans aucun doute ces manifestations de faiblesse prévisible.

Une femme en état d'ébriété avancée voulut grimper au rideau à la fin du 15^{ème} Acte. La voix eut beau lui dire que le rideau n'était pas visible pendant le déroulement des scènes, il n'y eut rien à faire. Elle s'accrochait à son idée de rideau et criait à qui voulait l'entendre en montrant un rideau imaginaire :

- Le rideau, de là, me méduse!

Un comédien lui cria :

- Le rideau n'est ni là ni ici mais ailleurs !

Ce qui provoqua immédiatement un tonnerre d'applaudissements.

Au début du 16^{ème} Acte, une tirade attira tout de suite l'attention des quelques aficionados restés près de la scène.

- « Si vous m'en croyez, Camarades, il est temps de relever le défi, quittons le théâtre de nos pitoyables exploits, ne soyons même plus les spectateurs de nos actes manqués. Que la voix du Destin se brise sur la scène du Crime ! »

Sans attendre la fin de la pièce, ils se ruèrent alors vers la porte, prêts à enjamber leurs camarades massés qui ne demandant pas leur reste brisèrent une vingtaine de sièges avec une facilité déconcertante.

Une poussée générale enfonça d'un seul coup la porte assiégée et après 16 heures d'enfermement une marée aveugle s'égaila sur la place ensoleillée du théâtre, en petits grains sauvages, riant ou pleurant, criant à tue-tête ou chuchotant, chantonnant ou maugréant selon l'humeur de chacun, continuant à jouer comme des acteurs chevronnés la comédie de la vie.

Alors la voix descendit le long du rideau de velours rouge, prit une forme humaine d'auteur de comédies et d'un air majestueusement théâtral déclara :

- Il est peut-être temps que je donne à mon texte quelques coups de ciseaux. C'était trop long, j'en conviens. Mais après tout la vie ne se représente pas en 2 ou 3 coups de cuillère à pot !

LA QUADRATURE MAGIQUE DU CERCLE

...Admettons que je reprenne le récit là où je ne l'avais pas interrompu...ou même ailleurs...

...Un jour de forte turbulence intellectuelle tentez de prendre un cercle au dépourvu ! Au détour d'une circonvolution il y en a toujours au moins un qui se promène. Si vous y parvenez, ce qui ne serait pas un mince exploit, examinez-le sous toutes les coutures. Puis si vous avez toujours le compas dans l'œil, divisez-le pour mieux régner. Pas par n'importe quel empêcheur de tourner en rond. Le dénommé π tagore serait le plus apte à s'y coller. Il a déjà fait ses preuves tout au long d'une vaste carrière criminelle. Admettons que la division soit couronnée d'un succès fracassant. Peut-être penserez-vous alors en connaître sur votre cercle vaincu un fameux rayon. Détrompez-vous ! Tout cercle capturé dans sa zone d'influence est un cercle magique par définition. Sa capture n'aura servi à rien. Le plus intelligent d'entre vous voudra immédiatement revoir sa copie. Admettons que ce soit vous. Pris d'une inspiration autant subite que miraculeuse vous tenterez sans hésitation d'en attraper un du plus loin possible. De le prendre au lasso par exemple. N'en faites surtout rien. Un lasso même mal lancé a toujours tendance à se terminer en nœud coulant. Vous aurez deux cercles contre vous. Essayez de leur faire tourner la tête en vous les mettant à dos, vous m'en direz des nouvelles. Quand les ronds-de-cuir sont lâchés il n'y a plus grand-chose à espérer.

Oh ! Je sais, vous allez vous entêter, et plus vous tenterez une improbable capture moins vous y parviendrez. Et plus vous vous obstinerez à ne pas y parvenir plus vous parviendrez à maintenir indéfiniment votre obstination. Pour rompre ce cercle vicieux qui vous conduit tout droit à la folie furieuse, une seule solution s'offre à vous : une immersion corps et âme dans l'univers vertueux des TOC. Il ne faut pas se voiler la face, qu'elle soit ronde, ovale ou triangulaire. Ces Tentatives d'Oubli de Cercles peuvent s'avérer totalement infructueuses. Mais comme dit le proverbe : « qui ne risque rien, n'a rien ». Admettons que même en tentant quelque chose vous n'aboutissiez à aucun oubli digne de ce nom. A bout de force et en désespoir de cause vous serez amené à convoquer en toute hâte votre cercle de famille. Bien sûr sans résultats. Vous n'avez plus qu'un lointain cousin et il n'a jamais été au centre de vos préoccupations. Orphelin d'arguments, l'idée de réunir des conférences de circonférences, effleurera sans doute votre esprit pointilleux. N'y pensez même pas en rêves ou bien l'encerclement vous guette !

Enfin sans crier gare, sans même mener rondement son affaire, l'illumination surgira de votre circulation cérébrale. La consultation psychanalytique, voilà ce

qu'il vous faut ! Le déballage d'une vie, allongé sur un canapé délicieux... la voix hypnotique d'un vieux monsieur qui pourchassera vos vieux démons... la révélation d'un secret enfoui jusqu'au tréfonds de votre conscience...

Votre mère a été cerclée pendant toute sa grossesse !

Et l'enfant formé dans ses entrailles, vous en l'occurrence, bien à l'abri dans un cordon sanitaire, a résisté de toutes ses petites forces pendant d'interminables heures à l'extraction au forceps de sa racine carrée, vécue comme un véritable châtiment corporel. Votre mère a failli en mourir !

Euréka ! Un lourd fardeau de remords vient de s'arracher de votre poitrine.

De joie vous poignardez le psychothérapeute, du moins mentalement. Et vous courez vous réfugier dans un monastère pour mener en boucles une longue vie de prières. Le bonheur dans l'expiation est à ce prix. Votre fervente dévotion fait grand bruit. On accourt de toutes parts pour vous surprendre à prier et à bénir les plus humbles. On vous prend pour un Saint, on se jette à vos pieds, on se recueille avec piété, on vous désigne comme un saint homme perclus d'abnégations. La première fois ça vous fait tout drôle. Moi ? Un Saint !

Pourquoi donc ? En ai-je l'air ? dites-vous avec modestie. A quoi voyez-vous ça ? Tous les curieux présents ce jour-là abondent dans le même sens.

On le voit au halo de lumière qui plane immobile au-dessus de votre tête, tout rond et tout brillant, visible même en plein jour. C'est la première fois qu'on peut admirer un tel phénomène. Un cercle immaculé vous suit où que vous alliez, une aura scintillante de tendresse, un nimbe doré aux contours rayonnants.

Le bouche à oreilles fera le reste. Un véritable pèlerinage s'amorcera et depuis lors sa renommée ne s'est jamais démentie.

....En admettant que tout cela soit vrai...circulez, y a plus rien à voir !

LA VIE D'ARTISTE

Au tout début du commencement de l'égrenage du temps Dieu se créa lui-même à son image et comme il n'avait pas de miroir à sa disposition il dut faire preuve d'imagination. Il s'imagina sans bouche, sans nez ni oreilles mais agrémenté sobrement d'une interminable chevelure dorée. Les pluies d'étoiles durent ainsi leur existence à cette admirable lubie créatrice. Bien entendu, Dieu voulut les estimer à leur juste valeur qui dépassait le prix exorbitant de millions de diamants bruts mais dans un premier temps il dut se contenter de les frôler d'un revers négligent de ses fragiles mains immatérielles. Il inventa alors le troisième œil, un immense trou bleu dans son front opalescent qu'il décora de la médaille de la vision surnuméraire. Surnuméraire n'était pourtant pas le mot idoine, les deux premiers yeux de l'univers, ses yeux originels, n'ayant même pas été portés à sa connaissance lors de la fête magistrale du Big Bang Divin.

Méfiant comme seuls savent l'être ceux qui n'ont encore personne à surveiller, il épia sournoisement son troisième œil pendant un cycle entier de vide sidéral avant de comprendre selon l'adage créé par sa pensée première : « Il n'y a pas de fumée sans feu » que puisqu'il voyait son troisième œil d'un mauvais œil c'était forcément grâce à sa paire d'yeux initiale.

Dieu s'étant créé des organes sensoriels selon un ordre chaotique il n'hésita pas pour se rassurer comme n'importe quel artiste en proie au doute devant sa page ou sa toile blanches, à crier à l'univers entier : « Le Chaos, c'est Moi ! »

L'univers venait donc du coup d'être créé dans son entier et Dieu était son Créateur. La simple propagation de sa voix dévastatrice avait suffi pour engendrer ce miracle. Fasciné par son habileté de Bâtitteur il claironna à qui voulut l'entendre : « Je suis Dieu ! » Pour être entendu il fallait au minimum que des oreilles bienveillantes l'écoutassent. Qu'à cela ne tienne !

De magnifiques oreilles charnues ourlèrent bientôt des visages extatiques qui ne tardèrent pas à se chercher des extraits de naissance. Les visages, coiffés chacun d'un cerveau de complaisance, envoyèrent des messagers dans tout l'espace interfacial. Les dignes représentants de l'humaine création revinrent bredouilles et jurèrent mais un peu tard qu'on ne les y reprendrait plus. Trop tard en effet.

Le Mysticisme était né et avec lui quelques embrouillaminis à ne surtout pas négliger. Les visages épris de leurs propres imperfections voulurent savoir à tout le moins même s'il fallait payer le prix du sang qui s'était ainsi ingénieusement envisagé. Il doit bien y avoir un ingénieur quelque part conclurent-ils après bien des conciliabules qui firent les beaux jours d'interminables assemblées générales. Dieu était aux anges. Tout le monde parlait de lui. C'était bien le moins que vous pussiez faire pour moi lança-t-il à la cantonade en se bouchant avec élégance ses nouvelles ouïes célestes. Quand on parle de moi, j'ai toujours les oreilles qui sifflent ! Emu néanmoins jusqu'aux larmes par ces signes de

dévorante adoration, il laissa germer une émouvante théologie au plus profond de sa voûte divine.

« Je suis avant tout un jardinier et mon jardin en friche ne demande qu'à prospérer ! » Tel fut sa première réflexion de prosélyte. Aussi s'amusa-t-il à y semer de nombreuses petites graines de religion aux formes et aux couleurs variées. « Il y en aura pour tous les goûts tant j'ai fait preuve d'une imagination débordante ! »

Mais les insectes humains moissonnèrent l'œuvre de Dieu avec candeur et passion tandis que leurs bouches affamées affirmaient de terribles et offensantes sentences. Ils entrechoquèrent les produits de leurs moissons sur d'horribles champs de batailles avec une telle constance que Dieu autant par jeu que par esprit de charité jeta encore de l'huile sur le feu, en l'occurrence d'autres semences encore plus malicieuses, des agnostiques, des sceptiques, et même de mécréantes petites graines gonflées des germes prolifères de l'athéisme.

Le tourbillon guerrier ne s'apaisa pas, bien au contraire, à la grande surprise de Dieu qui l'avait espéré sans trop y croire.

Ils sont incorrigibles constata Dieu. Aussitôt dit aussitôt fait. Dieu renonça sur-le-champ à leur créer des maisons de correction. Ils le feront bien eux-mêmes. Ce sont de grands enfants aphorisma-t-il.

Tout a une fin et Dieu un peu las, abandonnant son amour du tumulte, se retira sur ses terres ancestrales afin de s'abîmer dans des réflexions purement existentielles. L'une d'elles troubla sa digestion au point de l'empêcher de jouir pleinement de son nectar dénectarisé qu'il n'oubliait jamais de prendre à la fin de chacun de ses repas.

« Après moi le déluge, d'accord ! Mais avant moi, qu'y avait-il ? Je n'y étais pas, je ne peux pas le savoir. Je m'étais promis avant ma naissance de n'y être pour personne et voilà ce qui arrive quand on tient ses promesses ! »

Envahi par un cénacle d'endorphines, Dieu s'endormit piteusement sur ses lauriers d'un sommeil qu'il pensait éternel, sans avoir pu saisir les failles de son raisonnement, laissant les hommes vaquer à leurs sempiternelles occupations.

A l'aube du huitième Décan du douzième Encombrement Galactique, Dieu et les hommes se réveillèrent en même temps d'un même cauchemar grotesque, Dieu ayant rêvé qu'il avait créé les hommes, les hommes ayant rêvé qu'ils avaient créé Dieu.

L'ARCHER DU CIEL

Cela faisait presque une journée entière que le jeune chasseur suivait sous l'amoncellement des nuages les criailles des oiseaux.

Il les devinait plus qu'il ne les distinguait tant le voile nuageux était d'une épaisseur insondable. Il commençait à désespérer de pouvoir les atteindre avant la tombée du jour. Des lueurs rougeoyantes frappaient ça et là des fibres du tissu brumeux sans pour autant parvenir à déchirer leurs fils tenaces et à faire apparaître l'ombre fugace d'ailes colorées.

« Si les nuages vident leur humeur furibonde, je vais être trempé de la tête aux pieds et le goût savoureux de mon met favori restera à l'état de souvenir lointain. » Le jeune homme n'avait pas mangé depuis trois couchers de soleil. La perspective de rester à jeun une nuit supplémentaire le rendait fou furieux. « Ce ne sont pas quelques maigres racines croquées par désœuvrement qui pourront rassasier mon appétit féroce. »

Il imagina une fricassée de colverts rampant et cancanant à qui mieux mieux vers les bords fumants de son écuelle de bois. Il la décrocha de sa ceinture de corde tressée et la tendit vers les nuées en un geste d'ultime défi. Ce mouvement provocateur né d'une frustration légitime fit jaillir sur sa langue affamée une eau profuse et aigre.

« Ça ne sert à rien de me rendre malade » gémit-il. « Le ciel aura tôt fait de noyer ma bouche avide de son eau torrentielle et insipide. »

L'instant d'après il s'arc-bouta contre le tronc rugueux d'un chêne centenaire non pas pour se protéger d'une pluie débutante mais pour imiter l'arme dont il allait bientôt faire parler la corde vibrante.

« Qui ne tente rien, n'a rien » murmura-t-il dans un souffle puissant qui fit s'abattre une meute de glands sur sa chevelure ébouriffée.

Il prit son arc pendu à son épaule gauche et ne put s'empêcher de l'admirer. C'était un arc d'une rustique simplicité. Une branche flexible de frêne reliée à ses deux extrémités par un boyau de sanglier.

Les flèches dont la hampe de bois de cornouiller s'armait à son sommet d'une griffe de chat sauvage affichaient une fière allure dans leur carquois en cuir de buffle. Chaque empenne portait des plumes de couleur différente, les couleurs de l'arc-en-ciel : rouge, orange, jaune, vert, bleu, indigo, violet. Il lui restait sept flèches, chacune d'une de ces couleurs.

Un vieux sage lui avait appris à fabriquer ces teintes naturelles à partir de macérations de pétales de fleurs.

Tandis qu'il testait son arc en tendant puis en relâchant la corde avec une dextérité de spécialiste le ciel s'assombrissait jusqu'à masquer les nuages et la noirceur de son âme se mit à déverser un déluge ininterrompu de larmes.

« Je vais décocher mes flèches à l'aveuglette, peut-être l'instinct du chasseur aidera-t-il l'imprécision des mouvements. »

Il décida de tirer ses flèches à la verticale de sa position afin que le gibier ne chût pas trop loin de son champ de tir.

La colère du ciel atteignait maintenant son paroxysme mais le chasseur décidé n'en garda pas moins le sourire.

Malgré son prodigieux fracas l'orage ne parvenait pas à couvrir le remueménage des oiseaux.

« Ils sont tout proches, je le sens » s'exclama-t-il.

La première flèche n'eut pas l'air de toucher la moindre cible.

Le ciel était continuellement zébré de lueurs éclatantes que le soleil, se mettant de la partie, avait décidé d'aveugler de ses rayons intermittents.

Le jeune homme sourit de plus belle, tout excité par le spectacle effrayant.

Chaque éclair qui annonçait un coup de tonnerre claquant dans l'espace le voyait tendre son arc et décocher une flèche en direction de la furie des éléments.

Quand son carquois fut vide et que les sept flèches envoyées eurent disparu dans le néant il reprit haleine et se mit à réfléchir.

« Je n'ai pas entendu mes flèches siffler la mort de mes proies ni leur chute piteuse de projectile bredouille grommeler à mes pieds. Pourtant je n'entends plus les moqueries incessantes des canards jouant dans les nuages. »

Bien que le soleil mordoré fût sur le point de se coucher il sortit de son demi-sommeil et pointa son feu encore rayonnant hors de son lit défait. Il brillait derrière le jeune chasseur qui vit devant lui, au-dessus de la ligne des arbres déchiquetés par la grêle, chatoyer un gigantesque arc-en-ciel comme il en avait rarement vu.

Mais ce qu'il vit ensuite le surprit plus encore. Chacune de ses sept flèches colorées était fichée dans une couleur correspondante de l'arc-en-ciel.

De chaque rayon de l'arc on pouvait voir, suspendue par la griffe d'une flèche, la toison colorée de l'empennage, rouge sang contre rouge sang et ainsi de suite jusqu'au violet, couleur sœur contre couleur sœur, et au milieu de la tige de chaque flèche se balançant comme une fleur au vent un colvert troué, sept colverts en tout qui donnèrent à l'arc-en-ciel l'aspect féérique d'un porc-épic irisé.

Quand l'arc-en-ciel disparut du ciel délavé les canards tombèrent comme des pierres sur l'herbe tendre autour du chêne immense dont le jeune archer ne tarda pas à faire le toit d'une cuisine improvisée.

Un arc-en-ciel entier teintait le plumage de chaque canard tombé à ses pieds.

Aussi les dépluma-t-il avec toute la délicatesse maladroite d'un jeune apprenti.

LE DESERT DE LA FOULE

L'homme était à deux doigts de sortir de la zone ombragée où il était venu se réfugier. Mais il s'en garda bien, du moins provisoirement. Depuis combien de temps s'évertuait-il à jouer au chat et à la souris avec un soleil incandescent ? Il n'aurait su le dire. A quelques dizaines de mètres de lui, caché à sa vue par une haie de hautes broussailles encerclant un unique palmier dont les feuilles pennées laissaient passer par intermittence des rayons suffocants, le sable du désert brûlait ses grains vitrifiés dans une immense fournaise. Le vent immobile murmurait parfois une gamme improvisée qu'il s'efforçait sans succès de déchiffrer. Le palmier avait à certains moments envie de lui parler comme pour lui signifier : « ne me quitte jamais si tu tiens à la vie. » D'autres fois il berçait de ses palmes vertes la poussière jaune filtrée du désert et l'homme avait l'impression d'être cinglé douloureusement par un géant aux bras démesurés. Mais ce n'était que brûlure de soleil transperçant la chair somnolente des dattes. Sa propre chair n'en était-elle pas aussi rassasiée, le palmier ne lui offrait plus qu'une ombre de chaleur ?

Calme-toi ! lui susurra une nouvelle fois le bruissement intempestif des palmes. Alors l'homme crut se souvenir. Le palmier prit les traits d'un ami penché sur son visage. Calme-toi, je suis ton ami, tu déliras, tu as de la fièvre.

Alors il se souvint.

Les deux amis s'étaient rendus à une réunion publique ouverte à la prise de parole de chacun. La soirée promettait d'être animée, le thème éminemment politique étant porteur d'agitation et d'échanges pour le moins virils. Les deux amis avaient soif de mettre leur grain de sel autant par goût de la controverse que par esprit de conviction.

Tu seras calme, n'est-ce pas mon ami, lui avait recommandé l'ami avant leur départ, je sais que tu t'emportes facilement dans ce genre de réunions où les opinions sont brassées à tous les vents idéologiques. Ne t'inquiète pas lui avait répondu son ami, je sais encore me contrôler.

Brûlant d'une passion dévorante pour la vérité, la sienne, il oublia aussitôt sa promesse dès les premiers mots prononcés. Il s'échauffa sans crier gare comme un métal en ignition au feu de son verbe et à mesure que la contradiction sous forme de rires, quolibets, interruptions agressives, prenait de la consistance, son ami le vit perdre tout contrôle de soi et ne discerna plus en lui que la désarticulation d'un pantin grotesque.

« Calme-toi, tu prêches dans le désert et tu en deviens ridicule ! »

Cette remarque contribua à l'emporter un peu plus vers ses délires inextinguibles. De la foule gronda une clameur de désapprobation générale, des vagues de vociférations l'accablèrent de leurs sarcasmes impitoyables. On le traita d'attardé mental, d'utopiste démagogue, d'esprit infantile, d'irresponsable dangereux.

« Personne ne peut te comprendre, alors arrête les frais ! »

Malgré ses encouragements à désertier la partie, l'ami ne put lui éviter l'humiliation de recevoir quelques bonnes giclées de bière qui ne firent qu'attiser sa logorrhée. Il n'entendit pas le farouche « je vais te casser la gueule ! » Un coup de poing d'une extrême violence venait de s'abattre sur sa face convulsée.

Il ne se réveilla qu'après bien des journées de cauchemars dans la chaleur du désert. Sans comprendre, il percevait maintenant des pas feutrés qu'il confondit avec le vent. Il observa un oiseau blanc au plumage desséché qui de son bec recourbé le piquait à la poitrine. Une voix étrange surgie d'un amoncellement de dunes glissa sous les broussailles sa plainte évaporée : « On le perd, on le perd ! », puis un tonitruant « les antibiotiques n'ont définitivement pas marché ! » claqua à ses pieds sous la mince croûte herbeuse dont il n'avait pu se faire qu'une protection aléatoire. La voix s'éteignit en prononçant « les infections nosocomiales, ça ne pardonne pas ! »

Une chaleur terrible s'infusait à nouveau en lui. Il toussa et craqua un poumon pour se maintenir éveillé.

« C'est idiot, j'ai rêvé que j'étais à l'hôpital. Quand on est dans le désert il faut s'attendre à tous les mirages ! »

Le palmier ne se penchait plus sur lui, le désert l'appelait avec une insistance envoûtante et il avait envie de tout son être de répondre à cet appel.

De l'azur meurtri par le souffle du brasier perlait un chant torride qui submergea sa couenne flambée. Il se débarrassa de son étoffe indigo de touareg, suivit un dromadaire au faciès langoureux qui l'invita à prêcher à sa place, perdit aussitôt sa trace, passa sous un portique d'argile doré et gagna la lumière apaisante du soleil.

LE REPAS DES FAUVES

Le souffle du fauve la réveilla à peine. Cependant elle ouvrit les yeux et n'osant plus les refermer attendit sans réagir son trépas. Comme il tardait à venir elle se demanda dans une semi-conscience si le lion ne voulait pas se jouer d'elle.

Il avait posé ses deux pattes avant sur ses mollets meurtris par les chaînes et s'était mis en devoir de lui lécher le visage. La langue était râpeuse et bienveillante. Incapable de bouger elle sentit un frisson la parcourir des pieds à la tête, sa chevelure poussiéreuse trembla sur le sol desséché de l'arène. Alors le lion recula en rampant, émit un faible grognement et sans autre forme de procès la contempla de ses yeux ambre.

Une rumeur furibonde s'échappa des gradins où le bon peuple de la cité d'Humanum s'était rassemblé comme tous les jours depuis bientôt une semaine à l'occasion du Festival du Martyr, point d'orgue de la Quinzaine de la Cruauté. Les édiles proposaient cette année un thème récurrent : le Repas des Fauves.

Le programme était alléchant avec sa liste pléthorique de sacrifices humains et un réservoir de lions débordant de vitalité. A quelques exceptions près.

Trônant dans la tribune d'honneur le patricien Caius Leonidas Pretorius, quoique affublé du titre honorifique de Caesar Impavidus était visiblement contrarié. C'était le premier lion à donner des signes de lassitude. On en était au 6^{ème} jour du festival, 30 festivaliers avaient été proprement dévorés, 6 par lion et par jour, et voilà que ce 6^{ème} lion s'était mis en tête de lui gâcher la fête. Il donna un ordre en latin argotique, une explosion de joie embrasa la foule.

Un mirmillon en tenue d'apparat, cimier flamboyant sur le casque, apporta, juchées sur ses larges épaules, deux lourdes amphores aux courbes appétissantes. Il salua la foule sans perdre son précieux chargement, s'approcha de la suppliciée et avec une politesse non feinte digne d'un amphitryon la pria de bien vouloir accepter sur son corps dressé comme une table de banquet le déversement abrupt d'une liqueur visqueuse et odorante. Il n'attendit pas la réponse et déposa son offrande. C'était une mixture épaisse et brunâtre, mélange de sauces faisandées en provenance d'agapes suspectes voire interlopes.

Le fumet nauséabond était-il adapté à l'odorat léonin ? En tout cas la foule impatiente l'espérait. Une ola formidable s'enclencha dans les gradins et voici ce qu'en substance pouvait signifier ce mouvement populaire : « ça fait une demi-heure qu'elle fait sa fière endormie, nue comme un ver de sable, chauffée à blanc sous un soleil de plomb, cuite à point pour un repas pantagruélique. Et ce lion inepte n'en veut pas. On verra qui est le plus têtu des deux : le lion ou le peuple ! »

Le lion vint renifler, le peuple retint son souffle, la crinière sembla s'enfoncer dans les chairs tendres, se redressa en se secouant avec frénésie, puis replongea dans les profondeurs du corps, se secoua à nouveau... le manège se répéta une bonne dizaine de fois. Le lion manifestement extirpait le liquide parasite

de chaque parcelle de la peau souillée. Quand il sut avoir atteint son but il tourna sa tête pensive vers le peuple rassemblé. Un rugissement féroce et prolongé jaillit de sa gorge sauvage. Le lion n'avait pas eu droit à un repas depuis que la lune s'était montrée 5 fois à ses yeux assoupis. Il était donc affamé. Sur un ordre du tribun régisseur, des rétiaires apportèrent, suspendus à leurs tridents, de majestueux quartiers de bœuf qu'ils présentèrent à la gueule de l'irascible lion. Celle-ci ne happa que du vide. Correctement nourris les bras musclés des gladiateurs ne laissèrent aucune chance à la mâchoire féline. Au bout de cinq à six provocations et autant de tentatives infructueuses le lion lâcha prise. Ignorant superbement les railleries belliqueuses il se coucha près de sa belle et ne bougea plus. Un silence désappointé gagna l'assistance.

Caïus Leonidas Pretorius, surnommé dans l'intimité Thesaurus Spermatus, siffla dans ses doigts. Le stade ultime de sa patience était atteint. Un eunuque énarque, compagnon d'armes des orgies patriciennes, mit en branle un énorme sablier d'argent qui valait bien son pesant de sable. Dans cinq minutes et des poussières, sablier en main, tout serait consommé d'une façon ou d'une autre. Le lion fit le mort, les grains de sable coulèrent lentement d'un hémisphère à l'autre, éclatant de splendeur dans le soleil rayonnant, le dernier grain crissa en adressant à César un somptueux : « Ave César, c'est encore moi qui ferme la marche ! »

Le fauve s'affaissa encore un peu plus dans le sable de l'arène.

César alias Caius Leonidas Pretorius murmura : « Alea jacta est » suivi d'un : « Acta est fabula » bien plus sonore.

Un belluaire apparut à l'entrée de l'arène, dans le plus simple appareil. Il tenait un javelot dans sa main droite, un poignard dans sa main gauche. De la pointe de son javelot il traça un cercle autour du lion et de sa belle enchaînée, recula de cinquante pas, soupsa la courte lance dorée qui étincela au-dessus du peuple et sans prendre d'élan l'envoya se fichier dans le poitrail du fauve. Le belluaire s'approcha, son poignard ciselé trancha une grosse rondelle de steak rouge tout autour de la plaie provoquée par le javelot. Le lion rendit un flot de sang et son âme émue se posa sur la femme de son cœur comme une cerise sur un gâteau. Le belluaire, un bellâtre de location, s'accroupit, tendit la chair fraîche écarlate de la pointe de son poignard et déclama : « Dévore à pleines dents, femme, et tu auras la vie sauve. C'est meilleur qu'un steak tartare ! »

Caïus fit signe que c'était bien joué et leva son pouce droit en l'air. Le peuple applaudit à tout rompre, fier de sa propre générosité.

La femme couchée contre le flanc de l'animal, se leva à moitié en s'écorchant les coudes et les genoux. Dans un effort surhumain, malgré la résistance de ses chaînes, elle réussit à se laisser tomber sur la crinière sanguinolente.

Une plainte effroyable surgit d'elle, à l'unisson d'un rugissement évanoui, tandis qu'elle ondulait rythmiquement comme dans un acte d'amour sur le cadavre encore chaud.

« Ça suffit ! » cria César. Le peuple eut l'air d'acquiescer.

« Vous l'emportez sur-le-champ. Demain on la donnera à manger au 7^{ème} lion ! »

LE ROI DE L'INVASION

- Préparez les destriers, s'écria d'un ton péremptoire le Souverain de Tyrannie*, nous allons envahir la Couardise du Nord.
- Sire, tous les chevaux sont malades, gémit maladroitement le Grand Chambellan, ils ont attrapé la courante.
- C'était couru d'avance, se désola Maussad II. Quand il faut y aller, il n'y a plus personne. Qu'à cela ne tienne, faites seller les palefreniers.
- Les palefreniers, ce n'est guère mieux, Sire. Au contact des bêtes ils ont contracté une hernie discale.
- Une hernie discale ? s'étonna Maussad II, fils spirituel du fourbe et cruel monarque Poutinas XI, mené au tombeau l'année passée par une soudaine attaque de fulmination convulsive due à l'annonce intempestive de l'échec de l'invasion de la Couardise du Sud. (contrée au demeurant infréquentable).
- Oui, Sire, insista le Chambellan, ils ont anticipé les ordres de votre Majesté, aussi se sont-ils décidés dans un louable élan d'héroïsme à prendre pour cavaliers leurs montures inopérantes. Ils ont été mal récompensés, Sire.
- Palefreniers inconsistants ! Quelle idée stupide de vouloir porter un cheval sur son dos sans mon autorisation écrite ! Je ne peux vraiment compter que sur moi-même. Passons ! Mes fantassins seront-ils capables, eux, de parcourir 20 lieues par jour pour égorger dans une semaine tous les maudits mâles du Pays Couard, violer leurs femmes sans autre forme de procès et priver ainsi leur progéniture du droit de vote, les orphelins n'ayant bien sûr pas le droit à la parole ? J'en doute fortement !
- N'en doutez pas, Sire !
- Bien sûr que si ! Je doute des incapables qui m'entourent.
- Bravo, Sire, de faire croire à vos ennemis que vous doutez de vos amis !
- Je n'ai pas d'amis chez moi et mes ennemis sont aussi chez moi, aussi je m'emploie à les envahir.
- Votre politique étrangère, Sire, est d'une habileté diabolique !
- Taisez-vous ! Que tous les hommes en âge de porter leurs culottes et de ne pas déposer leurs armes tous les quarts d'heure soient prêts à partir à marche forcée avant le coucher du soleil !
- Il fait déjà nuit, Sire !
- Raison de plus pour se hâter, stupide Chambellan, avant que la nuit s'en aperçoive !
- Il sera fait selon les désirs de vos Majestés !
- Pourquoi mes Majestés ?
- Vous en valez bien deux, Sire !

- Assez de flatteries ! Préparez-moi une tonne d'huile bouillante, un carton de nitroglycérine et une demi-douzaine d'ogives nucléaires par précaution aléatoire.
- Sage précaution, votre Majesté !
- On ne sait jamais comment finissent les invasions, elles ne sont plus ce qu'elles étaient, elles peuvent tourner court, une résistance intolérable peut s'organiser, il faut agir avec fermeté et néanmoins désinvolture.
- Qui peut le plus peut le moins, Sire !
- Encore un aphorisme de ce genre et je vous fais envahir par ma collection privée de fourmis rouges !
- Je suis confus, Sire ! La honte m'envahit des pieds à la tête. Frappez-moi, Sire !

Et le Grand Chambellan se mit à chant-bêler en rougeoyant autour de son Maître :

- Frappez-moi, Sire, mais avec bienveillance, quoique je mérite cent fois les foudres de votre auguste colère !
- Mais il va se taire ce Grand Benêt ! J'ai encore un ordre à vous donner avant d'accéder bien volontiers à votre requête. Prévoyez, quand nous serons en territoire envahi, une quantité suffisante de chaux royale afin de préserver ma Majesté de toute promiscuité étrangère. J'ai horreur en particulier d'être souillé par le sang abject de mes ennemis.
- Que vos ordres, Sire, sont doux à mes organes sensoriels !
- Et que ça saute !

Sur ces quelques mots primesautiers, Maussad II, Roi de Tyrannie* et Prince Consort de tous les pays « envahissables », saisit le Grand Chambellan par l'épaule et lui tordit le bras si violemment que l'os brisé net par la manœuvre, perça les chairs avec un grincement suspect de tronçonneuse rouillée.

Le Chambellan se garda bien de faire la moindre réflexion pour ne pas donner à son Souverain un prétexte facile à des représailles encore plus invasives.

* Pays le plus peuplé de l'Europe Intestine.

L'ESPRIT VOYAGEUR

Quoi qu'en pensât le monde indifférent qui le dépassa sans même lui jeter un regard, il ne put ignorer bien longtemps qu'on venait de le tuer. Mais ça ne lui fit en apparence ni chaud ni froid. Il venait de recevoir sur la tête un coup fatal dont il ne put deviner dans ce dernier moment la provenance.

Il ne l'avait malheureusement pas vu partir. Après tout, est-ce que le fait matériel d'en connaître la nature et l'origine exactes aurait pu lui apporter un quelconque réconfort ? Tout ce qu'il savait c'est qu'à 18H 52 MN précises, alors qu'il marchait paisiblement sur le trottoir d'une rue inconnue et néanmoins fréquentée, il avait reçu un effroyable coup derrière la tête et qu'immédiatement après son esprit avait rendu l'âme sans un soupir.

L'espace d'un instant, malgré son détachement apparent, il s'efforça de se poser cette question pour le moins triviale : le choc mortel était-il le résultat d'un violent coup de poing, du vol plané d'un marteau de démolisseur d'immeubles, de la chute d'une statue de plomb d'un collectionneur désargenté ou de l'effet de souffle d'un pied de parcimètre arraché par désœuvrement ?

Après analyse de la situation, il pencha pour un sournois coup de tête voire un désinvolte coup de pied lancé vers les nuages. Dans cette dernière hypothèse l'agresseur avait dû faire preuve d'une souplesse extraordinaire. Pourquoi n'en aurait-il pas été capable ? Les maudits sports de combats venus d'Asie étaient partout à la mode et lui-même avait failli un jour s'adonner à ce passe-temps ridicule. A quoi bon y penser maintenant ? Il ne se rappelait pas avoir constaté sur le moment une souffrance intolérable. N'était-ce pas le plus important ? En tout état de cause la douleur endurée lui avait semblé sans commune mesure avec l'énormité du choc. A dire vrai c'est tout juste s'il avait ressenti quelque chose, il était prêt à le jurer devant n'importe quel expert médical prétendant le contraire. Mais est-on jamais sûr des dernières sensations éprouvées de son vivant ? D'ailleurs ne se posait-il pas cette question en pure perte alors qu'il était déjà refroidi ?

Un regain d'optimisme le réchauffa pourtant. Il aurait tout le temps de reconsidérer les choses maintenant qu'il était passé de vie à trépas. Il tenta de s'en persuader. Peu à peu il sentit naître en lui un irrésistible désir d'enquête posthume. Le costume ou plutôt le suaire de détective de l'au-delà ne lui déplaisait pas et pour tout dire l'enchantait diablement. Dorénavant il n'avait pas plus envie de s'ennuyer dans son nouvel état d'esprit flottant qu'à l'époque pas si lointaine où il gambadait joyeusement sur la terre ferme.

Il partit comme une flèche vers le cosmos. Il se heurta à une comète qu'il prit pour son agresseur et redescendit aussi sec sur le plancher des vaches.

Il se posa sur un pommier en fleurs sans trop bien comprendre la raison de sa démarche.

Il frotta ses pattes les unes contre les autres et ses ailes vibrèrent si allègrement qu'il en fut déboussolé malgré la joie de connaître des frayeurs insolites. Un profond vertige déséquilibra ses antennes novices dès qu'il fit mine de s'échapper du fouillis de fleurs. Il dérapa sur une corolle alanguie et ne dut son salut qu'en collant sa trompe molle sur la turgescence d'un bourgeon. Il comprit qu'il n'était plus lui-même et pris d'une panique incontrôlable, il faillit se noyer dans un nectar maison. Ce qui le mettait dans tous ses états n'était pas tant le parfum intrigant des pétales que la conviction aussi horrible que soudaine de s'être transformé en mouche. Plus de peur que de mal cependant. Au détour d'une volte-face désespérée il surprit sa silhouette d'abeille affairée dans le reflet mouvant d'une flaque de rosée. Voilà maintenant que je butine comme un cambrioleur de verger à la recherche d'un butin précieux, bourdonna-t-il tandis qu'il s'élevait à travers feuilles et rameaux fleuris, le dos gluant de pollen blanchâtre. Un énorme frelon à la carrure de démenageur dont les mandibules voraces n'auraient fait qu'une bouchée de son thorax grêle, le survola d'un air possessif. Il l'évita de justesse en se jetant dans la gueule d'une taupinière.

De son vivant on disait de lui qu'il ne manquait pas d'esprit. Et maintenant c'était son esprit qui manquait de corps. Pour spirituelle qu'elle lui parût de prime abord cette possibilité d'épithaphe risquait de ne lui rendre qu'une justice provisoire. Aussi les gens bien intentionnés le virent tour à tour, insecte pollinisateur, oiseau pélagique, chauve-souris de campanile, jeune chat-huant neurasthénique, aiglon majestueux des montagnes...

Il ne réintégra sa vieille enveloppe charnelle qu'au moment de la cérémonie des adieux, sous forme de cendre disséminée.

PARFUM DE FEMME

- Chut ! N'oubliez pas que nous sommes sur zone ! Arrêtez ce chahut d'adolescent et écoutez-moi un instant !

Les antennes fureteuses cessèrent de vibrer et les pattes s'immobilisèrent quoique visiblement à contrecœur.

- Maintenant votre attention, s'il vous plait ! Je ne sais pas si vous savez apprécier la chance exceptionnelle d'être aujourd'hui présents à mes côtés. L'odeur de cette femme est tout simplement un parfum enivrant ! En comparaison des sujets que j'ai fréquentés cette saison je puis vous assurer qu'il n'y a pas photo. Je suis consciente que certains d'entre vous sont peut-être nés de la veille et n'ont acquis à ce jour aucune expérience. Croyez-moi sur parole. Nous devons nous cramponner à nos acquis. Nous ne faisons pas encore partie des espèces en voie de disparition, loin s'en faut, mais la conjoncture je dois en convenir, ne nous est guère favorable actuellement. Alors Carpe diem, profitez au maximum du moment présent. Gonflez votre modeste thorax et respirez à fond ! Humez cette délicieuse exhalaison au bouquet incomparable. Il y a du jasmin et de l'iris dans sa subtile composition ou je ne m'y connais pas. Avec un zeste de bergamote à déguster au débotté quand on prolonge l'inspiration. Et peut-être aussi un relent de violette mais je n'en mettrai pas mes griffes à couper !

Oh là là ! les enfants, ce n'est pas une raison pour vous presser de la sorte. Je m'adresse en particulier à toi, petite nymphe un peu trop dégourdie !

La larve en question, petite femelle vigoureuse, avait passé les griffes de sa première paire de pattes par-dessus la tête de plusieurs de ses congénères pour mieux se faufiler vers une mèche particulièrement odorante qui libérait avec prodigalité ses outrancières molécules gazeuses. Ses copines femelles n'étant pas nées de la dernière pluie mais d'œufs de noble lignée ne voulurent pas s'en laisser conter si bien qu'à la racine flottante de cet amas convoité de kératine un énervement se fit jour parmi les plus déterminées suivi d'une brutale bousculade entraînant au grand désespoir de la cheftaine de bataillon la chute inéluctable de certaines d'entre elles sans grand espoir de retour vers le cuir chevelu.

- Que d'innombrables promesses de lentes anéanties par votre manque de concentration, jeunes écervelées ! Je les ai trop excitées, ces nymphes indisciplinées, j'ai ma part de responsabilité dans leurs pertes. Mais aussi ce parfum tenace est de plus en plus violent et il nous fait commettre les pires folies.

N'y tenant plus elle ne tenta plus de s'opposer à la progression des petits poux mais se mit en devoir avec l'aide de quelques poux adultes accompagnateurs

de canaliser cet élan irrépressible. Maintenant toute la masse de la chevelure dégageait avec la même force le parfum prégnant et tous les parasites, les mâles comme les femelles, les jeunes nymphes à peine pubères comme les adultes à la fleur de l'âge, grouillaient dans la plus impétueuse confusion, affolés d'être plongés aussi profondément dans la divine fragrance. Avant de mourir bestialement dans une grande profusion de senteurs, la colonie eut le temps d'entendre la meneuse ivre proférer ces gargouillis incohérents :

- Il devait y avoir aussi du mimosa, de la lavande, du lilas et de la rose, un soupçon de cannelle et de menthe poivrée, et qui sait aussi des essences provenant d'herbes pubescentes chères à nos cousins morpions....
- Mère, j'ai essayé votre aérosol anti-poux et maintenant ça me pique les yeux !
- Mon Dieu ! s'écria la voix maternelle, outrée. Violette, vous ne faites que des bêtises ! Vous vous êtes aspergée la tête avec le petit flacon pulvérisateur acheté l'autre jour chez mon parfumeur. Quel gâchis ! Il m'a assuré que ce parfum très féminin ferait tourner la tête à votre père pour le rendre amoureux comme au premier jour. Vous avez déversé tout le contenu du flacon sur vos beaux cheveux. Si vous pensiez avoir des poux il fallait m'en parler !
- Mère, je n'ai pas arrêté de vous en parler bientôt une semaine. Mais vous ne m'écoutez pas. Vous pensez plus à vos plaisirs de femme qu'à vos devoirs de mère.
- Violette, vous n'êtes qu'une impertinente ! On ne parle pas à sa mère comme ça quand on vient juste d'avoir dix ans. Et ramassez-moi tous ces poux hideux, si votre père voit ça il va croire que cela vient de moi.
- C'est sûrement vous qui me les avez donnés !
- Vous puez la cocotte, Violette, allez prendre une douche !

SI LA FEMME M'ETAIT CONTEE

La jeune femme gravissait les flancs de la montagne avec un entrain qui aurait pu faire plaisir à voir s'il n'y avait pas eu un manque regrettable de témoins. Elle était d'une beauté à couper le souffle. De longues jambes bien galbées et d'une musculature sensuelle, une immense chevelure d'un noir de jais qui parcourait vivement sa croupe délicieuse en se balançant d'une hanche à l'autre avec une grâce infinie, des yeux bleu-vert d'une profonde suavité qui aurait fendu le cœur de la plus cruelle bête fauve, une poitrine généreuse qui à chaque secousse cinglait sans pudeur la masse touffue des sapins verts dont les aiguilles rigides frétilaient d'un plaisir indicible à son contact brutal, tout en elle participait de la candeur magique de son sexe.

Arrivée aux deux tiers de la pente elle fit une pause de courte durée, bien décidée à ne s'offrir un véritable repos qu'à proximité de la cime enneigée. Sa bouche était à peine rosie par les morsures du froid et l'haleine vaporeuse qui s'en dégagait aurait réjoui les plus exigeants des habitants des fleurs.

Elle reprit son intrépide ascension. Elle savait ne pas avoir entrepris ce voyage périlleux par hasard. Depuis qu'une mystérieuse épidémie avait décimé les hommes par troupeaux entiers, chaque femme se faisait un devoir de débusquer des survivants mâles. Il était donc logique qu'elle cherchât son prince charmant et elle se faisait fort de le dénicher au sommet de cette montagne délaissée.

Un grondement prolongé se fit entendre sur son versant opposé.

Les hommes se cachent pensa-t-elle. Ils essaient de donner le change. Mais j'ai des arguments convaincants pour leur faire entendre raison. Un seul argument me suffira et je ne cherche qu'un homme, le mien.

Les sapins commençaient à se raréfier et leurs branches rabougries sentaient bien plus le bois gelé que la caractéristique résine.

Elle dut ramper pour parcourir les derniers mètres, accrochée à un chemin imperceptible qui se déroba sous ses pieds. La roche était dure et glissante, ses chevilles puissantes parvinrent néanmoins à la maintenir en équilibre.

Un dernier effort. Elle posa enfin ses pieds sur un rebord glacé mais suffisamment élargi de la crête. Un bruit sourd se fit entendre. Elle allongea son cou et comme un cou n'arrive jamais seul, une tête d'homme dépassa d'un large torse à moitié recroquevillé sur lui-même. Elle le toisa, non pas des pieds à la tête comme elle aurait pu l'espérer et n'eut que le temps en s'éclaircissant la voix de prononcer ces quelques mots choisis :

- Jeune homme, en faisant chacun la moitié du chemin...

Un fracas inopiné lui répondit dans un roulement effroyable comme si une gigantesque avalanche se déclenchait.

La tête de l'homme avait disparu, son torse aussi, quant à ses pieds invisibles, elle les entendit racler la terre durcie dans un crissement désespéré pour éviter une chute par trop brutale. Elle ne put s'empêcher de lui crier :

- Dites donc, jeune homme, la politesse n'est pas la plus grande de vos vertus.

Elle n'eut que le temps d'entendre un écho qui se para de tous les attributs de l'énigme :

- Attendez-moi ici, je reviens tout de suite !

Elle voulut lui répondre mais l'écho avait déjà dévalé la pente pour se perdre dans le murmure du vent. Dépitée, elle laissa échapper bien malgré elle cette amère réflexion :

- Il n'y a aucune raison pour que celui-ci revienne. Je vais en attendre un autre. Dommage, il avait l'air beau gosse.

Fatiguée par tant d'efforts répétés elle s'endormit d'un sommeil paisible et ne fut réveillée qu'au retour du même grondement désagréable.

- Qu'est-ce qu'il se passe encore ?

Quelques minutes passèrent dans une attente anxieuse, une tête d'homme se présenta à nouveau, la même tête irréfléchie qui la salua d'un bonjour distrait pour disparaître aussitôt.

- Jeune homme comment vous appelle-t-on, si on a le temps de le faire, courant d'air, homme aux semelles de vent, vertige d'un soir ?

Une voix caverneuse et lointaine lui répondit :

- Je m'appelle Si...

Elle crut entendre à nouveau cette même résistance vaine, un frottement strident luttant contre les lois de la pesanteur, accompagné de jurons spasmodiques. Elle haussa les épaules et se rendormit.

A la lueur rougeoyante du soleil levant, une tête s'aventura contre la poitrine endormie et soupira d'aise. Ce soupir profond la réveilla et en reconnaissant la tête elle laissa s'échapper instinctivement cette brève question de ses lèvres transies :

- Simon, vous vous appelez Simon ?
- Si...
- Oui, Simon, c'est ça ?
- Si...
- Si, quoi ?...
- Silence ! Vous ne cessez pas de parler. Je n'ai pas le temps de vous répondre !

La tête avait tenu le temps qu'elle avait pu tenir mais elle avait déjà commencé à glisser et le reste du corps l'entraînait vers le bas. La jeune femme entrevit un gros bloc de roche coincé entre les jambes du jeune homme et cette masse rocheuse malgré son cri de désespoir était en train de reprendre sa liberté.

Assourdie par le vacarme engendré par cette nouvelle descente elle lui cria en vain des paroles d'encouragement. Elle se promit la prochaine fois d'égayer la conversation de mots plus tendres dès qu'elle l'entendrait remonter (elle ne doutait plus qu'il allait remonter) et pour ce faire se posta avec maintes précautions sur un petit monticule d'où elle put embrasser tout le panorama découvert sur l'autre versant.

Le spectacle offert par le jeune homme quand elle le vit réapparaître faillit lui faire perdre son sang-froid :

- Mais lâchez donc ce rocher que vous roulez à bout de bras comme une âme en peine jusqu'au sommet de cette montagne, c'est une condition sine qua non pour ne pas tomber à la renverse à tout bout de champ.
- Ne me parlez pas en latin, je suis grec, ça ne se voit pas ?
- Ne détournez pas la conversation et obéissez !
- Les Dieux m'ont jeté un sort peu enviable, je suis victime d'une véritable malédiction. Ils m'obligent depuis des siècles à monter ce rocher jusqu'au sommet de cette foutue montagne et me font redescendre en décuplant son poids dès que je touche au but.
- Ils ne vous obligent à rien du tout. Vous avez un TOC ! C'est clair comme de l'eau de roche. Cessez de vous regarder le nombril et pensez plutôt à moi. Vous aurez alors résolu votre problème.
- Malheureusement nous autres, les hommes, nous subissons un châtement divin et ayant été leur porte-parole dès le début je suis en première ligne pour expier les fautes de mes congénères.
- Et nous autres pauvres femmes nous vous recherchons par tous les moyens et même quand l'une d'entre nous arrive à enfanter des œuvres de l'un d'entre vous nous n'engendrons que des filles. Mais qu'avez-vous donc commis de si grave ?
- Si je le savais, je ne serais pas là à me morfondre comme un damné.
- Si vous le désirez, je m'en vais vous rejoindre et je vous aiderai à porter la misère du monde.
- Quelle bonne idée ! Cherchons alors un rocher encore plus lourd.
- Mais non, ce n'était qu'une image. Il n'y a rien à porter.
- Mais alors, aussi bien, je peux vous porter sur mon dos.
- Et puis quoi encore ? Et arrivés au sommet vous allez vous débarrasser de moi et me faire dévaler la pente.
- Mais non, on dévalera ensemble, je ne vous abandonnerai pas.
- Arrêtez de vouloir me rouler dans la farine. Je ne suis pas aussi pauvre d'esprit que vous le pensez.
- Pierre qui roule n'amasse pas mousse !
- C'est bien ma veine. Je suis tombé sur un mythe qui n'a rien de proverbial. En tout cas vous avez de trop beaux yeux. Je propose que nous fassions l'amour tout de suite. Mais la procédure va être insurmontable si

vous vous entêtez à garder cette saloperie de roche entre vos jambes.

Débarrassez-vous en tout de suite.

- J'ai déjà eu du mal à la maintenir en place et je sens qu'elle va m'échapper. Mais si je la lâche de mon propre chef, je vais être obligé de la suivre.
- Allez, un geste décisif et je saute dans vos bras.
- Aussi vrai que je me nomme Sisyphe, je puis le dire en toute modestie puisque vous avez découvert mon nom, vous n'aurez ma vertu qu'en me proposant le mariage.
- Le mariage ce n'est déjà pas gai en temps normal mais avec vous le risque est grand de me retrouver veuve avant l'âge.
- Seul votre sacrifice donnera au mien ses lettres de noblesse.

Ayant tous les deux le devoir de sauver l'humanité de son inexorable extinction, la jeune femme rejoignit le jeune homme et lui faisant perdre la tête elle lui fit perdre tout contrôle sur son rocher et leurs gémissements de plaisir s'entendirent jusque dans la demeure des Dieux.

Les rares touristes qui ne craignent pas de s'aventurer au pied de cette montagne perdue dans les déserts glacés peuvent parfois entendre s'ils prêtent une oreille attentive cette ébauche de conversation :

- On remonte ?
- Pour quoi faire ?
- Pour voir si vous ne m'attendez pas là-haut !
- Mais non, ça ne risque pas d'arriver, je suis déjà dans vos bras !
- Alors faites comme si !
- Comme Sisyphe ? Alors allons-y !

TROUBLES LABYRINTHIQUES

Pourquoi me suit-on depuis que je suis parti ? Parti d'où ? Le départ n'a pas été donné au hasard. Il a fallu un coup de sang strident dans la nuit sans lune. Mais où était la lune alors que je comptais sur elle pour aveugler mes poursuivants ? J'ai refait le chemin en sens inverse mais je ne l'ai pas trouvée. Tout cela n'a pas de sens. Me serais-je trompé de chemin en voulant poursuivre mes poursuivants ? J'ai aperçu leurs ombres planer tels des chiens efflanqués sur l'envers du décor. Jadis de grandes muselières pendaient de leurs poitrails. Maintenant ils me les jettent à chaque passage de mon corps. Ça ne se passera pas comme ça ! Je les attends au tournant. Je connais un endroit d'où j'aurai tout loisir de les épier sans être vu. Pourtant il se peut qu'ils m'aperçoivent d'un quartier de lune dès que j'aurai le dos tourné. Je ne leur ferai pas ce plaisir. Je tournerai autour de moi-même comme une toupie flottante et ils prendront ma face cachée en pleine figure tout le temps qu'il faudra. Je les imagine cherchant à me fuir et me trouvant d'un simple regard, où que leurs yeux pervers se posent, et malgré leurs envies de brouiller les pistes je me délecte à l'idée de savoir qu'ils ne pourront pas m'échapper. En attendant la tête me tourne et j'ai envie de me laisser empaler sur l'étranglement acéré de la voie lactée. J'ai la tête dans les étoiles et la queue des comètes me fait tourner en bourrique. Une grande lumière étincelante ! Non ! Je n'aurai pas fait tout ce chemin pour ça ! Le Big Bang me réclame et je ne veux pas le pénétrer ! Il est temps que je m'éclipse sur la pointe des pieds.

- Arrête de lui mettre la lumière de la lampe en pleine figure. Tu sais bien que ça le traumatise. Fais-lui sa piqûre et qu'on n'en parle plus !
- J'en ai marre d'entendre à longueur de temps ses délires incompréhensibles.
- Eh bien, pas moi. Je note toutes ses élucubrations sur un gros cahier. Elles sont très poétiques.
- Poétiques si tu veux. Mais sa poésie m'effraie et me donne le vertige. Libre à toi de t'aventurer dans le labyrinthe de ses pensées.

LA BELLE AVENTURE QUE VOILA

Mettre les voiles !

Pour se sentir libre, s'exposer aux vents d'ailleurs, survoler les champs endormis, les océans déchaînés, parcourir les déserts inviolés où de flamboyants mirages palpitent au gré des chimères, fouiller en dilettante des cités de sable englouties, chasser des fennecs géants, dénuder de langoureuses odalisques voilées....

Que vos voiles semblent déroutantes ! Le chemin s'arrêterait-il à vos pieds ? Porter le voile ô dames du temps présent pour se préserver du mâle inquisiteur, pour se penser libre dans ses mouvements de prisonnières, est-ce vraiment ce qui vous tient le plus à cœur ?

Se libérer de ses fantasmes et repartir de plus belle !

Autorisons-nous à hisser les voiles de l'aventure contre vents et marées.

Il est même recommandé de commander la manœuvre, de se mettre en avant toutes voiles dehors, sans se dévoiler la face imprudemment, fût-elle cachée à nos désirs. Pour sentir enfin la brise accrocher aux rêves les rayons impatients du soleil...

Ou bien rester chez soi et s'aventurer dans les pages exaltantes d'un bon livre.